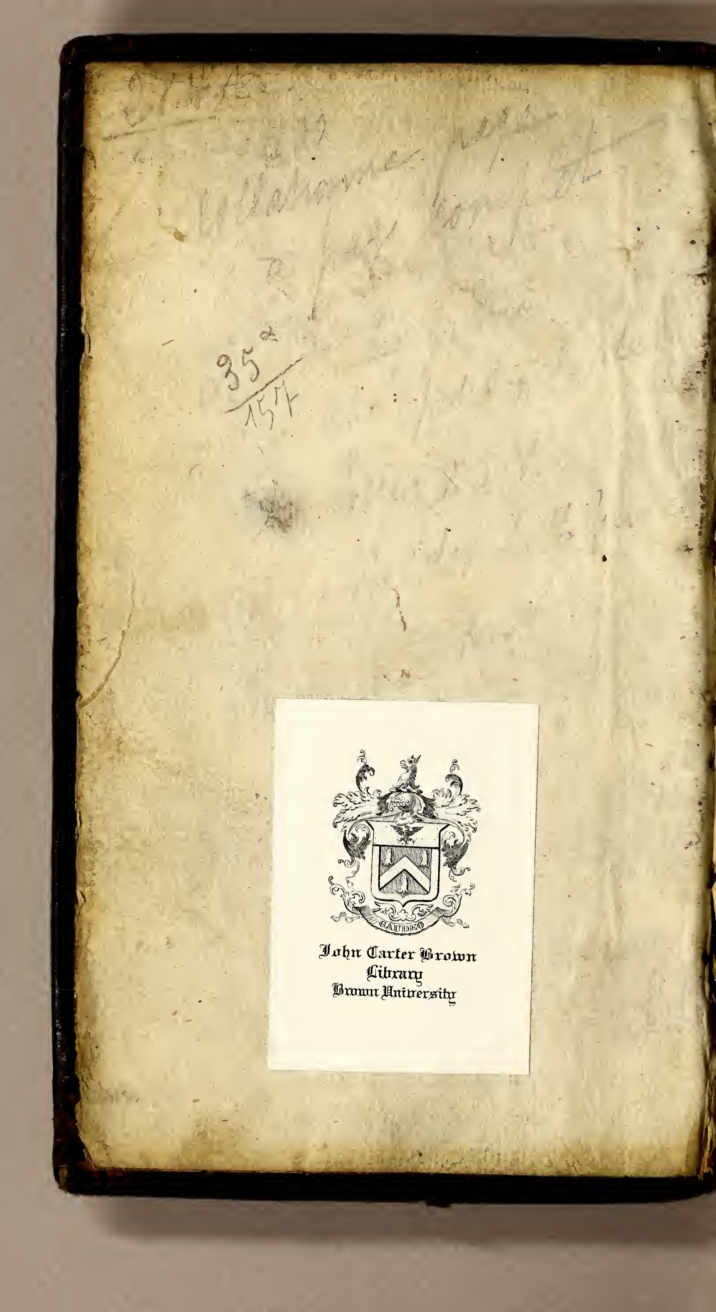



GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University

JOURNAL
DU VOYAGE
FAIT
A LA MER DE SUD,
AVEC
LES FLIBUSTIERS
DE L'AMERIQUE.

Par le Sieur RAVENEAU DE LUSSAN.



A PARIS,
Chez JACQUES LE FEBVRE, Imprimeur-Libraire, ruë de la Harpe, au Soleil d'Or, vis-à-vis la ruë saint Severin,

M. DC. XCIX.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

LA nouvelle Edition que l'on vient de faire des deux premiers volumes de l'Histoire des Flibustiers est augmentée de toutes les Expeditions qu'ils ont faites jusqu'à present; & l'on y a joint les Plans des Villes & des Places dont ils se sont rendus Maistres.

Cet Ouvrage est enrichy de plusieurs Cartes Geographiques, où l'on void une description exacte de l'Amerique Occidentale. Le soin que l'on a pris de rendre cette Description fidele, fait que l'on découvre avec plaisir toutes les Costes qui sont sur la Mer du Nord, & que l'on suit avec facilité les Flibustiers lors qu'ils y font leurs descentes.

Voicy le troisiéme Volume; Il contient un Voyage que les Flibustiers ont fait à la Mer du Sud; C'est un nouveau Monde pour eux. On les y verra sans doute dans la suite se signaler, comme ils ont déja fait à la Mer du Nord.

PRIVILEGE DU ROY pour la reimpression de l'Histoire des Avanturiers-Flibustiers, & Boucaniers de l'Amerique.

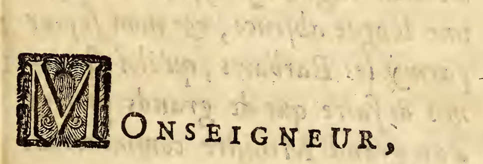
PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Versailles le dix-huitiéme jour de Decembre de l'année 1698. Il est permis à JACQUES LE FEBVRE, Libraire-Imprimeur à Paris, de reimprimer en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon luy semblera, *l'Histoire des Avanturiers-Flibustiers de l'Amerique, &c. augmentée des Expeditions qu'ils ont faites jusqu'à present.* Avec défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres de l'imprimer, faire imprimer, vendre, ny debiter, sous quelque pretexte que ce soit, sans le consentement de l'Exposant, ou de ses ayant cause, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, trois mille livres d'amande payables sans déport par chacun des Contrevenans, & de tous dépens, dommages & interests: & ce pendant le temps de six années consecutives, à commencer du jour que ladite Histoire sera achevée d'imprimer, &c. Ainsi qu'il est plus amplement porté à l'Original des presentes Lettres de Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires, conformément aux Reglemens. A Paris le 29. *de Decembre* 1698.
Signé, C. BALLARD, *Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, en vertu des presentes Lettres de Privilege, le 26, d'Octobre 1699.



A MONSEIGNEUR MONSEIGNEUR LE MARQUIS DE SEIGNELAY SECRETAIRE D'ETAT.



ONSEIGNEUR,

L'Intendance des Mers, que vous joignez si heureusement à vos autres Emplois, vous donne un

droit comme naturel ſur tout ce qui vient de ce lieu là. Ainſi rien ne vous appartient mieux que le Journal des Voyages, qu'une providence de Dieu, dont j'admire les conſeils ſans les connoître, a voulu que j'y aye faits. Cependant, MONSEIGNEUR, *je n'euſſe jamais eu la hardieſſe de vous l'offrir, ſi vos bontez & l'accueïl favorable avec lequel vous me reçûtes à mon retour, ne m'y avoient engagé. Je ſçavois malgré une longue abſence, & mon ſejour parmy les Barbares, qu'il n'eſt permis de faire que de grands preſens à un grand Miniſtre comme vous.*

Ce n'eſt pas, MONSEIGNEUR, *que celuy-cy n'ait ſon merite par luy même, renfermant comme il fait, plus de huit mille lieuës de*

païs. On peut dire qu'il n'eſt pas aiſé de vous en faire un, apporté de plus loin, & ſinon plus precieux & plus riche, au moins plus extraordinaire & plus rare. Mais je ne pouvois preſque pas douter que la forme ne nuiſit à la matiere, & que le tour ſimple que je luy ay donné ne le rendit moins eſtimable. Ie ne voyois pas même de remede à cela, à moins que de chercher un ſecours étranger, & d'aſſocier quelqu'un à mon Ouvrage. Mais d'autre côté la choſe n'étoit guere de mon humeur, & j'apprehendois de perdre la creance, en quittant la naïveté. Mon ambition n'eſt point de paſſer pour Auteur, comme la profeſſion que j'ay faite juſqu'icy en eſt bien eloignée.

Quoy qu'il en ſoit, MONSEIGNEUR, *vous avez bien voulu l'agréer tel qu'il eſt, & c'eſt de quoy me ſatisfaire pleinement. J'aime mieux avoir l'honneur de vous plaire, que de plaire à un million d'autres. Si vous cherchez dans ce Journal la découverte de pays inconnus, j'oſe me flatter que vous l'y trouverez J'ay percé juſqu'en des endroits, où perſonne n'avoit encore marqué de route certaine. La Mer de Sud vous y paroitra, pour ainſi dire, approchée & miſe en vuë, elle n'a gueres de côtes que je n'aye conſiderées attentivement, & dont je ne diſe aſſez de nouvelles pour inſtruire ceux qui voudront m'imiter.*

Il y a pourtant, MONSEIGNEUR,

beaucoup de choſes, dont je ne parle point, quoy que je les ſçache, & qu'elles ſoient preſentes à ma memoire. Mais je les ay ſupprimées à deſſein, pour n'en pas donner connoiſſance aux étrangers, qui ne doivent pas profiter de ma curioſité: Je croy même qu'on ne trouvera pas mauvais, que je me ſois reſervé quelque choſe par devers moy comme le fruit de mes voyages. Enfin il me ſemble qu'il eſt à propos que je ſçache toûjours ſur cela, plus que quiconque voudroit étudier mon Journal. Ce ſont des precautions que je n'ay priſes que contre les particuliers; car pour le public, & ce qui regarde le ſervice du Roy, je n'ay rien à ménager. Je ſeray toûjours preſt de ſuppléer à ce qui manque. & de

donner tous les éclairciſſemens ne-ceſſaires dés quil plaira à VÔTRE GRANDEUR *me l'ordonner. Je la ſupplie même de croire que ſi j'ay entrepris ce Voyage par une ſimple envie de courir, je le ferois bien plus volontiers & avec beaucoup plus de zele, s'il s'agiſſoit d'executer ſes commandemens.*

Au reſte, MONSEIGNEUR, *ſi ce Journal étoit aſſez heureux pour remplir quelqu'un de vos momens vuides, ne vous étonnez point, s'il vous plaiſt, d'y trouver des défauts. C'eſt l'ouvrage d'un homme qui l'a commencé fort jeune, puiſqu'il n'a encore à l'heure preſente que vingt-cinq ans. Pour ce qui regarde la verité, je peux vous proteſter qu'elle y eſt tres-exacte & tres-entiere. Plus de*

cinquante perſonnes avec qui j'avois toûjours été dans toutes mes courſes, en rendirent à nôtre retour un témoignage ſolemnel à Monſieur le Gouverneur de S. Domingue qui eſt plein de vie, & de qui je l'attens pareil en cas de beſoin. Il ne me reſte, MONSEIGNEUR, *qu'à vous ſupplier tres-humblement de croire que je ne ſuis pas moins ſincere en vous aſſûrant que je ſuis, avec un tres-profond reſpect & une parfaite reconnoiſſance,*

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble, &
tres-obeïſſant ſerviteur,
RAVENEAU DE LUSSAN.

CERTIFICAT DE SERVICE donné à l'Auteur de ce Journal, par Monſieur le Gouverneur de S. Domingue.

LE SIEUR DE CUSSY Gouverneur pour le Roy de l'Iſle de la Tortuë, & Côte S. Domingue.

CErtifions, que le ſieur Raveneau de Luſſan a ſervy la Campagne de quatre-vingt quatre en qualité d'Enſeigne, avec le Sr, Laurent de Graff, contre les Eſpagnols ennemis de Sa Majeſté, & qu'étant paſſé à la Mer de Sud, il s'y eſt trouvé engagé avec d'autres Flibuſtiers, leſquels n'en ayant pû ſortir qu'à la faveur de leurs armes; il y auroit donné des preuves de ſon courage & de ſon zéle: En foy de quoy nous luy avons accordé le preſent Certificat, auquel avons fait appoſer le Sçeau de nos Armes, & fait contreſigner par nôtre Se-

cretaire. Donné au Fort du Port Paix, ce 17. May 1688.

DE CUSSY.

Par mondit ſieur le Gouverneur.

BOYER.

COPIE D'UNE LETTRE que Monſieur de Cuſſy Gouverneur pour le Roy de l'Iſle de la Tortuë & Côte S. Domingue, a envoyée à Monſieur de Lubert Treſorier General de la Marine, au ſujet de l'Auteur de ce Journal.

MONSIEUR,

J'ay remarqué par les Lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les années precedentes, que vous preniez part en ce qui regardoit le ſieur Raveneau de Luſſan. C'eſt pourquoy Monſieur, j'ay crû que je ne devois pas manquer de vous donner avis de ſon retour de la Mer de Sud avec deux cens ſoixante de ſes Camarades, qui ſont ſortis de ce pays-là par de actions ſur-

prenantes, dont je ne vous parleray point, puiſqu'il aura l'honneur luy-même de vous en faire une exacte & fidelle relation, étant le ſeul de tous qui en ait fait un Journal.

I'eſperois le faire embarquer dans le Vaiſſeau du Roy le Marin, qui doit partir dans deux jours, & Monſieur de Beaugeay qui le commande, m'avoit promis de luy donner ſa table à vôtre conſideration; mais ledit ſieur de Luſſan croyant la Fregatte partie, a reſté au Port Paix chez moy, pour attendre l'occaſion d'un Vaiſſeau qui va en droiture à Dieppe. Ie ſouhaitterois, Monſieur, qu'il ſe preſentât quelque occaſion de vous être utile à quelque choſe en ce pays, je le ferois avec bien du plaiſir, étant avec toute la conſideration & le reſpect poſſible,

MONSIEUR,

Au Cap. le 7. May 1688.

Vôtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur,
DE CUSSY.

COPIE D'UNE AUTRE Lettre que le même Monſieur de Cuſſy a auſſi écrite au Pére de l'Auteur de ce Journal.

MONSIEUR,

Je ne puis laiſſer partir Monſieur vôtre Fils, ſans vous témoigner la part que je prends dans la ſatisfaction & la joye que vous reſſentirez en le voyant de retour d'un ſi long & ſi penible voyage, & je m'aſſeure que vous ſeriez fâché à preſent, que je vous l'euſſe renvoyé dans le temps que vous me l'avez demandé, ce que je n'aurois neanmoins pas manqué de faire s'il n'avoit été abſent, luy ayant rendu à ſon retour une de vos Lettres que j'avois toûjours gardée avec celles de Monſieur de Lubert: Il n'a pas eû beſoin de moy, quoy que je luy aye offert tout ce qui en dépendoit. On peut dire ſans contredit, qu'il a fait le plus grand

& le plus beau voyage qui ſe ſoit fait de nôtre temps, & qu'il a vû un pays qu'une infinité de gens dans le monde ſe contentent de voir dans les cartes, ſans que l'envie leur prenne de le voir autrement, quand bien même on leur donneroit toutes les richeſſes qui y ſont.

Outre le plaiſir que vous recevrez de le revoir, vous aurez encore celuy de l'entendre diſcourir auſſi pertinemment qu'il fait de ſes voyages, n'y ayant que luy ſeul de tous ceux qui ont été avec luy, qui en puiſſe rendre un compte exact, s'étant appliqué à faire un Journal fort ponctuel, que je m'aſſeure que Monſeigneur le Marquis de Seignelay aura agreable: Je me ſuis donné l'honneur de luy en écrire, afin d'engager Monſieur vôtre Fils à luy aller preſenter, ce qu'il n'auroit peut-être oſé faire ſans cela, par le peu d'eſtime qu'il faiſoit luy-même de ſon Ouvrage. C'eſt ce qui s'offre à vous dire preſentement. en vous aſſeurant que je

me serois fait un fort grand plaisir de luy pouvoir rendre mes services, & que je suis tres-parfaitement,

MONSIEUR,

Au Fort du Port Paix ce 18. May 1688.

Vôtre tres-humble & tres-obeïssant serviteur,
DE CUSSY.

JOURNAL




JOURNAL DU VOYAGE

FAIT AVEC LES FLIBUSTIERS

A la Mer de Sud, en 1684. *& années ſuivantes.*

IL n'eſt pas fort ordinaire qu'un enfant de Paris aille chercher fortune bien loin, & ſe faſſe de deſſein formé un homme d'avantures. Cette ville qui renferme la pluſpart des merveilles du monde, & qui en eſt peut-être elle-même la plus grande, luy doit, ce ſemble, tenir lieu de toute la terre. Mais qui eſt-ce qui eſt entré dans les ſecrets de la nature, & qui pourroit rendre raiſon de certains pen-

chans qu'elle a donnez aux hommes ? J'avouë pour moy que je ne connois pas le fond de mes inclinations ; & tout ce que j'en puis dire, c'eſt que j'en ay toûjours eu de violentes pour les voyages. A peine avois-je ſept ans, que je commençay, par de certains mouvemens dont je n'étois pas le maître, à m'échapper de la maiſon paternelle. Mes courſes à la verité n'étoient pas bien longues, parce que mon âge & mes forces ne me le permettoient pas ; en recompenſe elles étoient frequentes, & je donnois ſouvent à mes parens la peine de me venir chercher aux Fauxbours ou à la Villette ; peu à peu, & à meſure que je croiſſois, je pris l'eſſort, & m'accoûtumay même à perdre Paris de veuë.

A cette humeur ambulante ſe joignit bien-tôt certaine humeur que je n'oſerois appeller martiale, mais qui me faiſoit ardemment ſouhaiter de voir quelque Siége ou quelque Bataille. Je n'entendois le tambour

dans les ruës qu'avec des transports dont le souvenir même me donne encore de l'ardeur & de la joye. Le hazard voulut enfin que je rencontrasse un Officier, qui n'étoit que mediocrement de ma connoissance, mais dont mon inclination guerriere me porta à faire bien-tôt un amy. Je le regardois comme un homme qui pouvoit m'être d'usage dans mes desseins, & ce fut dans cette veuë que je m'attachay à le ménager. Dans ce temps heureusement arriva le Siége de Condé, & il se trouva obligé d'y aller servir à sa Compagnie. Je luy fis offre d'une épée qui n'avoit encore fait ni bien ni mal à personne, mais que je souhaitois passionnément d'employer. Ce fut là que je reçûs les premieres preuves de son amitié; il m'emmena volontiers, & me garda toute la Campagne. Elle finit, & je revins avec luy, nullement lassé ny rebuté de la guerre, comme sont la plusspart de ceux qui en tâtent nou-

vellement. Voila ma premiere démarche.

La seconde ne fut pas tout à fait si heureuse pour le succés, quoy qu'elle fût également de mon goût & selon mon cœur. Je me fis par rencontre Cadet dans le Regiment de la Marine: mais je tombay entre les mains d'un Capitaine qui avoit des adresses merveilleuses pour tirer de l'argent des enfans de famille. Ainsi de cette Campagne que j'esperois faire au service du Roy, je n'en fis que les frais. Mon pere donna plus qu'il ne falloit & que je ne valois pour me dégager, & me remit en pleine liberté de prendre party. Ce n'étoit peut-être pas son inclination, mais c'étoit la mienne, & je ne fus pas long-temps à la suivre.

Dieu qui vray-semblablement ne vouloit pas me dégoûter du métier, m'adressa autant bien cette fois, comme je m'étois mal adressé auparavant. Monsieur le Comte d'Avegean, qu'un merite particulier di-

ſtingue aſſez dans le Corps des Gardes Françoiſes, me reçut avec luy, & me fit voir le Siége de S. Guiſlain, où je ne laiſſay pas de trouver de nouveaux agrémens dans les armes, quelque chaud qu'il y fiſt. Cette Place coûta la vie à bien des gens, ſans m'ôter le deſir de hazarder la mienne. Mes parens, qui ne ſouffroient qu'avec peine mon humeur coureuſe, avoient eſperé que les fatigues de la guerre m'en guériroient. Ils y furent trompez, & je ne fus pas plûtôt ſur le pavé de Paris, que je me laſſay d'y être. Je n'avois que voyages en teſte; les plus longs & les plus perilleux me ſembloient les plus beaux. Ne point ſortir de ſon pays, & ne ſçavoir pas comment le reſte de la terre eſt fait, je trouvois cela bien pour une femme: mais il me ſembloit qu'un homme ne devoit pas toûjours demeurer en une place, & que rien ne luy ſiéoit mieux que de faire connoiſſance avec tous ſes ſemblables. La

chose est longue & difficile par la voye de terre ; & je crus que ce seroit plûtôt fait, & plus seurement, de prendre celle de la mer. Me voila donc tout prêt à m'embarquer.

Il n'y a rien que des parens pleins de tendresse pour un enfant libertin, ne tentassent afin de me détourner de ma resolution. Mais on peut dire des jeunes gens, comme moy, ce que l'on dit ordinairement des femmes, que ce qu'ils veulent, Dieu le veut ; & pour dire la verité, mon inclination me dominoit. Quand on vit que s'y opposer absolument, ce ne seroit que m'opiniâtrer davantage, on me proposa le Voyage de S. Domingue, où je trouverois des amis & de la protection en cas de besoin. Comme cela donnoit juste dans mes desirs & dans mes desseins, & que pourvû que je voyageasse je ne me souciois point où, j'obéis de bonne grace.

Le lieu de mon embarquement fut Dieppe, d'où je partis le 5. de

Mars de l'année 1679. plus content que je ne ſçaurois dire. Cet élement, contre lequel on ne voit que peſteries des Voyageurs, me parut le plus beau & le plus aimable du monde; les vents m'en ſçûrent, ſi je l'oſe dire, quelque gré ; car à quelques petites bouraſques prés, ils nous menerent fort heureuſement. Je fus ſi ravi de me voir en cette Iſle tant deſirée, que j'oubliay les avantures de mon voyage. Que l'on ne s'étonne donc point ſi l'on n'en trouve rien dans mon Journal. Aſſez d'autres ont écrit tout ce qu'il peut y avoir de particulier dans ce trajet. Pour moy je ſuis, graces à Dieu, arrivé à S. Domingue ; & ſi quelqu'un a la curioſité de me ſuivre dans mes courſes, c'eſt de là qu'il faut qu'il parte.

J'y fus neanmoins plus de trois ans, non pas pour en voir le païs, mais par des conjonctures qui ne me laiſſoient pas la liberté d'en ſortir, je me trouvay là comme enchaîné

avec un homme qui étoit François, & qui meritoit le moins de l'être; ſa dureté accompagnée de malice, étoit bien plus digne d'un Turc. Quelque mal que j'en aye ſouffert, je luy pardonne volontiers, réſolu d'oublier ſon nom, que je ne rapporte pas icy, parce que les loix du Chriſtianiſme me le défendent. Il ne doit pas ne point trouver en moy de charité, parce qu'il en a manqué en toutes manieres à mon égard. Enfin ma patience étant à bout, & laſſé de ſes cruautez qui ne finiſſoient pas, je portay mes plaintes à Monſieur de Francqueſnay Lieutenant de Roy, qui tenoit la place du Gouverneur mort depuis peu. Sa generoſité me fut un azile favorable, & il voulut bien me retirer chez luy, où je demeuray ſix mois entiers.

Dans cet intervalle de temps j'avois emprunté de l'argent, & je croyois qu'il étoit d'un honnête homme de le rendre. Peut-être que

mes parens euſſent bien voulu payer mes dettes, mais ils n'avoient point de mes nouvelles, ny moy des leurs, & les lettres qu'ils m'écrivoient, paſſoient par des mains officieuſes qui m'en épargnoient le port. Il falloit donc chercher quelque autre moyen de m'acquiter, & je le trouvay en rencontrant dequoy ſatiſfaire mon inclination naturelle à voyager. La penſée me vint de me joindre aux Flibuſtiers, d'aller en courſe avec eux, & d'emprunter, ſi je pouvois, de l'argent aux Eſpagnols, pour payer ce que je devois. Ces ſortes d'emprunts ont cela de commode, qu'ils n'obligent pas comme ceux de ce pays cy, & qu'ils paſſent pour bonne guerre. Et puis, comme cela eſt au-delà de la ligne, on n'y parle gueres de reſtitution. Il y a outre cela à remarquer qu'alors il y avoit rupture entre les deux Couronnes, & commiſſion en forme de Monſieur l'Admiral pour courre ſus aux Eſpagnols.

Il n'étoit plus queſtion que de trouver un Capitaine à qui me donner, & je n'y eus pas de peine, parce qu'il n'y avoit pas pour lors beaucoup à choiſir. Laurent de Graff me parut à peu prés tel qu'il me le falloit; il étoit bon homme pour un Corſaire: & quoy que nouvellement arrivé, il ne demandoit qu'à partir non plus que moy. Nous fûmes en peu d'heures contens l'un de l'autre, & amis comme gens qui vont courre la même fortune, & mourir apparemment enſemble. C'étoit ſur quoy nous pouvions conter avec plus de vray-ſemblance & de raiſon; c'étoit pourtant à quoy nous penſions le moins. Le depart occupoit tout mon eſprit; je me fournis d'armes & de mes petites neceſſitez aux dépens de Monſieur de Franqueſnay, qui avoit bien voulu me faire des avances que j'ay acquittées depuis, & que je n'oublieray jamais. Enfin le jour en arriva, & je ne feray point de difficulté de

dire qu'il me parut un des plus beaux de ma vie; ce fut le 22. Novembre de l'année 1684. que nous partîmes du lieu appellé le petit Goave scitué en la coste de l'Isle de S. Domingue, au nombre de 120. hommes montez sur une prise que le Capitaine Laurent de Graff avoit faite quelque temps auparavant sur des Espagnols, qui sortant du Port de Cartagenna en la terre ferme de l'Amerique, alloient pour avis en Espagne.

Nôtre dessein étoit d'aller joindre, comme nous fismes sous la conduite de ce Capitaine, une Flotte de Flibustiers, que nous esperions trouver en garde devant la Havana, qui est une grosse Ville en l'Isle de Cuba du côté du Nord, distante de l'Isle de S. Domingue de quatorze lieuës.

Le 4. Decembre nous moüillâmes l'anchre à l'Isle de la Tortuë, pour y faire de l'eau, nous en repartîmes le 6. pour retourner à la coste

de S. Domingue (dont cette Isle n'est éloignée que de trois lieuës) nous y arrivâmes le 12. & prîmes fond au Cap François, où nous achevâmes de faire nos eaux & nôtre bois.

Le 17. nous en sortîmes & fûmes pris d'un Nord à deux lieuës de la rade, qui nous fit perdre nôtre Chaloupe qui étoit trop grande pour l'embarquer sur nôtre Pont; nous relâchâmes vers le soir à l'abry d'un resciff, où nous fûmes obligez de retarder deux jours, pour attendre un Canot que nous avions envoyé achetter au Cap (d'où nous étions partis) pour reparer la perte de nôtre Chaloupe.

Le 20. nous appareillâmes pour tâcher à rejoindre le Victorieux, avec lequel nous étions sortis du Cap François; c'étoit un Navire de Nantes, qui reportoit aux Isles du Vent Monsieur le Commandeur de S. Laurent, Lieutenant General des Isles Françoises & Côtes de terre

ferme de l'Amerique, & Monſieur Begon Intendant de Juſtice, Police & Finances des mêmes païs, auſquels nous ſervions d'eſcorte, de crainte qu'ils ne fuſſent attaquez des Pirogues Eſpagnols qui rodoient vers ces hauteurs: & c'étoit avec juſtice qu'on s'intereſſoit pour la conſervation de ces Meſſieurs, qui étoit extrémement chere aux Colonies de toutes ces Iſles, par le bon ordre qu'ils y entretenoient, l'exacte Police & la tranquillité dont ils les faiſoient joüir; mais il nous fut impoſſible de découvrir ce Vaiſſeau, ne ſçachant la route qu'il avoit fait.

Le 23. nous fiſmes la nôtre, & ſur le ſoir nous apperçûmes un Navire ſous le vent à nous, auquel nous donnâmes la chaſſe; il cargua ſes voiles pour nous attendre, & aprés l'avoir joint, nous ſçûmes que c'étoit le Capitaine le Sueur de Dieppe qui commandoit une Flûte nommée l'Amarante, que nous quittâmes pour reprendre nôtre route.

Le 25. jour & feste de Noël, il se fit un grand calme jusqu'au 26. que nous eûmes Vent debout, qui nous obligea de relâcher dans le Port Platta en la Côte de S. Domingue, où nous demeurâmes jusqu'au dernier du mois.

Le premier Janvier de l'année suivante 1685. nous doublâmes le Cap François. Le 2. sur les dix heures du matin nous doublâmes le Cap Cabron, & vers midi celui de Samana, tous situez en la même Côte; & il nous mourut cette journée un homme.

Le 4. nous passâmes à la veuë de la Mona, & le 5. nous rengeâmes l'Isle de Puerto Rico & la Savona, & fismes ensuite le Sud-est Cart-Sud jusqu'au 11. que nous découvrîmes les Isles d'Ave, sur lesquelles nous courûmes jusqu'au soir. Le 12. nous les doublâmes environ les 11. heures du matin, continuant toûjours nôtre route au même Rumb de Vent pour arriver à l'Isle de la

Roca, où étoit encore un autre rendez-vous de nos Bâtimens de guerre que nous allions chercher.

Le 13. sur les 7. heures du matin nous découvrîmes la terre ferme de l'Amerique, & le 14. nous eûmes du calme qui dura jusqu'au 15. à midi qu'il fraîchit, nous fismes le Nord-nord-est jusqu'au 17. que vers la Lune couchante nous découvrîmes deux Navires & quatre Bateaux au vent à nous éloignez seulement de la portée du Canon, qui avoient la Cape sur nous, ce qui fit que nous virâmes de bord pour nous parer.

Le 18. à la pointe du jour un de ces Bateaux appareillé en Tartanne, commandé par un Capitaine nommé Jean Roze, que nous ne connûmes pas d'abord, nous hesla ; & comme Laurent de Graff nôtre Capitaine avoit une Commission de Monseigneur le Comte de Thoulouse Grand Admiral de France, il fit répondre de Paris, & issâmes Pavillon ; mais Roze qui ne nous con-

nut pas auſſi, croyant que nous voulions nous faire Navire de Roy pour échaper de ſes mains, nous envoya deux coups de canon pour nous faire amener : ſi bien que les prenant pour des Eſpagnols, nous défonçâmes deux carts de poudre pour nous brûler & faire ſauter nôtre Vaiſſeau, plutôt que de tomber entre les mains de gens qui ne nous donnent jamais de quartier, & nous font ſouffrir toutes les cruautez imaginables, commençant ordinairement par le Capitaine qu'ils pendent avec ſa Commiſſion attachée à ſon col ; mais dans ce moment un des deux Navires nous hauſſa, qui ayant reconnu le nôtre, nous fit le ſignal de reconnoiſſance ; ce qui nous raſſura d'autant plus, qu'au lieu d'Ennemis que nous les croiyons, ils étoient amis, & juſtement les Bâtimens que nous cherchions ; ce qui nous obligea de mettre à la Cape, pour paſſer la journée à nous viſiter les uns les autres.

Les deux Navires appartenoient l'un au Capitaine Michel Landresson, nommé la Mutine, & cy-devant la Paix ; & l'autre au Capitaine Laurent de Graff, appellé le Neptune, & cy-devant le S. Francisco qu'il avoit quitté pour venir dans sa prise à S. Domingue y demander au Gouverneur uue nouvelle Commission, le terme de la sienne étant expiré. Le premier étoit de cinquante pieces de canon, & l'autre de quarante-quatre. Ces deux Vaisseaux avoient été deux Armadillas Espagnols, qui sortant l'année precedente du Port de Cartagenna pour prendre les Vaisseaux que commandoient, tant ces Capitaines Laurent & Michel, que ceux des Capitaines Jean Quet & le Sage, se trouverent pris eux-mêmes par ceux qu'ils vouloient prendre ; & à l'égard des quatre Bateaux, ils étoient commandez par d'autres Capitaines nommez Roze Vigneron, la Garde & un Traiteur Anglois de la Ja-

maïque. Ils nous apprirent qu'ils étoient en garde en cet endroit, pour attendre la Patache de la Marguerite, & son escorte, Vaisseaux Espagnols, qu'ils croyoient devoir passer par là, afin de tâcher de les prendre.

Le 19. nous resolûmes de quitter ce poste, & fîmes servir tous ensemble pour gagner l'Isle de Curassol, dont la plus grande partie appartient à la Compagnie de Hollande. Nous passâmes à la veuë de celles de Bonnaire & de Roube. Vers les deux heures aprés midi du même jour nous donnâmes la chasse à un Bateau Flamand qui venoit du Port de la Guaira en terre ferme, & qui s'en retournoit à la ville de Curassol, deux lieuës sous le vent de laquelle nous prîmes fond le soïr au Port de Sancta Barba.

Le 20. nous dépêchâmes le Bateau commandé par la Garde, pour aller à la Ville demander au Gouverneur permission de traiter des Mats pour le Navire du Capitaine

Laurent, qui avoit été démâté par un Ouragan vers l'Isle de S. Thomas. Il nous refusa tout à plat, & fit fermer les portes de sa Ville. Le Bateau étant de retour, & nous ayant fait rapport du refus de ce Gouverneur, je luy portay une copie de nôtre Commission, esperant par là l'engager de nous accorder ce que nous lui demandions, mais il persista dans son refus. Durant cet intervalle une partie de nos gens ne laissa pas de descendre à terre, & même d'entrer dans la Ville aprés avoir laissé leurs épées aux portes.

Le 23. nos Navires leverent l'anchre pour aller moüiller à Sancta-Crux, sept lieuës sous le vent de cette Ville. Ils passerent devant le Fort, qu'ils saluerent, & qui leur rendit coup pour coup; mais le Gouverneur nous voyant environ 200. hommes dans la Ville, nous fit dire le 24. à son de tambour, d'en sortir & de retourner incessamment à nos bords, & qu'il nous donneroit

des chaloupes pour nous y porter, moyennant deux pieces de huit par teste. Je m'apperceus incontinent qu'il nous vouloit empêcher d'y retourner par terre, parce que comme il falloit pour cela traverser un Lagon qui est au pied du Fort, il avoit défendu de nous passer ; ce qui m'obligea de l'aller trouver, pour lui dire que nous le remerciyons de ses chaloupes, que si nous eussions eu le dessein d'aller par mer joindre nos Vaisseaux, nous avions des Pirogues pour nous y porter, & que nous ne desirions y retourner par terre que pour nous promener ; à quoy il me répondit que c'étoit les Habitans qui faisoient difficulté de nous laisser voir leur Isle : nonobstant quoy il ne laissa pas de nous faire passer le Lagon, & de là nous fûmes deux jours en chemin pour arriver le 26. à Sancta-Crux, où nos Navires nous attendoient.

Nous apprîmes depuis que le mo-

tif de l'indignation de ce Gouverneur contre nous provenoit de ce que quelque temps auparavant, les Navires des Capitaines Laurent & Michel avoient pris devant la Havana deux Vaiſſaux Hollandois fretez de l'Eſpagnol, qui portoient 200000. pieces de huit, dont moitié appartenoit à cette Compagnie de Hollande, & l'autre moitié aux Eſpagnols. Ces derniers, contre leſquels nous étions en guerre, ayant ſeuls été pillez, en furent dédommagez par les Hollandois qui conduiſoient ces deux Vaiſſeaux, qui partagerent avec eux les 100000. pieces de huit appartenantes à leur Compagnie; où les Flibuſtiers n'avoient pas touché, n'ayant point de guerre avec elle; & perſuaderent aiſément à ſes Commis que le tout avoit été pris; ainſi nous portions la peine de la friponnerie que ces Hollandois faiſoient à leur propre nation.

Quoy que cette Iſle de Curaſſol

ſoit aſſez connuë en France, je ne laiſſeray pas de remarquer en paſſant, qu'elle eſt de même temperature que celle de S. Domingue, & qu'il y croît les mêmes fruits, que le terrain y eſt uni preſque par tout, & le païs fort découvert par le peu de bois qu'on y rencontre; la terre en bien des endroits y eſt preſque ſterile, & rapporte peu à ſes maîtres, qui ne recuëillent pour leurs vivres que du Mays & du petit Mil. Elle eſt neanmoins arroſée de pluſieurs ſources & rivieres. La Ville eſt petite, mais fort jolie, ceinte d'une muraille tres-haute & fort mince; ſon Port eſt beau & ſeur. Le Fort qui le commande, auſſi-bien que la Ville, eſt aſſez regulierement fortifié. Les Habitans y ſont de pluſieurs Religions qui ont leurs exercices libres, dont les principales ſont celle des Hollandois, celle des Juifs & celle des Coacres, pour chacune deſquelles il y a dans la Ville un Temple particulier. Leur

commerce eſt de ſucre qui croît chez eux, & de laine qui provient des moutons dont ils ont grand nombre; outre les cuirs qu'ils retirent de ces animaux, & d'une quantité de bœufs & de vaches qu'ils nourriſſent dans les lieux les plus bas & les plus arroſez de cette Iſle où les pâturages ſont plus abondans. Ils ſont tous portez d'inclination pour la nation Eſpagnole, avec laquelle ils font leur plus grand negoce.

Le 27. nous appareillâmes & fiſmes route pour le Cap la Vella, qui eſt terre ferme de l'Amerique, où nous avions deſſein de nous poſter pour attendre la Patache de la Marguerite, dont j'ay cy-devant parlé. Le même jour le Bateau du Capitaine Vigneron ſe ſepara d'avec nous, & partit pour retourner à la Côte de S. Domingue, parce qu'il n'avoit pas aſſez de monde pour faire la guerre, n'ayant que vingt hommes dans ſon bord.

Le 30. étant arrivez à ce Cap, nous y moüillâmes, & fiſmes monter ſur ſon ſommet une Vigie ou Sentinelle de quinze hommes, pour nous avertir quand ils appercevroient la Patache ; mais le lendemain on jugea plus à propos de ſe ſervir du moyen ſuivant pour en apprendre des nouvelles. Le 1. Février nous envoyâmes de ce lieu le Bateau du Capitaine Roze à l'embouchûre de la riviere de la Ache en terre ferme, habitée par les Eſpagnols, & diſtante du Cap où nous étions d'environ vingt lieuës, ſous pretexte de traiter de marchandiſes avec eux, mais en effet à deſſein d'en faire quelque. uns priſonniers, pour ſçavoir ſi cette Patache étoit paſſée ou non, parce qu'elle avoit accoûtumé de prendre une partie de ſa charge dans cette Riviere.

En attendant le retour de ce Bateau, je deſcendis à terre accompagné de quelques autres, pour conſiderer & reconnoître les environs du

du Cap. J'appris qu'il est habité d'une nation d'Indiens tres cruelle, barbare & sauvage, qui n'a amitié ny societé avec aucun autre peuple, non pas même avec les Espagnols qui les environnent ; ils mangent indifferemment tous ceux qu'ils peuvent attraper, ils ne craignent que les armes blanches; mais quand aux armes à feu, ils n'en ont nulle apprehension. Nous nous contentâmes d'en voir quelques-uns en nous retirant, sans nous donner la curiosité d'éprouver leurs dents, en penetrant plus avant dans une terre, où il n'y avoit rien à gagner.

Je ne puis oublier de donner icy un exemple surprenant de ce que je viens de dire, & de ce que ces gens sont capables de faire, q e je tiens des plus anciens Flibustiers de l'Amerique. Le Marquis de Maintenon Gouverneur de l'Isle Marie Galante, qui commandoit pour le Roy une Fregatte nommée la Sor-

ciere, ayant fait une priſe armée de quatorze pieces de canon ſur laquelle il s'embarqua, ſe trouva un jour effloté de ſon Navire de guerre, & fut obligé pour faire de l'eau de moüiller à Boca-del-Drago en terre ferme de l'Amerique, habitée par une même nation d'Indiens que celle du Cap la-Vella. Il approcha ſon Navire le plus prés de terre qu'il pût, & paſſa tous ſes canons d'un bord, à la faveur deſquels il envoia ſa Chaloupe à terre avec vingt-deux hommes armez pour emplir ſes futailles. Ces Sauvages étant cachez ſur le bord de la mer ne donnerent pas le temps à la Chaloupe de terir, mais ſe jettant à l'eau avec precipitation, ils fondirent deſſus, & malgré le feu perpetuel du canon du Navire, ils l'enleverent avec les vingt-deux hommes à plus de cinquante pas avant en terre, où aprés les avoir tuez, ils en chargerent chacun un ſur leur dos, & les emporterent. Enſuite ils furent à la

nage entre deux eaux couper les cables du Navire pour le faire venir à la Coste, esperans en faire autant à ceux de dedans; qui par bonheur eurent le temps de deferler leurs voilles, & d'apareiller pour s'éloigner de terre.

Le 2. du même mois nous mîmes nos Vaisseaux à la bande pour espalmer, & le 8. le Bateau de Rose revint, qui nous rapporta que sitôt qu'ils eurent moüillé à l'embouchûre de la riviere de la Ache, ils avoient envoyé un petit Canot à terre avec six Anglois (qui étoient parmy leur équipage, & qui avoient la paix en ce temps avec les Espagnols,) ils convinrent avec eux que le lendemain à Soleil levant, ils tireroient un coup de canon pour les avertir de venir traiter à bord; que la nuit ils mirent trente hommes à terre pour surprendre ceux qui iroient & viendroient, mais que les Espagnols s'appercevans du piege qu'on leur tendoit tirerent toute la

nuit pendant laquelle ils furent toûjours en allarme, que le matin nos gens tirerent le coup de canon dont on étoit convenu pour le ſignal, & iſſerent pavillon Anglois; mais que cela n'avoit ſervy de rien, parce que ſelon toutes les apparences, les Eſpagnols n'étoient pas en gouſt pour les marchandiſes dont ils s'étoient apperceus qu'on vouloit traiter avec eux. De ſorte que nôtre deſſein étant évanté, nos gens avoient levé l'anchre & nous étoient venus rejoindre.

Enfin comme nous crûmes qu'il n'y avoit plus d'eſperance que la Patache dût paſſer, nous tinſmes conſeil à nôtre bord pour former un autre deſſein; mais n'ayant pû faire nôtre accommodement avec le Capitaine Laurent (qui étoit Bourgeois des deux tiers du Navirie le Neptune) parce qu'il vouloit faire avec nous une charte partie qui nous parut deſavantageuſe; nous nous en débarquâmes le nombre de

quatre-vingt-sept & remontâmes dans la prise avec laquelle nous étions sortis de S. Domingue, nous separans ainsi d'avec luy. Il leva l'anchre le 23. & fit route pour y retourner. Les Capitaines Michel & Jean Rose la leverent aussi, & prirent celles de Cartagenna; & nous qui étions irresolus de ce que nous devions faire, nous suivîmes ces derniers.

Le 15. nous trouvâmes une forte prise d'Est, qui nous fit depasser une Riviere qui est en terre ferme, que les Espagnols nomment Rio-grande, où nous devions faire de l'eau qui se trouve douce dans la mer à trois & quatre lieuës de son embouchûre, pour peu qu'il pleuve; & pourveu qu'on la puise sur la superficie. Sur les trois heures aprés midy du même jour, nous vîmes nôtre Dame de la Poupa aussi en terre ferme; & moüillâmes le 16. aux Isles S. Bernard. Nous en partîmes le soir avec trois Pirogues seulement, pour

aller au vent de Cartagenna tâcher à nous emparer des vivres qu'on y porte inceſſamment, & en effet nôtre deſſein nous reuſſit.

Le 18. nous en revinſmes avec ſept Pirogues chargées de Mays que nous y avions priſes. Les Eſpagnols qui les conduiſoient nous apprirent qu'il y avoit dans le Port de Cartagenna deux Gallions ; que la flote Eſpagnolle étoit à Puerto-Bello, & qu'il en devoit ſortir dans peu deux Bâtimens, l'un de vingt pieces de canon, & l'autre de vingt quatre. Mais nous ne jugeâmes pas à propos de les épier, parce qu'ils ne purent pas nous apprendre le temps qu'ils ſortiroient.

Le 22. à midy nous levâmes l'anchre, & ſur le ſoir nous decouvrîmes la pointe Picaron en terre ferme, & les Iſles de Palmas ; enſuite de quoy environ les deux heures de nuit ; nous doublâmes la pointe de la plus grande de ces Iſles. Le 23. au matin, nous nous trouvâmes efflotez

des Capitaines Michel & Rose, & le même jour nous prîmes resolution entre nous, de tenter la voye de traverser la terre ferme, afin de passer à la mer de Sud. Pour y parvenir nous fismes route pour la baye de l'Isle d'or, habitée par les Indiens des Sambes, afin de sçavoir d'eux (avec lesquels nous étions amis) quel succés avoient eu d'autres Flibustiers, qu'on nous avoit dit y être passez quelques mois auparavant.

La nuit du 23. au 24. nous mîmes à la cape, aprehendant d'entrer dans le Golfe d'Arien. Le 24. à la pointe du jour nous approchâmes la terre pour la reconnoître, & nous trouvâmes que c'étoit la pointe du vent de ce Golfe que nous avions doublé.

Entre ce Golfe & le Cap de Matance, il arriva une chose assez remarquable; c'est que nous avions dans nôtre bord un soldat des Gallions d'Espagne, que nous avions

pris au vent de Cartagenna dans l'une des Pirogues où étoit le Mays; lequel au desespoir de se voir prisonnier, quoy qu'on le traitât doucement & humainement, prit resolution, comme il parut par la suite, de se jetter à la mer, monta cinq à six fois sur le bord sans pouvoir executer son dessein, apparemment par une secrette resistance qu'il trouvoit en luy-même; mais enfin aprés plusieurs tentatives il s'y jetta, ce qui ayant excité ma curiosité je trouvay qu'il s'étoit deffait d'un scapulaire qu'il portoit sur luy, & l'avoit posé sur l'affust d'un canon, ce qu'il y a encore d'extraordinaire, c'est que contre l'ordinaire des corps pesans qui enfoncent tout d'un coup dans l'eau, il fut porté long-temps sur le dos à côté du Vaisseau, quoiqu'il fist à nos yeux tous ses efforts pour se noyer; la compassion nous ayant engagez de luy jetter des manœuvres pour le sauver, non seulement il ne vou-

lut pas s'en servir, mais même il se tourna sur le visage & coula à fond.

Le 25. à onze heures du matin, nous arrivâmes & moüillâmes à l'Isle d'or, & en donnant fond nous tirâmes un coup de canon, afin d'avertir les Indiens de nôtre arrivée. En même temps nous fûmes à terre pour reconnoître un pavillon que nous y avions découvert de loin, nous y trouvâmes trois hommes des équipages de deux Capitaines nommez Grogniet & Lescuyer, qui nous apprirent qu'ils étoient demeurez là pour n'avoir pû suivre les autres Flibustiers, qui étoient en chemin pour gagner la mer de Sud, sous la conduite de ces deux Capitaines; & qu'aussi-tôt qu'ils nous avoient aperceus, ils avoient arboré ce pavillon, pour nous faire signal de venir à eux.

Le 26. il vint des Indiens à nôtre bord nous apporter des lettres qui s'adressoient aux premiers Flibus-

tiers qui viendroient moüiller dans cette Rade ; pour leur donner avis qu'ils étoient passez au nombre de cent soixante & dix hommes à cette mer, & peu de temps avant eux environ cent quinze Anglois. Ils donnoient encore quelques avertissemens sur la conduite que devoient tenir à l'égard des Indiens ceux qui passeroient par leurs terres ; & entr'autres choses, qu'il falloit avoir une grande complaisance pour eux. Ces avis nous confirmerent entierement dans le projet que nous avions fait de faire ce voyage ; & quoy que nous ne fussions que quatre-vingt sept hommes, nous nous preparâmes pour partir. Pendant ce temps d'autres Indiens vinrent aussi à nôtre bord, qui nous informerent que les Capitaines Grogniet & l'Escuyer étoient encore dans leurs terres, & n'étoient pas descendus à la mer de Sud, ce qui nous obligea de leur écrire par un de ces deux Indiens,

pour leur mander que nous les allions trouver.

Le 27. à midy nous vîmes entrer dans ce même Port, les Capitaines Michel & Rose, nous fûmes à leur bord pour apprendre ce qui les avoit obligez de venir moüiller en cette rade. Ils nous dirent qu'ils venoient de chasser un Navire Espagnol nommé le Hardy, qui sortoit de S. Jago en la Coste de Cuba, & alloit à Cartagenna; & que ne l'ayant pu joindre, ils étoient entrez en ce port, comme le plus proche pour y faire de l'eau. Nous leur communiquâmes les lettres dont je viens de parler, ce qui fit naître à plusieurs d'entr'eux l'envie d'augmenter nôtre nombre; de maniere qu'il se debarqua du Vaisseau de Michel cent dix-huit hommes, & l'équipage entier de Rose, consistant en soixante & quatre qui brûlerent leur Bateau aprés en avoir payé le prix à ses Bourgeois. Desorte que le 29. nous quittâmes nos bords, &

deſcendîmes à terre, où nous campâmes au nombre de deux cent ſoixante quatre hommes. Quant à nôtre Vaiſſeau, nous le laiſſâmes entre les mains du Capitaine Michel, plûtôt que de le brûler.



PASSAGE

AU TRAVERS DE LA TERRE ferme de l'Amerique, pour aller gagner la Mer de Sud.

LE ſamedy premier jour du mois de Mars de l'année 1685. aprés avoir recommandé nôtre voyage à Dieu, nous nous mîmes en chemin ſous le commandement des Capitaines Roſe, Picard & Deſmarais, guidez par deux Capitaines Indiens, & environ quarante hommes de leurs gens, pour ſoulager les plus chargez d'entre nous. Nous ne pûmes faire pendant cette journée qu'environ trois lieuës de chemin, & campâmes ſur le bord d'une Riviere, aprés avoir paſſé par un païs qui nous parut d'abord fort affreux, & enſuite tres-difficile à marcher, à cauſe des Montagnes, des Preci-

pices & des Forêts impenetrables dont il eſt par tout remply, & dont la difficulté augmenta encore par une groſſe pluye qui tomba toute la journée ſuivante, outre qu'en montant ces Montagnes qui ſont d'une prodigieuſe hauteur, nous étions accablez de la peſanteur des munitions, armes & ferremens que nous portions. A la deſcente de ces Montagnes, nous tombâmes dans une plaine, de laquelle le païs quoy que ſans traces ny chemins, nous eût paru aſſez aiſé, s'il n'eût pas fallu traverſer quarante quatre fois en deux lieuës de chemin une même riviere, laquelle ne coulant qu'entre des roches fort gliſſantes, nous cauſoit une extréme peine quand nous la paſſions, étant toûjours en danger de tomber.

Le 4. nous couchâmes à un Carbet d'Indiens, qui eſt un logement ſpatieux, fait à peu prés comme une grange, dans laquelle ils ont coûtume de s'aſſembler. Nous y ſéjour-

nâmes le 5. pour aller à la chasse, que nous trouvâmes tres-abondante par la quantité des bestes fauves & d'oiseaux de toutes sortes, dont ce païs est peuplé. Nous y vîmes entr'autres des animaux appellez par les Indiens Manipourys; & que nous appellions treffes, parce qu'en marchant chacun de leurs pieds imprime sur la terre la figure de ce simple. Cet animal est aussi gros qu'un Bouvillon, d'un poil plus court & plus licé, les jambes courtes, la teste comme un asne, mais le nez plus pointu, & marche au fond de l'eau comme sur la terre. Des cochons qu'on nomme Alesvent, à cause de l'ouverture en maniere de nombril qu'ils ont sur le dos. Des Agoutils & Ouistitils qui sont l'un & l'autre à peu prés comme ce que nous appellons en France Cochons d'Inde, mais plus gros. Des Singes qui sont presque aussi gros que des moutons, lesquels habitent les Forêts, & ne descendent

que rarement des arbres ſur leſquels ils trouvent toûjours leur nourriture. Ils ont la vie ſi dure, que quand on les veut avoir, à moins de leur donner le coup de fuſil dans la teſte, ou qu'il leur traverſe les deux eſpaules, ils ne tombent point à terre; & ſouvent nonobſtant cela ils ont l'adreſſe en tombant de tourner leur queuë, qu'ils ont fort longue, à l'entour d'une branche d'arbre où ils demeurent ſuſpendus, & y ſechent étant impoſſible de les y aller prendre; parce qu'ils choiſiſſent ordinairement les arbres les plus élevez pour leur retraite.

Je ne puis me ſouvenir ſans rire de l'action que je vis faire à un de ces animaux, auquel aprés avoir tiré pluſieurs coups de fuſil qui luy emportoient une partie du ventre, en ſorte que toutes ces tripes ſortoient; je le vis ſe tenir d'une de ſes pates ou mains, ſi l'on veut, à une branche d'arbre, tandis que de l'autre il ramaſſoit ſes inteſtins qu'il ſe

refouroit dans ce qui luy reſtoit de ventre. Il y en eut un autre à qui j'avois donné un coup de fuſil chargé à menu plomb au travers du muſeau, lequel ſe trouvant aveuglé par le ſang qui ſortoit, avoit l'induſtrie de ſe debarboüiller avec des feuilles de l'arbre ſur lequel il étoit.

Nous y trouvâmes encore des Harats, qui ſont des oyſeaux deux fois auſſi gros que des Perroquets, auſquels ils reſſemblent preſque en tout, juſques au cry, mais ils ont un plumage infiniment plus beau; car leurs aiſles & leur queuë qui eſt fort longue, ſont d'une couleur de feu ſi vive & ſi brillante, qu'on ne ſçauroit long-temps fixer ſa veuë deſſus, ſans en être ébloüy. Nous y vîmes des Oecos qui ſont à peu prés comme nos poules d'Indes; mais avec cette difference encore, qu'ils ont la teſte ornée d'un plumet fait comme une crête de coq, & ont le tour des yeux jaune, ils ſont de couleur differente, le mâle étant

d'un plumage tirant ſur le roux, au lieu que la femelle l'a noir, & on ne les trouve jamais l'un ſans l'autre. Des Perdrix qui ſont plus groſſes qu'en Europe, d'une chair plus blanche & moins bonne, & dont le chant eſt different des nôtres. Des Faiſans qui ſont plus petits que ceux de l'Europe, & d'une chair beaucoup moins agreable au gouſt; mais leur chant eſt preſque le même. Il y a encore une multitude d'autres ſortes d'oiſeaux, dont il ſeroit inutile de groſſir ce Journal; parce que comme les Iſles de l'Amerique en ſont remplies, ils ont été exactement marquez dans les Relations qu'on en a fait, & il ſuffit que je faſſe la deſcription de ceux qui ne ſe trouvent point dans ces Iſles, ou qui ſont d'une autre nature. Je diray pourtant encore que les Lezards y ſont en abondance, & de differentes grandeurs, ce ſont des animaux qui reſſemblent à peu de choſe prés à ceux qu'on appelle

Cayements , dont j'auray occasion de parler dans la suite ; leur chair est tres-bonne à manger , & leurs œufs qui sont de la grosseur de ceux du pigeon , sont d'un goust excellent & beaucoup meilleurs que ceux de nos poules ; cette chasse nous fut d'un grand secours dans la faim que nous endurions , parce que c'étoit le premier repas que nous avions fait depuis nôtre marche , mais je conte cela pour peu de chose , au prix des miseres qu'il nous falut souffrir dans une infinité d'autres rencontres.

Enfin aprés six jours d'une marche fatigante & penible au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer , nous arrivâmes à une riviere que les Indiens & les Espagnols appellent Boca-del-chica laquelle se va rendre à la mer de Sud.

Le 7. les Indiens de ce lieu nous menerent voir des arbres propres à faire des Canots , pour nous servir à descendre par cette riviere dans la mer de Sud. Nous nous mîmes aussi-

tôt à travailler pour les conſtruire avec les outils & ferremens que nous avions portez, aprés nous être accommodez avec les Capitaines de ces Indiens pour nous fournir de vivres qui conſiſtoient en Mays, en Patates, en Bananes & en racines de Manioc, juſqu'à l'achevement de cet ouvrage, moyennant quoy nous leur donnâmes de la toille, des couteaux, du fil, des eſguilles, des épingles, des cizeaux, des haches, des ſerpes, des peignes, & quelques autres petites merceries dont ils font beaucoup de cas; & quoique Sauvages ne laiſſent pas de connoître l'utilité qui leur revient de ces choſes.

Ce fut en partie avec ces bagatelles que nous vecûmes & nous entretinſmes en bonne intelligence avec eux pendant nôtre paſſage ſur leurs terres; mais ce qui rendoit pour nous la conjoncture encore plus favorable, c'étoit le reſſentiment qu'ils avoient en ce temps des mau-

vais traitemens qu'ils avoient receus des Espagnols, dont ils étoient si outrez qu'ils imploroient nôtre secours pour les venger, & sans cela il nous eût été tres-difficile, pour ne pas dire impossible, de traverser leur pays malgré eux ; non seulement à cause de leur grand nombre qui les eût rendus infailliblement les plus forts, mais encore par la quantité de forêts, & la difficulté du païs, qu'on ne peut passer sans qu'ils servent eux-mêmes de guides. Cependant nous ne nous trouvions pas si fort en seureté avec ces gens-là, que nous ne fussions continuellement sur nos gardes ; parce que nous étions bien informez que ce sont des miserables, qui sont toûjours à qui plus leur donne ; & que quoy qu'ils parussent nos amis dans ce moment ils le pouvoient devenir un moment aprés des Espagnols dont ils sont proches voisins. Leur trahison a coûté cher à quelques Flibustiers qui se sont trop fiez à eux, lorsque

paſſant ſur leurs terres en petit nombre, ils en donnoient avis aux Eſpagnols ; & pour marquer preciſement leur quantité, comme ils ne ſçavent pas compter, ils les prenoient dans un defilé, & mettoient dans une calebaſſe un grain de Mays pour chaque homme qui paſſoit, & portoient enſuite la calebaſſe aux ennemis qui prenoient là-deſſus leurs meſures.

Ils n'ont parmy eux aucune trace de Religion, ny aucune connoiſſance de Dieu, on tient qu'ils ont communication avec le diable ; & effectivement quand ils en veulent ſçavoir quelque choſe, ils vont paſſer la nuit dans les forêts pour le conſulter, d'où ils nous ont quelquefois rapporté des predictions dont l'évenement a ſuivy de point en point les circonſtances qu'ils avoient marquées. Ils menent une vie errante & vagabonde, & ne s'établiſſent particulierement en aucun lieu ; ils conſtruiſent ordinai-

rement leur Ajoupas ou Baraques le long d'une riviere où ils demeurent, juſqu'à ce qu'ils en ayent conſommé les nourritures qu'ils y trouvent ; & quand il n'y en a plus, ils en vont faire autant le long d'une autre riviere, & paſſant ainſi le cours de leur miſerable vie. Ils vont nuds, excepté qu'ils cachent une partie de leur nudité d'un morceau d'argent ou d'or qui a la forme d'un éteignoir de chandelle ; & ſi je n'étois pas bien aſſuré qu'ils n'en ont jamais veu, je croirois qu'ils ont pris modele deſſus.

Quand ils font des feſtins ou autres aſſemblées, ils ſe couvrent d'une robbe de coton qui eſt toute d'une piece, & ont accoûtumé de porter pour parade un morceau d'or ou Caracoly en ovale pendu à leur nez qui eſt percé, avec quoy ils ſe croyent les plus galans du monde. Et quoy qu'ils ſoient fort poltrons, ils ne font pas un pas ſans leurs fleches & leurs lances. A l'égard

de leurs femmes elles ſe couvrent depuis la ceinture juſqu'aux pieds d'une toille faite d'herbe ou de coton qu'elles font elles-mêmes, & pour paroître plus belles elles ſe colorent le viſage de Roucou, qui eſt une petite graine qui teint en rouge brun.

Le 23. comme nous achevions de conſtruire nos Canots, il nous vint des nouvelles par un Indien qui venoit de conduire à la mer de Sud les cent quinze Anglois qui y étoient paſſez avant nous, dont jay déja parlé, lequel nous dit qu'en arrivant ils avoient pris ſous le commandement d'un nommé Touſlé qui les conduiſoit, deux Bâtimens chargez de vivres, qui arrivoient de Lima. Il nous amena un homme de l'équipage du Capitaine Grogniet qui s'étoit égaré dans les bois en chaſſant, lorſque ſes camarades faiſoient leurs Canots à la même riviere, où nous fabriquions les nôtres.

Le

Le 28. nous reçûmes encore des nouvelles par un Capitaine Indien qui avoit conduit les Capitaines Grogniet & l'Eſcuier à la mer de Sud, qui nous mandoient par une lettre qu'ils nous attendoient aux Iſles des Rois, & nous exhortoient de ne point perdre de temps à venir prendre nôtre part de la flote du Perou qu'ils gardoient; mais quelque diligence que nous pûmes faire, nos Canots ne purent être achevez que le dernier de Mars que nous les traînames à la riviere.

Le premier Avril nous partîmes avec quatorze Canots d'environ vingt avirons chacun, guidez par une vingtaine d'Indiens qui ſe ſervoient de cette occaſion pour profiter du butin qu'ils croient que nous allions faire ſur les Eſpagnols, auſſi-tôt que nous ſerions entrez à la mer de Sud.

Le 4. nous ſejournâmes pour attendre ceux de nos gens qui étoient reſtez derriere, & pour raccommo-

der nos Canots qui étoient endommagez par les roches & hautfonds qui regnent tout le long du cours de cette riviere ; nous eûmes des peines incroyables à les conduire jusqu'à la grande Eau, parce que nous trouvions des endroits où ils étoient à sec ; tellement qu'il nous les falloit presque porter. Il nous mourut cette journée un homme du flux de sang, qui étoit fort commun parmy nous, tant à cause des jeûnes que nous faisions, que pour les mauvais alimens que nous prenions, & nôtre continuelle marche dans les eaux.

Le 5. nous repartîmes, & sur le soir nous trouvâmes la riviere plus creuse, mais si remplie & embarrassées d'arbres que le debordement y avoit apportez, qu'à toute heure nos Canots étoient en danger de se perdre ; il nous mourut cette journée deux hommes. Le 6. nous arrivâmes à la grande Eaü, où la riviere est plus large & pro-

fonde ; nous paſſâmes la journée ſur ſes bords à ſeicher nos ſacs, qui étoient tous trempez d'une grande pluye qui étoit tombée la journée precedente ; il nous mourut ce jour encore un homme.

Depuis ce jour juſqu'au 11. nous fimes tous nos efforts avec nos avirons pour arriver plûtôt à l'embouchûre de cette riviere, d'où nous avions eu avis par un Indien , qui étoit venu dans une navette à nôtre rencontre , que les Flibuſtiers François & Anglois avoient envoyé mettre à terre dans une petite baye appellée Boca-del-chica (à cauſe qu'elle eſt à l'embouchûre de cette riviere) de la farine pour nôtre rafraîchiſſement , lorſque nous y ſerions deſcendus ; car ils jugeoient bien par eux-mêmes qui y avoient paſſé , de la neceſſité de vivres où nous pouvions être, & de fait nous en avions ſi peu , que nous étions reduits à une poignée de mays crud par jour pour chacun.

Le même jour 11. nous eûmes d'autres nouvelles, & par d'autres Indiens qui avertirent nos guides de nous dire que mille hommes Eſpagnols qui étoient informez de nôtre deſcente, montoient le long de cette riviere par terre, dans le deſſein de nous dreſſer une embuſcade; ſur cela nous reſolumes de ne partir que la nuit & ſans bruit, afin de les éviter, ce qui nous reuſſit; mais nous tombâmes dans un autre embaras, c'eſt qu'étant nouveaux en ce païs, & ne ſçachant non plus que nos guides, juſqu'à quelle hauteur montoit le flux & reflux de la mer dans cette riviere, il nous ſurprit comme il s'en retournoit, & entraîna fort loin nos Canots & nous, enſorte qu'il y en eut un qui tourna par la rencontre d'un gros arbre qui étoit tombé dedans la riviere, & ſur lequel la rapidité du courant l'avoit jetté; mais heureuſement perſonne ne ſe noya, on en fut quitte pour des armes & muni-

tions qui furent perduës, ce qui ne laiſſa pas de nous donner du chagrin, en voyant de nos gens deſarmez dans un païs où nous preſſentions que nous en aurions grand beſoin ; mais pour nous delivrer de cette inquietude, Dieu diſpoſa de quelques-uns de nous qui laiſſerent leurs armes à ceux qui avoient perdu les leurs.

Aprés que nous fûmes ſortis de ces dangers, nos guides nous avertirent de nager doucement, de crainte de nous faire entendre des Indiens Eſpagnols qui nous ſont ennemis, & qui nous attendoient pour nous attaquer, quelques lieuës en deçà de l'embouchûre de la Riviere en un lieu nommé Leſtocada ; nous ſuivîmes leur conſeil, & lorſque nous fûmes vis-à-vis de ce lieu où la Riviere eſt fort large, ils diſpoſerent nos Canots en telle ſorte, qu'à la faveur de la nuit, il en paroiſſoit beaucoup moins qu'il n'y en avoit ; ces Indiens Eſpagnols ayant

entreveu quelque chose, demanderent ce que c'étoit, à quoy nos guides repondirent que ce qu'ils appercevoient n'étoient que de petites Navettes qui leur appartenoient, dans lesquelles il y avoit des Indiens qui alloient faire du sel à la mer de Sud; & avec cette défaite ils nous épargnerent la peine de nous battre avec ces canailles.

Le 12. au matin nous moüillâmes à cause que la marée montoit, & qu'elle nous étoit contraire. Sur les dix heures nous appareillâmes, & vers le midy l'air s'obscurcit tellement, qu'on avoit peine à distinguer un homme d'un bout du Canot à l'autre, ce qui fut suivy d'une si grande abondance de pluye, que nous étions à tous momens dans l'apprehension de couler bas, quoy qu'il y eût toûjours deux hommes dans chaque Canot occupez à vuider l'eau; & pendant ce temps-là il nous mourut un homme.

Le même jour nous arrivâmes à

minuit à l'embouchûre de la riviere, & entrâmes dans la mer de Sud; nous fûmes droit à la Baye de Boca-del chica pour y chercher les vivres qu'on nous avoit dit y être, & qu'effectivement nous y trouvâmes; avant quoy nous avions rencontré un Canot du Capitaine Grogniet qui nous attendoit avec deux Barques qui y étoient moüillées; elles étoient envoyées exprés, par les Anglois tant pour toüer nos Canots jusqu'au lieu où étoit la flote des Flibuſtiers, que pour nous apporter encore des vivres.

Le 13. au matin nous portâmes nos malades à bord de ces deux Barques pour être plus à leur aiſe, & enſuite levâmes l'anchre, pour aller tous enſemble à une Iſle qui eſt à quatre lieuës de l'emboucheure de cette riviere, où nous nous rafraîchimes pendant deux jours de ces vivres que les Anglois nous venoient d'apporter, ce qui nous fut d'un grand ſoulagement.

Le 16. nous en partîmes pour aller trouver la flotte Françoise & Angloise, dont le rendez-vous étoit à croiser, ou devant Panama, ou aux Isles des Rois qui ne sont pas loin de cette riviere.

Le 18. nous arrivâmes à ces Isles qui sont trente lieuës à l'Est de Panama, où nous trouvâmes que la plus grande ressemble plûtôt à la terre ferme, qu'à une Isle, tant elle est spatieuse & montagneuse. Elle est habitée par des Negres Marons ou fugitifs de l'Espagnol, lesquels s'y refugient quand ils se sauvent de chez leurs Maîtres de Panama & de ses environs; il nous mourut ce jour un homme.

Nous fimes nôtre entrée en cette mer dans une saison trés-incommode, car vers cette hauteur, il y a des années qu'il y pleut tous les jours pendant six mois; & nous y tombâmes justement dans un pareil temps.

Il me semble que c'eût été icy

l'endroit où avant que de passer au recit de nos aventures, il eût fallu donner une description ample & exacte de la mer de Sud, & de cette quatriéme Partie du monde qui en est baignée, & marquer les longitudes & latitudes des lieux; mais comme mon dessein n'est que d'écrire ce que nous y avons fait, & que ce pays est assez justement designé sur les Cartes Geographiques, le Lecteur trouvera bon qu'on l'y renvoye quand il voudra s'en éclaircir. Je me contenteray simplement de dire, que tout le Continent qui regarde la mer de Sud, est estably Est & Ouest, & presque toutes les Isles Nord & Sud de luy, & qu'il refuit du côté du Levant au Sud-Est, au Sud, & au Sud Ouest; & du côté du Couchant, à l'Ouest Nord Ouest & au Nord Ouest.

Les Espagnols sont les seuls étrangers qui possedent ces païs depuis l'injuste usurpation qu'ils en ont faite sur les originaires, dont ils

ſe rendirent maîtres par les tirannies & les cruautez que tout le monde ſçait. Ils ont de bonnes Villes ſur le bord de cette mer, qui s'étendent depuis la hauteur des Iſles Dom Fernandes, qu ſont à l'entrée du debouquement de Magellan, ou pour mieux dire, depuis le Chily juſqu'environ le milieu d'un Détroit qui eſt entre la terre ferme & les Iſles Californyes, que les Eſpagnols nomment Mar Bermejo, par où l'on croit quil pourroit avoir communication entre les mers de Nort & de Sud, ſans être obligé d'aller chercher le détroit d'Anien. Les principales de ces Villes à commencer par le Sud, ſont Arrica, Sagna, Naſca, Piſca, Pachacama, Lima ou Cidade de Los Reies, le port du Callao qui eſt ſon ambarcadere, où les Navires du Roy d'Eſpagne moüillent, c'eſt à dire la flote du Perou, Truxillo, Païta Queaquille, la Barbacoa, qui eſt une mine ouverte d'où les Eſpagnols tirent beaucoup

d'or, Panama, le Realeguo, Tecoantepeque, Acapulco, & plusieurs autres qui sont tant au bord de la mer que dans les terres.

Il y a dix ans que les Espagnols qui habitent tout ce Continent ne sçavoient ce que c'étoit que la guerre, ils vivoient dans une grande & profonde tranquillité, & les armes à feu n'étoient point même en usage chez eux; mais depuis que nous avons trouvé le moyen de les aller voir, ils en ont fait venir de chez les Anglois de la Jamaïque, & cependant quoy qu'ils en ayent à present un grand nombre, ils n'en sont pas beaucoup plus aguerris, comme on verra par la suite de ce discours. Ils ont neantmoins pour ennemis des Indiens blancs qui habitent une partie du Chili, qui sont des gens d'une grandeur & grosseur prodigieuse, qui leur font presque toûjours la guerre; & quand ils en attrapent ils leur levent l'estomach comme on fait le plastron d'une

tortuë, & leur ôtent le cœur.

Le 22. qui étoit le jour de Pâques, la flote de ceux qui nous avoient precedé en cette mer arriva aux Isles des Rois, où nous étions. Elle étoit composée de huit voiles carrées, qui avec les deux Barques qui nous étoient venuës attendre à nôtre arrivée, faisoient en tout la quantité de dix Vaisseaux, dont je vais faire la description.

Le premier qui servoit d'Amiral étoit une Fregate de trente-six pieces de canon, commandée par un Capitaine nommé David.

Le second servant de Vice Amiral étoit une petite Fregate de seize pieces de canon, commandée par un autre nommé Suams.

Les troisiéme & quatriéme étoient deux Bâtimens commandez par Touslé.

Le cinquiéme étoit un Navire qui auroit pû porter trente pieces de canon, mais qui n'en avoit point, & étoit commandé par le Capitaine Grognier.

Le sixiéme étoit un petit Bâtiment commandé par Brandy.

Le septiéme étoit un Brûlot commandé par Samely.

Le huitiéme étoit une barque longue commandée par un Cartier-Maître avec un détachement de la flote.

Et les neuviéme & dixiéme étoient les deux barques qui étoient venuës au devant de nous, dont l'une commandée par Pitre-Henry, & l'autre par un Cartier-Maître.

De tous ces Commandans il n'y avoit que le Capitaine Grogniet qui fût François; tous les autres étoient de la Nation Angloise excepté David qui étoit Flamand. Quant aux équipages, ils se trouverent monter à environ onze cens hommes, lors qu'ils nous eurent partagez dans leurs bords. Reste maintenant à dire (ainsi que je l'appris de tous ceux de cette flote) de quelle sorte tous ces Bâtimens étoient tombez entre leurs mains, & par quel-

les voyes, & en quels temps ils é-
toient arrivez en cette mer.

Je continueray donc, ſuivant l'or-
dre que j'ay gardé cy-deſſus, à dire
que les Maîtres de nôtre Amiral
étoient des Anglois, qui en l'année
1682. enleverent par ſurpriſe de la
côte de Saint Domingue une bar-
que longue appartenante à un Ca-
pitaine François nommé Triſtan,
tandis qu'il étoit à terre avec par-
tie des François de ſon équipage,
attendant le vent propre à faire
voile pour aller tous enſemble en
guerre contre les Eſpagnols, ſous
la commiſſion de Monſieur de
Poüançay qui étoit Gouverneur de
cette Iſle en ce temps-là. Ces An-
glois ſe voyans les plus forts chaſ-
ſerent ce qui reſtoit de François
dans cette barque, avec laquelle
ils paſſerent à l'Iſle de la Tortille
où il va tous les ans quantité de
vaiſſeaux pour y ramaſſer du ſel.
Ils y prirent un navire Hollandois,
dans lequel ils s'embarquerent tous,

& furent ensuite à la Côte de Guinée, où ils firent encore plusieurs prises, de toutes lesquelles ils ne conserverent que ce Bâtiment Hollandois, qui servit depuis d'Amiral, & qu'ils montoient encore quand nous quittâmes la mer de Sud, lequel Vaisseau on croyoit être de la Ville d'Hambourg. Ces Anglois se rendirent Forbans sous la conduite d'un Capitaine de leur Nation, & se pervertirent tellement par un nombre infini d'actions odieuses, qu'ils exerçoient non seulement sur des étrangers, mais sur ceux même de leur Nation, quand ils en rencontroient, que pour éviter la chasse qu'on leur auroit infalliblement donnée, ils passerent de la mer de Nort à celle de Sud, où ils entrerent par le détroit de Magellan.

Ils y furent environ huit mois en compagnie d'une petite Fregate de vingt-huit pieces de canon, qu'ils y recontrerent peu de temps aprés y être arrivez, laquelle avoit pour

équipage des François, des Flamands, & des Anglois : mais leur bonne intelligence avec le Forban ne fut pas de longue durée, parce qu'ayant eu quelque démêlé avec luy, il arriva qu'un matin en se souhaitant le bon jour à la maniere Angloise, que tout l'équipage se leve sur le pont, la petite Fregate qui alloit incomparablement mieux que le Forban, l'approcha, & ayant passé tous ses canons d'un bord, luy envoya sa volée, accompagnée d'une décharge de menuës armes, & ensuite retint le vent. Les gens du Forban y perdirent leur Capitaine & vingt de leurs hommes, & depuis la Fregate ne parut plus. Ils élurent en sa place un autre Capitaine, qui fut David.

La petite Fregate de 16. pieces de canon étoit arrivée en cette mer quelque temps aprés la precedente, & par le même Détroit de Magellan. Un des Ingenieurs qui étoit dedans, me dit qu'elle apparte-

noit à S. A. R. Monſeigneur le Duc d'York, & que ſous pretexte de venir traiter avec les Eſpagnols, elle n'étoit envoyée que pour prendre le plan, & la ſituation des Villes, & Ports de cette mer. Le Capitaine David qui la rencontra avoit fait venir à ſon bord le Capitaine Suams qui la commandoit, & le menaça de l'enlever, s'il ne vouloit faire la guerre comme luy, & avec luy, de maniere qu'étant le plus foible, il aima mieux ceder au Forban que d'en être pris. Ils firent enſemble quantité de priſes qu'ils brûlerent aprés en avoir ôté ce qui leur étoit propre.

Environ un an aprés le Capitaine Trouſſé arriva avec cent quinze Anglois, mais qui avoient paſſé par terre, leſquels en arrivant en cette mer, avoient fait aux Iſles des Rois, la priſe des deux bâtimens chargez de vivres & de rafraichiſſemens, dont j'ay parlé, qui venoient du Perou.

Un mois aprés, les Capitaines

Grogniet, & l'Escuyer arriverent aussi par terre avec deux cens soixante & dix hommes, qui ayant appris, que la flote Angloise étoit devant Panama, furent terir la nuit à Tavoga (Isle qui en est à deux lieuës) d'où ils apperceurent un navire en feu, & à la pointe du jour, ils virent les Anglois sous voiles. Ils furent à leurs bords, où ils apprirent, que David ayant pris le navire la Sainte Rose chargé de farine & de vin, qui venoit de Truxillo, & alloit entrer à Panama, le President luy avoit envoyé demander à le rachepter, & luy avoit donné rendez-vous pour cet effet aux Isles de Pericos, qui sont à une lieuë du Port: mais au lieu de luy envoyer l'argent, dont ils étoient convenus pour le rachapt de ce vaisseau, il luy avoit envoyé un brûlot, qui se consomma luy-même par le peu d'hardiesse & d'habileté de celuy qui le commandoit, ce qui fut cause que David donna ce vaisseau la Sainte

Roſe au Capitaine Grogniet, & à l'équipage de l'Eſcuyer qui avoit déja perdu ſon Capitaine.

Quant aux cinq autres bâtimens que commandoient Brandy, Samely, Pitre-Henry, & les deux Cartiers-Maîtres, ils avoient été pris auſſi en cette mer ſur les Eſpagnols par les deux premieres fregates, qui les avoient conſervez pour ceux qui viendroient par terre. Mais de tous ces vaiſſeaux, il n'y avoit que les deux premiers qui portaſſent du canon, les huit autres n'en avoient pas une piece, étant navires marchands, qui ne s'en ſervoient point ſur cette mer de Sud, où il y avoit long-temps que perſonne ne navigeoit qu'eux. Voila ce qui s'étoit paſſé avant que nous euſſions joint cette flote, & voicy ce qui ſe paſſa depuis nôtre jonction.

Le vingt-cinquiéme du même mois d'Avril, nous prîmes l'avis de la flote du Perou, qui étoit pour lors moüillée au Port du Callao,

lequel portoit à Panama les paquets de Madrid, & les lettres du Vice-Roy de Lima, qui marquoient de combien de Navires de guerre, Brûlots & marchands leur flote étoit composée, & en quel temps à peu prés elle pourroit arriver à Panama. Le vingt-six nous interrogeâmes le Capitaine de l'avis, lequel ne voulut rien avoüer au delà de ce que je viens de dire, sinon que lors qu'il s'étoit vû prêt d'étre abordé, il avoit jetté à la mer les paquets du Roy d'Espagne, & une cassette de Pierreries. Le vingt-septiéme nous fimes les mêmes questions au Pilote, qui à l'exemple de son Commandant, ne voulut rien decouvrir, parce qu'ils avoient tous deux juré sur l'Evangile, de perdre plûtôt la vie, que de declarer quelque chose de leur secret, ou de laisser tomber les paquets de Madrid entre les mains des Flibustiers. Le 28. il nous mourut quatre hommes.

Le soir du même jour nous partîmes avec vingt-deux Canots de guerre armez de cinq cent hommes, pour aller prendre la Seppa, qui est une petite Ville sept lieuës au vent de Panama. Le vingt-neuf sur les dix heures du matin nous apperceûmes deux voiles, qui portoient sur nous; aprés les avoir approchées, nous reconnûmes que c'étoient deux Pirogues armées de Grecs, qui sont des gens ramassez de diverses nations, dont les Espagnols qui leur ont imposé ce nom, se servent dans leurs guerres & qu'ils avoient depuis peu fait passer de la mer de Nort en celle-cy, pour les défendre contre nous, parce qu'ils les estiment meilleurs soldats qu'eux. Nous detachâmes aussi-tôt deux de nos Canots les meilleurs voiliers armez de vingt hommes chacun. Ces Grecs qui nous connurent d'abord, pour ce que nous étions, c'est à dire pour Flibustiers, ne se firent pas prier de se

ſauver ſur une de ces Iſles, dont la Baye de Panama eſt ſemée. En y abordant ils perdirent une de leurs Pirogues, qui s'y briſa, & nous abandonnerent l'autre, enſuite ils gagnerent une eminence avec leurs armes & ce qu'ils purent ſauver de munitions ; & ſe battirent contre nous tres-vigoureuſement ſous un pavillon ſans quartier. Et comme le lieu, où nous nous debarquâmes, étoit commandé de cette eminence par leurs armes ; & qu'il étoit trop eſcarpé pour y monter du côté où nous étions ; nous fûmes contraints de faire un grand tour pour les prendre par un autre endroit, où nous trouvâmes le terrain plus avantageux. Enfin aprés un combat d'une bonne heure, nous les forçâmes à ſe ſauver dans les bois, nous en fimes deux priſonniers, nous gagnâmes leur pavillon, & en trouvâmes vingt-cinq à trente étendus ſur la place.

Ces deux priſonniers nous appri-

rent, que ceux qui s'étoient sauvez, ne pouvoient être que cent au plus, que nous les aurions facilement si nous voulions, y en ayant quantité de blessez. Ils nous apprirent aussi, qu'on étoit informé à Panama du renfort qui étoit venu de la mer de Nort joindre la flote des Flibustiers, que sur cela le President de Panama avoit envoyé un avis à Lima pour engager le Vice-Roy à retenir les vaisseaux marchands dans les Ports jusques à nouvel ordre, & d'envoyer au plûtôt la flote de guerre pour combattre la nôtre, & nous chasser de cette mer; on se defit de ces deux prisonniers pour avoir mis pavillon sans quartier, étant trois fois plus de monde que nous.

Aprés cet avantage, & que nous eûmes rejoint nos Canots, nous continuâmes nôtre dessein sur la Seppa; mais comme il faut monter avant que d'y arriver environ deux lieuës dans une tres belle & large

Riviere, qui porte le même nom, & qui eſt toûjours bordée de vigies, nous ne pûmes manquer d'être bientôt découverts, & de trouver toute la Ville en allarme, & en défenſe, cependant nous donnâmes dedans tête baiſſée, & la prîmes ſans perdre qu'un ſeul homme: mais voyant que nous n'y trouvions que tres-peu de choſe, parce qu'ils avoient tout ſauvé, nous retournâmes à nos Canots.

Comme je ſeray obligé de parler pluſieurs fois de vigier & de vigies, il eſt à propos, que je faſſe entendre que vigier eſt proprement faire ſentinelle ſur mer ou ſur terre, & que ceux qui la font, ſont nommez vigies. Les Eſpagnols en entretiennent un grand nombre, car toutes les Villes, Bourgs, Villages, & même les maiſons ſeules ont des gens gagez qu'ils envoyent ſur les lieux les plus éminens des environs, & ſur le bord des Rivieres, où ils tiennent leurs chevaux jour & nuit

tous

tous prêts, de maniere, que quand ils avisent l'ennemi, ils courent en avertir les Espagnols, lesquels se preparent non pas à se battre, mais à sauver leur butin.

Le 1. May nous fûmes rejoindre nos bâtiments, qui nous attendoient à une Isle tres-jolie, que l'on appelle Sipilla, distante d'une lieüe de l'embouchure de la Riviere de la Seppa. Cette Isle est accompagnée d'une quantité d'autres, qui remplissent de sorte le canal, qui fait l'acul ou baye de Panama, qu'elles font comme une barre en long qui partage le Canal en deux, l'un à l'Est & l'autre à l'Ouest. Les douceurs que nous trouvâmes en ces lieux, meritent bien que je m'en souvienne, & que j'en fasse une petite description.

Je diray donc que toutes ces Isles sont si agreables & si belles, qu'on les nomme communement les jardins de Panama, ce qui n'est pas sans fondement, puisque toutes les personnes considerables de cet-

te Ville qui ont chacune en particulier une de ces Isles, y ont aussi leurs maisons de plaisance, accompagnées de vergers delicieux, qui sont arrosez de quantité de sources d'eau vive, ornez & embellis d'une confusion prodigieuse de fleurs & de berceaux de jassemin à perte de veüe, & remplis d'un nombre presqu'infini de toutes sortes de fruits du pays, parmy lesquels j'en remarquay particulierement quatre differentes, qui sont la Sappota, la Sapotilla, l'Avocata & Las-Cayemites.

Le premier est un fruit fait à peu prés comme nos poires. Il est de differentes grosseurs, la peau en est grise, & renferme dans son centre deux noyaux en ovale fort polis & lissez, qui sont dans les plus plantureux de ces fruits un peu plus gros chacun qu'une de nos noix ordinaires; quand ce fruit est meur, il est fort mol, & la peau en étant ôtée, on découvre une chair d'un tres-beau rouge, fort sucrée, & d'un goust ravissant.

Le 2. a la même forme du precedent, mais qui ne paſſe guere la groſſeur d'une poire de Rouſſelet, il eſt deſſous la peau de couleur blanche, & d'une bonté admirable.

Le 3. a la figure de nos coings excepté que la peau en eſt plus verte : il faut que ce fruit ſoit parfaitement meur, & tout à fait mol pour être bon ; & c'eſt alors qu'on le trouve ſous la peau d'une blancheur de neige ; les Eſpagnols le mangent avec une cuilliere comme de la crême, & effectivement il en a le gouſt.

Le 4. eſt ſemblable à de groſſes prunes de damas violet, & eſt extremement ſavoureux.

Outre ceux cy & un grand nombre d'autres, dont ce pays eſt particulierement favoriſé ; il en porte encore une grande quantité qui ſont communs à toute l'Amerique, comme ſont les prunes de Monbain, les prunes de Sirvellas, les

abricots du pays, les grenades, les goyaves, les papayes, les momins, les junipas, les pommes dacajou, les cocos, les courbaris, les cachimens, les cacaos, les bananes, les ananas, les figues du pays & de Provence, les melons d'eau, les melons d'Eſpagne & de France, & toutes ſortes d'oranges, citrons & limons, deſquels derniers fruits je ne fais point la deſcription non plus que des arbres qui les portent, ceux qui voudront ſatisfaire leur curioſité là-deſſus, le pourront faire en liſant l'hiſtoire des Antilles qu'a fait Monſieur de Rochefort en l'année 1668. qui en parle fort ſçavamment, comme en ayant une parfaite connoiſſance. Tous ces riches preſens de fruits & d'eau claire, que la nature nous offroit dans ces Iſles, nous étoient d'un merveilleux ſecours, aprés les fatigues que nous venions d'eſſuyer en traverſant la

terre ferme, ſans compter une abondante moiſſon de mays & de ris ; dont nous trouvâmes la terre de ces Iſles couverte, & que les Eſpagnols n'avoient pas je croy eu intention de ſemer pour nous ; mais ces mêmes Iſles où nous avions rencontré tant de douceurs, nous causerent auſſi par la ſuite le chagrin que je vais dire un peu plus bas.

Le 8. May au matin nous mîmes à la voile, & paſsâmes devant l'ancienne & la nouvelle ville de Panama. L'ancienne eſt celle qui fût priſe par le General Morgan Anglois en l'année 1670. dont les Egliſes & les maiſons nous parurent tres-belles, autant que nous en pûmes juger d'une lieüe loin. Il n'y a que la nouvelle qui ſoit fortifiée, étant entourée d'une belle enceinte de murailles, & de pluſieurs autres fortifications, mais cela n'eſt obſervé que du côté de la mer. Cette Ville a une incommodité, c'eſt que comme elle eſt ſituée dans le fonds

d'une Baye, & que la mer ſe retire fort loin en ce pays, les grands vaiſſeaux y demeureroient à ſec, s'ils vouloient y moüiller plus prés que d'une lieüe, nous en approchâmes le plus que nous pûmes avec nos pavillons & flames dehors, & de là fûmes prendre fonds à Tavoga, qui nous paroiſſoit une petite Iſle enchantée, tant les maiſons & les jardins qui ſont deſſus, étoient agreables & enjolivez.

Le 9. nous eſpalmâmes tous nos Navires, & il nous mourut ce jour un homme. Le 10. nous envoyâmes croiſer nôtre Barque longue, pour être avertis lors qu'elle appercevroit la flotte Eſpagnolle. Le 13. nous fimes choix des bâtimens, qui la devoient attaquer. Les Capitaines David & Grogniet devoient aborder l'Admiral Eſpagnol; les Capitaines Suams & Touſlé, le Vice-Admiral; le Capitaine Pitre-Henry & une des priſes à Touſlé, la Patache; nôtre brûlot devoit

se tenir sous la hanche de nôtre Admiral, nos autres bâtimens devoient attaquer le reste de la flote selon leurs forces, & nos Pirogues armées devoient défendre l'abordage des brûlots ennemis.

Cette journée l'on tira grande quantité de coups de canon à Panama, dont nous ne pûmes deviner la cause. Le 14. nous mîmes à terre sur cette Isle de Tavoga quarante prisonniers, qui nous embarassoient dans nos Navires, & ensuite levâmes l'anchre pour aller vigier la flote au Cap Pin : mais cette garde étoit fort à contre-temps, puisque la flote qui nous avoit voulu dispenser de cette peine, & de celle de l'attaquer, s'étoit déja renduë à Panama sans que nous l'eussions apperceüe, étant entrée à couvert de ces Isles delicieuses par l'un des deux Canaux, que j'ay remarqué qu'elles font, qui la déroberent à nos yeux, tandis que nous croisions par l'autre Canal, où nous esti-

mions qu'elle dût paſſer.

Comme nous ne ſçavions encore rien de cette avanture, & que nôtre Barque longue qui nous vint rejoindre, nous eut dit qu'elle n'avoit rien découvert qui eût paſsé, nous fûmes moüiller aux Iſles des Rois, où l'on fit prêter le ſerment accoûtumé à toute la flote, de ne point ſe faire de tort les uns aux autres de la valeur d'une piece de huit, au cas que Dieu nous rendît victorieux de celle des Eſpagnols. Le 17. il nous mourut un homme.

Le 19. nous levâmes l'anchre, & fûmes moüiller entre la grande terre & les Iſles dans le Canal de l'Eſt où nous croyions que la flote attenduë dût paſſer. Le 28. il nous mourut encore un homme. Le 29. nous appareillâmes & fiſmes route pour le Cap Pin. Le 31. nous chaſſâmes deux voiles que nous perdîmes la nuit, & qui nous ramenerent en les pourſuivant aux petites Iſles de Panama, où nous prîmes

fonds le 1. Juin, & le même jour nous attrapâmes deux Grecs ſur l'Iſle, où nous les avions battus en allant prendre la Seppa. Le 4. nous envoyâmes deux Canots à l'Iſle de Sipilla, pour tâcher à prendre quelques priſonniers qui nous appriſſent des nouvelles. Ils y prirent une Barque chargée de planches que les Eſpagnols alloient porter à Panama pour y faire deux Piroques à la place de celles que nous leur avions priſes. Ceux qui les conduiſoient nous apprirent que leur flote étoit entrée le 12. May à Panama, que le 13. ils avoient tiré quantité de coups de Canon par rejoüiſſance, & que ſitôt qu'ils ſe ſeroient rafraîchis, épalmez & pris du monde, elle devoit ſortir pour nous venir combattre, à quoy ils ne manquerent pas auſſi.

Le 7. vers midy le Capitaine Groigniet, qui étoit moüillé plus au large de l'Iſle que nous; nous fit ſignal, qu'il voyoit la flote Eſpa-

gnolle composée de sept voiles, ce qu'il nous marqua en issant & amenant sept fois son pavillon; nous appareillâmes aussitôt, & en doublant la pointe de l'Isle, où nous étions moüillez, nous appercûmes sept gros Navires qui venoient largue sur nous avec pavillon sans quartier en poupe, & Royaliste à leurs mats, alors l'esperance que nos equipages avoient perduë, quand ils apprirent que la flote étoit entrée à Panama, leur revint, & l'envie qu'ils avoient de profiter des richesses qu'elle portoit, les anima tellement, que la plûpart jettoient leurs chapeaux à la mer, croyans déja tenir ceux des Espagnols, nous pavoisâmes nos Navires, & ensuite disputâmes le vent qui étoit pour lors rangé l'Ouest. Sur les trois heures aprés midy nous leur gagnâmes à l'exception du Capitaine Grogniet, qui pour avoir attendu son Canot qui venoit de terre, & fait deux chapelles, ne

pût le gagner comme nous; nôtre Amiral se voyant au vent du Vice-Amiral Espagnol, qui étoit éloigné de son Amiral, nous fit signal de le suivre pour l'aller aborder, & pour cet effet, nous allongeâmes nos sivadieres; mais nôtre Vice-Amiral amena son pavillon, pour marquer qu'il vouloit remettre la partie au lendemain, esperant que Grogniet gagneroit aussi le vent, pendant la nuit. Vers le Soleil couchant le Vice-Amiral Espagnol qui étoit sous le vent à nous, nous salua de sept coups de Canon sans boulet, auquel salut nôtre Amiral répondit de toute sa volée à balle; la nuit étant venuë les Espagnols moüillerent, connoissant mieux que nous les courans qui regnent entre ces Isles, & envoyerent un petit Navire avec un Fanal, prendre fonds deux lieuës sous le vent à nous, pour nous amuser, & nous faire prendre de fausses mesures; & de fait nous lou-

voiames bord ſur bord toute la nuit, pour être le lendemain matin au vent du Fanal que nous croyions être la flote entiere.

Le 8. à la pointe du jour, nous reconnûmes nôtre erreur, & fûmes tous étonnez de nous trouver ſous le vent de la flote ennemie à l'exception des vaiſſeaux des Capitaines Grogniet, Touſlé & ſa priſe, qui étoient au vent : mais mal-heureuſement, c'étoient comme j'ay remarqué des Navires ſans Canon. La flote Eſpagnolle étant encore moüillée à une heure de Soleil, nous fimes tous nos efforts pour regagner le vent ; mais leur Vice-Amiral, duquel l'anchre étoit Apic, & qui n'avoit ſes voiles frelées, qu'avec des amarres legeres, les éventa tout d'un coup, & ayant le vent ariere, fut à l'inſtant ſur nôtre Amiral, nôtre Vice-Amiral força de voile pour venir à ſon ſecours, parce que la volée de l'Eſpagnol l'avoit déja fort incommodé,

Ce renfort obligea le vaiſſeau ennemi à retenir le vent, que nous nous efforçâmes encore inutilement toute la journée de vouloir gagner, cependant les Eſpagnols ſous le Canon deſquels nous nous trouvâmes, nous maltraitoient beaucoup, ce qui obligea nôtre Amiral & Vice-Amiral de s'amarrer enſemble, & de ſe reſoudre à perir plûtoſt en ſe battant courageuſement, que de laiſſer prendre aucun bâtiment de leur flote, quoy qu'ils euſſent pû ſe ſauver tous deux s'ils l'euſſent voulu, puiſqu'ils alloient incomparablement mieux que les Eſpagnols.

Sur l'aprés-midy le Capitaine Touſlé, qui éoit au vent de la flote ennemie, envoya ſa Pirogue à bord de nôtre Amiral pour recevoir ſes ordres; celuy qui la gouvernoit, eut les jambes emportées d'un boulet de Canon. Vers les deux heures aprés-midy, les Eſpagnols detacherent un Navire de

vingt-huit pieces de Canon pour empécher le Capitaine Grogniet de nous rejoindre, étant connu par quelques Espagnols, qui avoient été nos prisonniers, pour le plus fort en menuës armes qui fût en nôtre flote, & qu'ils redoutoient d'autant plus qu'ils sçavoient que l'equipage de son vaisseau n'étoit composé que de François. Enfin nous voyant à la veille d'être ruinez à coups de Canon (car pour l'abordage, l'Espagnol n'en veut point,) nous virâmes de bord à la faveur du vent d'un grain pour aller aborder le Vice-Amiral Espagnol, qui étoit celuy qui alloit le mieux, & qui nous talonoit de plus prés; mais nous n'eûmes pas si-tôt amuré, que le vent rechangea, ce qui nous fit grand tort. Car nous avions arrivé sur ce vaisseau ennemi, qui ne s'étant point senti du vent, qui nous avoit fait changer de bord, avoit toûjours porté sur nous, de maniere, que quand nous

eûmes reviré cette seconde fois, il étoit si proche de nous, qu'il fut contraint de carguer le point de sa grande voile, de crainte de donner de son mats de Beaupré dans nôtre Arcasse, cela nous força de larguer nos Canots, qui étoient à nôtre Toüe pour mieux aller, & resistâmes en cet état jusques à la nuit.

Le Navire de Pitre-Henry, dans lequel j'étois, ayant reçeu plus de cent-vingt coups de Canon, fut contraint de faire vent arriere, ce qu'étant aperceu par nôtre Amiral & Vice-Amiral, ils mirent le vent dans leurs Peroquets, qui avoient toûjours été brassez au vent pendant le combat, pour nous attendre, à cause que nous allions tres-mal. Les ennemis voyant nôtre manœuvre, detacherent & envoyerent aprés nous leur plus petit Navire; mais comme nous revirâmes sur luy, il nous envoya dix-huit coups de Canon, & rejoignit sa flote.

Durant le combat nôtre barque longue, ayant été fort maltraitée, ſon equipage fut obligé de l'abandonner, & n'ayant pas eu le temps de la couler à fonds, jetta à la mer quelques pieces de Canon que nôtre Amiral y avoit mis, & enſuite ſe ſauva à bord d'un de nos bâtimens. Les priſonniers Eſpagnols qu'on avoit laiſſés dedans, ſe voyans libres, furent pour ſe rendre au Vice-Amiral Eſpagnol ; mais ce Navire qui prit cette Barque pour nôtre brûlot la coula bas à coups de Canon ſans la vouloir laiſſer approcher, ne penſant pas que ce fût de leurs gens.

Le 9. nous ne vîmes ny nôtre flote, ny celle des Eſpagnols, ce qui nous obligea de faire route pour gagner l'Iſle S. Juan de Cueblo qui eſt quatre-vingt lieuës à l'Oüeſt de Panama, où nous arrivâmes le quatorze favoriſez d'une Briſe d'Eſt, nous fûmes auſſi-tôt nous échoüer, dont il étoit grand temps, ayant toûjours

eu depuis le combat cinq pieds d'eau dans nôtre fonds de calle; nous travaillâmes à nous raccommoder pour enſuite remonter devant Panama, afin d'y apprendre ce qu'étoit devenuë nôtre flote, dont nous étions fort en peine, lors que le 26. elle nous en tira, en venant moüiller au lieu où nous étions. Nos gens nous apprirent qu'ils ne s'étoient plus batus depuis que nous les avions quittez. Que le 9. au ſoir la flote Eſpagnolle avoit moüillé à une portée de Canon de la nôtre, & qu'ayant appareillé le 10. les uns & les autres, les Eſpagnols avoient fait voile pour rentrer dans le Port de Panama. Que le Capitaine David avoit été fort incommodé du Canon des Eſpagnols, ſur tout de deux coups qui luy emporterent la moitié de ſon gouvernail, mais qu'il n'avoit eu que ſix bleſſez dans ſon Navire, & pas un ſeul de tué. Que le Capitaine Suams n'avoit pas été moins

mal-traité, que presque toute son Arcasse étoit rasée, qu'il avoit eu quantité de coups de Canon à l'eau, que son contre-maître avoit eu la teste emportée d'un boulet, & n'avoit eu que trois blessez, & qu'enfin les autres petits bâtimens n'avoient perdu personne & fort peu de blessez, sur quoy je puis dire avec verité & sans exageration, que c'est une chose surprenante & qui tient du miracle, qu'étant si peu de monde, & montant d'aussi chetifs vaisseaux, qu'étoient les nôtres, nous ayons pû essuyer le feu, resister & combattre contre une flote aussi considerable, en comparaison de la nôtre, pourveüe d'aussi bons vaisseaux, & montez d'autant d'hommes, qu'étoit celle des Espagnols, dont l'Amiral étoit un Navire de soixante & dix canons, mais qui n'en avoit que cinquante-six de montez, parce qu'il étoit trop vieux. Le Vice-Amiral n'en avoit que quarante, quoy qu'il fût per-

cé pour soixante. C'étoit un fort beau Navire & bon voilier, mais vieux aussi. La Patache qui étoit de quarante, n'en avoit que vingt-huit. La Conserve en avoit dix-huit, & étoit percée pour quarante comme la Patache ; les trois autres étoient presque aussi gros, & étoient armez en brûlots, ils leur faisoient porter du Canon, afin que ne les prenant pas pour ce qu'ils étoient, ils pussent nous approcher & nous surprendre avec plus de facilité, que si nous nous en étions défiez.

Si nous eussions joint cette flote, comme nous l'avions esperé, avant qu'elle se fût fortifiée à Panama, ou que nous eussions seulement eu le vent à elle quand nous en fûmes attaquez, je ne doute pas que les choses n'eussent pris tout une autre face, & que nous n'eussions attrapé de leurs vaisseaux pour nous en retourner par le détroit, avec assez de richesses pour nous mettre à nôtre aise, ce qui nous auroit

delivré tout d'un coup d'une ſuite continuelle de peines & de fatigues que nous ſouffrîmes encore pendant plus de trois ans, & en ces lieux, & dans nôtre retour par terre à la mer de Nort, mais la divine Providence en avoit ordonné autrement.

Le 29. nous partîmes de cette Iſle Saint Juan trois-cens hommes dans cinq Canots, pour aller ſurprendre le Pueblo Nuevo, Bourg qui en eſt diſtant de dix lieuës, pour tâcher d'avoir des vivres, dont nous commençions à manquer. Le 31. ayant mis à terre nous prîmes une vigie, mais une autre ſe ſauva, ce qui fut cauſe que nous fûmes découverts. Pour arriver à ce Bourg il faut monter deux lieuës dans une fort belle Riviere, & profiter des marées quand elles montent; avant que d'y aborder, on trouve un retranchement pour ſa ſeureté, mais mal-gardé. Le Bourg n'eſt pas des mieux ſituez, quoy qu'aſſis ſur le

bord de la Riviere, étant tout environné de marécages; nous n'y trouvâmes ny gens, ny vivres, & en repartîmes le 3. Juillet. Le 4. comme nous revenions avec nos Canots joindre nos Navires, nous chassâmes une Barque que nous prîmes, chargée de quelques soiries, & le 5. nous arrivâmes à nos bâtimens.

Dans la descente que nous fimes à ce Bourg, nous eûmes different avec les Anglois, lesquels étant en bien plus grand nombre que nous, en vouloient tirer avantage, & se rendre maîtres de tout, jusques là que peu de temps auparavant, Toussé un de leurs Capitaines avoit prétendu démonter le Capitaine Grogniet, du Vaisseau que luy avoit donné David, & luy donner en échange le sien, qui couloit bas: mais comme il vit qu'il avoit à faire à des gens, quoy qu'inferieurs en nombre, qui n'auroient pas souffert si facilement ce troc; il fut obligé malgré luy de s'en desis-

ter, tellement que quand nous vîmes qu'ils continuoient à prendre sur nous les mêmes hauteurs, nous nous debarquâmes cent trente François d'avec eux, sans y comprendre l'equipage du Capitaine Grognier, qui étoit de deux cens autres, & aprés avoir fait bande à part, nous degradâmes sur l'Isle.

Une des principales raisons qui faisoit que nous ne simpatisions pas ensemble, & que nous avions eu plusieurs autres démélez, étoit à cause de leurs impietez contre nôtre Religion, ne faisant point de scrupule, lors qu'ils entroient dans les Eglises de couper à coups de sabre les bras des Crucifixs, & de leur tirer des coups de fusil & de pistolet, brisant & mutillant avec les mêmes armes, les images des Saints en derision du culte que nous autres François leur rendions, & c'étoit particulierement de ces horribles desordres, que procedoit la haine que les Espagnols avoient conceüe

indifferemment contre nous tous, comme nous l'apprîmes par plusieurs de leurs lettres qui nous tomberent entre les mains, lesquelles j'ay fait traduire en François, ainsi que l'on verra dans la suite.

Le 9. les Anglois leverent l'anchre, & furent moüiller cinq à six lieuës sous le vent de l'endroit où nous étions pour y faire des Canots, afin de remplacer ceux qu'ils avoient perdus aussi bien que nous, pendant le combat contre la flote: nous fûmes aussi chercher des arbres pour en construire, & nous entrâmes pour cela dans les bois qui sont en ces quartiers fort voisins de la mer, dont nous choisîmes les plus gros, qui sont ordinairement de Mapou & d'Acajou, d'ailleurs les plus tendres, & les plus aisés à travailler, & d'entre lesquels nous en avons mis en œuvre de si puissans, qu'un seul tronc étant façonné & creusé, a porté jusques à quatre-vingt hommes.

Comme nous étions à fabriquer les nôtres,une vigie que nous avions poſée ſur un arbre fort élevé qui étoit ſur le bord de la mer de nôtre Iſle , tant pour decouvrir , ſi les Anglois qui nous ſçavoient occupés aux travaux de nos Canots , ne viendroient point enlever nôtre bâtiment , que pour voir , s'il ne paſſeroit point quelque Navire Eſpagnol entre la terre ferme & l'Iſle, où nous étions , vint nous dire le 15. qu'il y avoit une voile au large , qui gouvernoit au Sud - Oueſt. Cart-Oueſt. Nous fûmes auſſi-tôt aprés , & la joignîmes , c'étoit un petit bâtiment commandé par le Capitaine Wil-Net Anglois qui avoit quarante hommes de ſa nation & onze François d'équipage, dont juſques là nous n'avions eu aucune connoiſſance. Ils nous dirent qu'il y avoit neanmoins long-tems qu'ils étoient paſſez par terre en cette mer,que depuis peu ils avoient pris le bâtiment qu'ils montoient

hargé

chargé de farine dans le port de Sansonnat en terre ferme, qui est l'embarcadere de Guatimala trente lieuës à l'Est de l'Isle Saint Juan, & qu'ensuite montant à la côte du Sud, ils avoient appris que le Vice-Roy de Lima avoit envoyé la flote Espagnolle exprés pour chasser & battre des Flibustiers, que cela leur avoit fait connoître qu'il y en avoit d'autres qu'eux en cette mer, & que sur cette bonne nouvelle, ils étoient venus nous chercher pour se trouver à la prise de cette flote, qu'ils croyoient immanquable : mais qu'ils avoient sçeu devant Panama, où ils esperoient nous rencontrer, que le combat s'étoit déja donné, & que nous étions allez à l'Isle Saint Juan; les autres Anglois, qui comme j'ay dit étoient moüillez à cinq ou six lieuës sous le vent à nous, avoient aussi envoyé un Canot, reconnoître cette Barque, lequel arriva aussitôt que le nôtre, dont nous ne fûmes pas trop contens, parce que la

Barque étant chargée de vivres, ces Anglois persuaderent si bien ces nouveaux arrivez, qu'ils les emmenerent moüiller avec eux à l'exception des onze François qui les quitterent, & que nous emmenâmes avec nous.

Cette Isle Saint Juan de Cuebo a environ douze lieuës de tour ; elle est établie Est & Oüest & Nort & Sud à cinq lieuës de la grande terre par le canal le plus étroit, (nous appellons canal un trajet de mer qui est entre deux terres) elle est inhabitée, fort montagneuse, remplie de bois, & arrosée de tres-belles rivieres ; elle n'est utile à l'Espagnol que pour des mastures de vaisseaux de bois marie dont elle abonde ; quand nous restâmes sur cette Isle nous esperions y faire grande chere, tant elle étoit peuplée de Cerfs, Benades, Singes, Agoutils & Lezards, & les Ances foisonnantes de terrissages de Tortuës ; mais nous fûmes privez de ces

commoditez par deux inconveniens, dont le premier fut que les Anglois en moins de quinze jours avoient tant détruit de ces Tortuës par le moyen de leurs Vareurs pour les ſaler, qu'il n'en terriſſoit que tres-peu ; & le deuxiéme fut à l'égard de la chaſſe, où aprés avoir été ſeulement les premiers jours nous la défendîmes à qui que ce fût d'entre nous, parce qu'ayant à demeurer en ce lieu plus que nous n'avions projetté, il falloit conſerver nôtre poudre de crainte que l'ayant uſée, les Eſpagnols ne nous euſſent eu aprés à trop bon marché ; de maniere que nous fûmes un mois entier ſur cette Iſle à ne manger à trois cens trente hommes que deux Tortuës en deux fois vingt-quatre heures, & à chercher dans les bois des graines aux arbres pour nous ſubſtenter, dont quelques-uns moururent, parce que nous n'en connoiſſions pas les proprietez.

Il y a ſur cette Iſle une ſorte de

ſerpens ſi dangereux que ſi lorſ-qu'on en eſt mordu, l'on n'a pas ſur ſoy d'un certain fruit pour le maſcher, & en mettre auſſi-tôt le marc ſur la morſure, il eſt impoſſible de ſe garantir d'une prompte mort, comme nous en eûmes l'experience ſur deux hommes que nous perdîmes de cette maniere, qui ſouffrirent en mourant de tres-grandes douleurs par l'activité & la violence du feu que ce venin leur avoit allumé dans le corps. L'arbre qui porte ce fruit croît ſur le lieu même, auſſi bien qu'en d'autres endroits de ces pays-là ; il eſt fort approchant de nos Amandiers pour ſa hauteur & pour ſes feüilles, le fruit eſt ſemblable aux châtaignes de mer, mais il eſt de couleur griſe, d'un goût un peu amer, & renferme dans ſon milieu une amande blanchâtre, on mâche tout enſemble avant que de l'appliquer, & il n'a point d'autre nom que celuy de graine à ſerpent.

Il s'y trouve aussi beaucoup de Cayemens à deux & trois lieuës avant dans la terre, qui est une espece de Crocodille, qui se tiennent indifferemment dans la mer, dans les rivieres & sur la terre, & qui sont tellement carnaciers, que nous avons eu de nos gens qui en ont été devorez.

Le 27. les Anglois qui nous avoient quittez, nous envoyerent un Cartier Maître nous demander si nous voulions nous r'associer avec eux, se croyant trop foibles pour aller prendre la ville de Leon, sur laquelle ils avoient fait dessein; nous reconnûmes en cette occasion que l'extréme misere est une chose si affreuse qu'il est presque impossible que trouvant l'occasion d'en sortir l'on la laisse échapper, quelque repugnance que la raison y trouve; nous avions abandonné les Anglois, dont les impietez nous faisoient horreur, & nous consentons à leur accorder la proposition qu'ils nous

font de nous rejoindre à eux ; ils avoient tous les vivres de leur côté, & c'étoit un charmant attrait pour des gens qui mouroient de faim. Nous leur demandâmes d'abord dequoy manger, & que comme nous n'avions qu'un bâtiment qui ne nous pouvoit pas contenir tous, ils nous en donnassent encore un, parce que nous ne voulions plus nous disperser dans leurs bords, comme cy-devant, à quoy ils ne voulurent pas consentir. Cependant comme nous étions fermes à ne nous pas relâcher là-dessus, la faim força treize de nos gens à nous abandonner pour aller joindre ces Anglois, ne se pouvant accoûtumer à observer les jeûnes que nous étions contraints de faire, & le 4. Aoust il nous mourut quatre hommes.

Le 9. sçachant que les Anglois étoient partis, nous nous embarquâmes cent vingt hommes dans cinq Canots commandez par le

Capitaine Grogniet, & en laissâmes deux cens six autres tant à bord du Bâtiment que sur l'Isle ; nous leur donnâmes ordre de faire encore d'autres Canots, & ensuite traversâmes à la grande terre.

Le 11. y étant descendus nous arrivâmes à une hatto, qui est une espece de métairie, où les Espagnols nourrissent du bétail ; celle-cy est voisine d'une ville nommée saint Jago qui est distante de l'Isle saint Juan de vingt lieuës ; nous prîmes les gens qui se trouverent en cette hatto, entre lesquels étoit le Maître qui nous indiqua & nous mena prendre une sucrerie dans la riviere de saint Jago où nous fumes découverts ; nous sondâmes ces prisonniers les uns aprés les autres pour voir s'ils sçavoient nôtre separation d'avec les Anglois en leur disant que nous arrivions de la Mer de Nort, & qu'ils nous enseignassent des Flibustiers qu'on nous avoit dit étre en cette Mer ; ils nous dirent

qu'il en étoit venu à l'Isle saint Juan raccommoder le dommage, que la flote du Perou leur avoit fait, & d'autres circonstances que nous sçavions mieux qu'eux, sans nous parler de ce qui étoit arrivé entre les Anglois & nous, d'où nous conjecturâmes qu'ils n'en sçavoient rien, & dequoy nous eussions bien voulu aussi que tous les autres Espagnols n'eussent pas eu plus de connoissance, dans l'apprehension que nôtre desunion ne les rendit plus hardis à nous attaquer.

Aprés cet éclaircissement, nous detachâmes un Canot que nous avions pris sur cette Riviere, pour porter à nos gens quelques vivres, qui s'étoient trouvez dans cette hatto & pour les avertir que nous allions vers Panama épier l'occasion de prendre quelques barques, pour tâcher à sortir de cette Isle saint Juan, parce que comme je viens de dire nôtre bâtiment ne nous suffisoit pas, & que dés qu'ils auroient

des Canots de prets, ils allassent reprendre le Pueblo-Nuevo, pour y avoir des vivres, afin de les faire subsister jusques à nôtre retour.

Le 15. nous mîmes à terre quarante lieuës sous le vent de Panama, & quoy que nous n'eussions point de conducteur, nous nous rendîmes au chant des cocqs, qui nous y appellerent à une fort belle Estencia (qui est une maison particuliere) où nous prîmes cinquante prisonniers tant hommes que femmes, entre lesquels il y avoit un jeune homme & une fille de qualité qui nous promirent rançon; nous les emmenâmes sur une Isle nommée Iguana à une lieuë de la grande terre, & sur laquelle il n'y a de l'eau, que par le moyen de la pluye, qui s'arreste dans des trous de Rochers.

Nous attendîmes cette rançon jusques au 28. qu'ils nous la payerent exactement, nous les relâchâmes aprés qu'ils nous eurent aver-

tis qu'à huit lieuës au vent il y avoit une Riviere, dans laquelle étoient deux barques chargées de Mays, nous partîmes la nuit & arrivâmes le 29. dés le matin à leur bord, & les enlevâmes ; de là nous nous remîmes en route pour aller rejoindre nos gens à l'Isle saint Juan, où nous arrivâmes le 3. Septembre. Ils nous apprirent que cent d'entr'eux, dont il y en avoit quatre-vingt-dix-huit de retour, étoient partis le 25. du mois precedent, pour aller au Pueblo-Nuevo comme nous leur avions mandé. Que le 27. ils y étoient arrivez, & qu'encore qu'ils fussent decouverts, par la vigie de ce Bourg, ils s'en étoient rendus maîtres, & y avoient resté deux jours malgré les continuelles & diverses attaques des Espagnols ; que le Commandant du lieu étoit venu avec un trompette parler à eux, & leur avoit demandé pourquoy ils portoient pavillon blanc ; puisqu'ils étoient Anglois (ainsi le

croyoit il) mais ne voulant pas satisfaire sa curiosité là dessus, ils l'obligerent à s'en retourner. Que huit d'entr'eux s'étant un peu escartez de la place d'armes, il y en eut deux de massacrés par cent cinquante Espagnols, qui les voyant en si petit nombre, foncerent genereusement sur eux; & avec tout l'avantage qu'ils avoient, ils ne purent neanmoins empêcher les six autres de regagner le corps de garde en se battant en retraitte avec une vigueur extraordinaire.

Le 4. nous repartîmes avec six Canots armez de cent quarante hommes, nous en detachâmes deux pour envoyer à la hatto, que nous avions prise le 11. d'Aoust, y chercher la rançon du maître que nous tenions prisonnier; & nous avec les quatre autres retournâmes à cette sucrerie de saint Jago, afin d'y prendre les chaudieres à sucre dont nous avions besoin, nous aprîmes, que le Gouverneur de saint

Jago y étoit venu aprés nôtre depart (la premiere fois que nous l'avions prise) accompagné de huitcens hommes. Nous y demeurâmes jusqu'au 9. pour attendre la réponce d'un prisonnier, que nous avions envoyé à ce Gouverneur, par lequel nous luy mandions, que s'il souhaittoit revenir avec ses huit cens hommes, que nous l'attendrions; mais ne nous donnant point de ses nouvelles, nous en repartîmes aprés que nos deux Canots nous furent venus rejoindre, & arrivâmes le 11. à bord de nôtre bâtiment & de nos deux barques à l'Isle saint Juan.

Les 15. nous espalmâmes nos vaisseaux, & prîmes nos eaües & nôtre bois. Nous serions partis de cette Isle dés ce temps sans une pluye continuelle qui dura 18. jours, & un tems si mauvais qu'il nous étoit impossible de paroître seulement sur le pont, n'ayant pas fait un rayon de soleil pendant tout cet intervalle,

& c'eſt pour cette raiſon que les Eſpagnols nomment l'égouſt de la mer de Sud la diſtance qui ſe trouve depuis la Baye de la Gurgona juſqu'à cette Iſle ſaint Juan, il ne regne en cet endroit pendant toute l'année que quatre mois de beau temps, qui ſont Decembre, Janvier, Février & Mars, les autres huit mois ſont accompagnez d'une forte pluye, qui ne ceſſe ny ne diſcontinuë que tres-peu, & qui outre les flux de ſang qu'elle produit eſt ſi pernicieuſe, que quand un homme en a eſſuyé quelques ondées ſans changer auſſi-tôt de linge, il ſe forme entre cuir & chair des vers gros comme le tuyau d'une plume, & longs comme la moitié d'un doigt.

Le 4. Octobre le temps s'étant éclaircy, nous raccommodâmes nos voiles, qui étoient preſque pouries, & nous achevâmes de nous preparer à partir. Le même jour nous eûmes un de nos gens qui fut mordu

d'un ſerpent à l'une des jambes, &
qui mourut incontinent aprés, ne
s'étant pas precautionné de porter
ſur luy le remede dont j'ay fait mention.

Le 8. nous appareillâmes & fimes voile pour le Realeguo, qui eſt un Port & une Ville à cent quatre-vingt lieuës à l'Oueſt-cart-Nord-Oueſt de l'Iſle ſaint Juan & à deux cens ſoixante lieuës à l'Oueſt de Panama, nous eûmes un petit vent de Sud-Eſt jusqu'au 11. les 12. & 13. nous fimes l'Oueſt-Nord-Oueſt, & le ſoir nous apperceûmes la terre; le 14. nous eûmes un grain envoyé par le Sud, qui nous fiſt tout amener nos voiles, juſqu'à minuit, & enſuite du calme juſqu'au 17. que vers midy nous fûmes ſurpris d'un coup de vent de Sud-Oueſt, accompagné d'une grande pluye, qui nous efflotta de nos deux barques, ce coup de vent fut ſi violent & ſi fort que la mer en devint tout à fait

affreuse, & fist larguer à nôtre bâtiment un about de dessous sa premiere ceinte, qui nous pensa faire faire nauffrage ; mais le temps s'étant heureusement appaisé, nous mîmes à la bande où nous passâmes le 19. à y remedier, aussi bien qu'à raccommoder nos voiles avec nos chemises & caleçons, dont nous étions déja assés mal pourvûs ; sur le soir nous vîmes la terre, & reconnûmes que c'étoit la Baye de la Caldaira, dont je parleray tantôt. Le 20. nous passâmes à la veuë de celle de Colebra, delà nous eûmes le beau temps & vent de Sud-Est, & le 21. nous étions à la hauteur des Mornes appellées par les Espagnols Papegayes.

Le 22. nous nous trouvâmes vis-à-vis le Realeguo lieu fort remarquable par les hautes montagnes qui l'environnent, & particulierement une souffriere fort élevée qui brûle toûjours, qui en est quelques lieuës au vent, & dont la fumée

ſe voit de fort loin, mais la nuit ſuivante les marées nous en avoient mis vingt lieuës au vent. Le 24. nous mîmes quatre Canots dehors armez de cent hommes, pour aller prendre quelques priſonniers, qui nous puſſent inſtruire & donner des addreſſes pour cette côte, où nous n'étions jamais venus.

Le 25. nous terrîmes & deſcendîmes à terre ; aprés avoir marché trois heures nous arrivâmes à une hatto, où nous ſurprîmes le monde, de qui nous ſçûmes que les Anglois avoient pris la Ville de Leon, & brûlé celle du Realeguo, que les habitans de Segovia, de Granada, de Sanſonnat, de ſaint Michel, de ſaint Salvador & de la Villa-Nueva, qui ſont des Villes circonvoiſines de ces deux premieres, avoient envoyé un ſecours conſiderable à ceux de la Ville de Leon, lequel n'avoit oſé attaquer les Anglois, qui y étoient demeurez cinq jours entiers, pendant leſquels

ils avoient envoyé plusieurs fois offrir à ces gens de secours, le combat en raze savana, ce qu'ils avoient toûjours refusé , disant qu'ils n'étoient pas encore tous ramassez , c'étoit à dire , qu'ils n'étoient encore que six contre un , & qu'ils attendoient que leur nombre fût doublé.

Le 26. un de nos Cartiers-Maîtres Catalan de nation se rendit aux Espagnols, ce qui nous empêcha pour lors d'aller prendre la Ville de Granada , dont je parleray en son lieu, parce que nous ne doutions pas , qu'il ne leur donnât avis de nôtre dessein sur cette place. Le 27. nous nous rembarquâmes dans nos Canots, & fimes route pour le Port du Realeguo , où le rendez-vous de nôtre navire étoit , nous ne pûmes jamais mettre à terre en aucun endroit de la côte , parce que la mer y brize avec tant de violence lors qu'il vente Sud , comme il faisoit , qu'il est im-

possible d'en approcher, il y fut neanmoins six hommes à la nage pour tâcher à remplir quelques futailles d'eau qui nous manquoit; mais ils ne le pûrent faire, les Espagnols nous suivant toûjours par terre le long de l'Ance, & le malheur voulut qu'un de nos gens y fut noyé.

Le 1. Novembre nous arrivâmes dans le Port du Realeguo où nous trouvâmes nôtre navire moüillé; ce Port a deux passes, dont celle du vent est la meilleure, elle est fort étroite, il y a outre cela deux mornes ou petites montagnes, qui en font les deux pointes, sur l'une desquelles l'Espagnol avoit dessein de faire un fort: il descend dans ce Port une tres-belle riviere qui porte le nom de la Ville, on y est à couvert de tous vents, & renferme dans son circuit cinq Isles fort commodes pour caresner des navires, de-là on ne monte que trois lieuës dans cette

riviere pour trouver la Ville. Avant que d'y arriver avec nos Canots, nous rencontrâmes trois retranchemens extremement forts pour sa conservation, qui étoient construits sur le bord de la riviere de distance d'environ un quart de lieuë l'un de l'autre, & que les Anglois avoient à demy brûlez; les Espagnols ont à une portée de mousquet de la Ville de tres-beaux atteliers où ils fabriquent des vaisseaux. Elle est baignée de cette riviere, & scituée dans un tres-beau pays qui est arrosé de plusieurs autres petites rivieres, les Eglises & les maisons, quoy qu'aussi à demy brûlées, nous parurent avoir été tres-belles. Le plus grand negoce que les habitans y font est de Bray & de Gauldron; il faut encore remarquer que cette riviere dont nous parlons a huit bras qui conduisent commodement à quantité de Bourgs, sucreries & hattos, dont tout ce pays est occupé, lesquelles

appartiennent aux bourgeois tant de cette Ville qu'à ceux des autres Villes circonvoiſines, & dont celle de Leon qui n'en eſt qu'à quatre lieuës eſt aſſiſe dans une tres-belle plaine. Le 2. nous fûmes prendre deux de ces hattos, d'où nous rapportâmes des vivres à bord pour ceux qui careſnoient nôtre navire.

Le 6. nous partîmes cent cinquante hommes pour aller prendre les vigies de la Ville de Leon, & le 8. les ayant ſurpriſes, elles nous apprirent, qu'il y avoit deux mille hommes dans cette place, leſquels ne ſe confiant pas à leur nombre, en avoient oſté toutes les richeſſes pour les envoyer dehors à couvert de nôtre veüe. Le 9. nous revînmes à bord, & le 10. nous en repartîmes pour aller à une grande ſucrerie qui eſt à deux lieües de cette Ville, nous y arrivâmes à minuit, mais nous n'y trouvâmes perſonne, le monde s'étant ſauvé à la Ville par le bruit

qui s'étoit répandu, que nous en avions enlevé les vigies; & comme nous ſortions de cette ſucrerie pour revenir au bord de la mer, nôtre avant-garde trouva un detachement de cavallerie, ſur lequel elle fit feu, & l'obligea de prendre la fuite, mais le Capitaine demeura priſonnier, qui nous dit aprés l'avoir interrogé, qu'il y avoit déja long-temps qu'il nous écoutoit, & que n'ayant pû diſtinguer quelle langue nous parlions, il nous avoit pris pour une compagnie de deux cens quatre-vingt Mulatos, qui nous cherchoient pour nous combattre nous ſçachant à terre, leſquels ſe devoient trouver à cette ſucrerie ce ſoir-là; nous demandâmes à ce Capitaine quelles gens il conduiſoit, il nous répondit que c'étoit une compagnie de cavalerie de Leon, qui gardoit l'embarcadere de cette ſucrerie, & que le Gouverneur de cette ville ayant ſceu que nous étions dans le Port

du Realeguo, leur avoit donné ordre de s'en retirer, de maniere qu'il nous fit connoître que nos ennemis faiſoient bonne garde quand il n'y avoit rien à craindre, & qu'ils ſe retiroient auſſi-tôt qu'ils nous ſentoient proche d'eux ; c'étoit juſtement des gens comme il nous les falloit, car en verité s'ils avoient eu tant ſoit peu de reſolution & de fermeté au nombre qu'ils étoient à proportion du nôtre, ils nous auroient entierement exterminez toutes les fois que nous faiſions quelque deſcente chez eux, ainſi nous trouvions auſſi ſouvent nôtre ſeureté dans leur poltronnerie, comme dans nôtre courage.

Le 13. nous partîmes de bord la même compagnie de cent cinquante hommes pour aller prendre un Bourg à trois lieuës au deſſus de la ville du Realeguo nommé le Pueblo Viejo. Nous paſſâmes au travers de cette ville que nous trouvâmes entierement deſer-

te d'habitans, qui l'avoient abandonnée à cause de l'excommunication qu'ils avoient eux-mêmes fulminée contre elle.

On sera peut-être surpris de cette extravagance, mais il n'est rien de plus vray, que quand les Flibustiers ont plusieurs fois pris sur eux un même lieu, leurs Prelats aprés l'avoir excommunié & prononcé malediction sur luy, ils le quittent tous, & n'enterrent pas même les morts que nous leur avons tuez, les jugeant par cette seule raison indignes de la sepulture. Le 14. au matin nous arrivâmes à ce Bourg du Pueblo Viejo d'où les Vigies nous avoient découverts dés le 13. au soir, ce qui fit que nous trouvâmes les ennemis retranchez dans l'Eglise Major, & environ cent cinquante Cavaliers sur la Place d'armes; nous donnâmes d'abord sur ceux cy, & aprés nos décharges faites, & les avoir mis en déroute, ils prirent la fuite. Ceux qui étoient

dans l'Eglise se défendirent environ une demie-heure, aprés quoy ils gagnerent au pied par une porte de derriere de la Sacristie que nous ne gardions pas. Nous séjournâmes un jour & demy dans ce Bourg, & emportâmes tout ce que nous pûmes de vivres, tant sur les chevaux que nous leur avions pris, que sur nôtre dos, & le 16. nous arrivâmes à bord de nôtre navire.

Le 18. nous retournâmes prendre une Estancia qui étoit à une lieuë & demie de ce Bourg, & le Maître qui fut fait prisonnier nous aprit que le jour que nous en étions partis, six cens hommes nous avoient dressé une embuscade dans le chemin par où nous étions venus, mais sans le sçavoir, nous en avions pris un autre pour revenir. Le 21. nous arrivâmes à bord avec ce prisonnier qui nous promit des vivres pour sa rançon, & le 22. nous envoyâmes à terre un autre pri-
sonnier

ſonnier pour travailler à nous la faire avoir au plûtôt.

Le 24. Il vint un Officier Eſpagnol nous apporter une Lettre de la part du Vicaire General de la Province, (& ſelon toutes les apparences, par l'ordre du General de celle de Coſta-Rica,) qui nous mandoit qu'il y avoit paix entre les deux Couronnes de France & d'Eſpagne pour vingt ans, & qu'elles s'étoient unies enſemble pour faire la guerre aux Infidéles ; que cela étant nous ne la leur devions plus faire ; & que ſi nôtre deſſein étoit de retourner à la mer de Nort, que nous allaſſions nous rendre à eux avec toute ſeureté, & qu'ils nous feroient repaſſer en Europe ſur les Gallions de Sa Majeſté Catholique. Nous luy fimes une réponſe convenable à ſa propoſition, ne connoiſſant que trop la mauvaiſe diſpoſition du cœur des Eſpagnols à nôtre égard, qui ſous ce faux pretexte eſperoient nous atti-

rer à eux d'autant plus facilement qu'ils avoient ſçû l'extréme peine que nous ſouffrions par celuy de nos gens que nous avons dit cy-devant, qui ſe fut rendre à eux pour s'exempter des longs jeûnes qu'il faiſoit avec nous.

Le 26. nous eſpalmâmes nôtre navire. Le 27. nous mîmes trente priſonniers à terre, à une partie deſquels nous donnâmes la liberté, & le 28. nous appareillâmes pour retourner chercher nos deux barques auſquelles nous avions donné rendez-vous à l'Iſle de S. Juan de Cueblo, au cas de ſeparation. En ſortant du Port les Eſpagnols avertirent par des fumées qu'ils firent le long de la côte, de la route que nous faiſions. Le 3. Decembre nous nous trouvâmes plus de cent lieuës au large, où la briſe de Nordeſt nous avoit jettez; nous reportâmes à terre, & le 5. nous terrîmes; nous mîmes trois Canots dehors armez de ſoixante & onze hommes par le

travers de la Baye de la Colebra, pour tâcher à prendre des vivres le long de la côte, & décharger nôtre navire d'autant de bouches, n'étant déja que trop peu envitaillé pour ceux qui y restoient, & qui alloient le conduire à l'Isle S. Juan: car pour les vivres que nous avions pû ramasser pendant que nous fumes à terre dans le port du Realeguo, ils étoient en tres-petite quantité, parce que les Espagnols nous ayant prevenus, les avoient fait transporter si loin dans la terre, que nous n'osions les y aller prendre avec si peu de monde que nous étions, ne connoissant pas encore assez à fonds leur poltronnerie.

Depuis le Realeguo jusqu'à Panama il y a quantité de petits Ports desquels il faut avoir une parfaite connoissance pour les trouver: car la bouque en est fort cachée, & si l'on les manque, il est absolument impossible de mettre à terre

le long de la côte ; la mer y étant toûjours émûë, & tres affreuse aux moindres vents de Sud-est & Sud-oüest qui y battent.

J'ay observé en cette mer à la difference de celle de Nort ; que quelque violent qu'ait été le vent dés le moment qu'il cesse, la mer devient aussi calme que s'il n'avoit jamais soufflé ; au lieu qu'en l'autre nonobstant qu'il soit tombé, elle ne laisse pas de demeurer plusieurs jours dans la même agitation où le vent l'avoit mise. J'ay aussi remarqué que les grains qui se forment sous le vent, sont beaucoup plus à craindre dans la premiere, que ceux qui paroissent au vent, au contraire de la seconde, où un vaisseau ne se défie d'ordinaire que de ceux qui s'élevent au vent à luy, à moins que les vents ne soient dans une variation tout-à-fait grande. Ces deux mers ont encore cette difference entr'elles, que celle de Sud est assez pacifi-

que au large, & extrémement impetueuse le long de la côte, & celle de Nort est souvent fort grosse au large, & presque toûjours calme le long des terres.

La mer de Sud nourrit en plusieurs endroits de son sein, une tres grande quantité de serpens qui sont marbrez, & ont la plûpart environ deux pieds de longueur; leur morsure est tellement veneneuse & mortelle, que quand on en est une fois atteint, il n'y a aucun remede humain qui puisse garentir d'une mort prompte & subite; & il y a icy une particularité assez surprenante, c'est que quand la mer par l'impetuosité de ses vagues jette ces reptiles contre quelque banc, encore qu'ils ne sortent point de l'eau, ils n'ont pas si tôt touché le sable qu'ils meurent.

Le 9. ayant toûjours fait route le long de la côte, nous descendîmes à terre, cinquante hommes de nos trois canots pour aller prendre

la ville de l'Esparso à trois lieuës de la Caldaira, qui est son embarcadere; nous en prîmes les Vigies au tiers du chemin, qui nous apprirent qu'outre les habitans de la ville, il étoit venu de Carthage à leurs secours cinq cens hommes qu'ils y avoient appellez, sur l'alarme qu'ils avoient prise de nos deux barques qui avoient pris fonds en cette Baye, dont elles ne faisoient que de partir; cela nous obligea, nous voyant peu de monde de remettre cette expedition à une autrefois, & retournâmes sur nos pas, mais ce fut dans une si grande necessité de vivres, que nous fumes contraints de tuer & de manger les chevaux de ces Vigies, aprés quatre jours d'une abstinence fort étroite; & ce festin qui n'étoit pas le premier que nous avions fait de cette sorte de mets, ne fut pas aussi le dernier.

La Caldaira est une Baye qui porte le nom de six magasins qui

sont environ à trois lieuës à l'Est de sa bouque, & sur le bord de l'embarcadere de l'Esparso. Cette Baye, que quelques Geographes nomment Nicoya, est un des beaux Ports du monde; son entrée est pourtant fort large, mais en recompense elle a du moins douze lieuës de profondeur, elle renferme quantité d'Isles de diverses grandeurs. Il n'y a de tous vents que celuy d'Est qui peut y nuire, le fond de la Baye est ouvert par de tres-belles rivieres qui s'y déchargent, & qui en les remontant conduisent à plusieurs Bourgs, Hattos & Sucreries dont ce païs est tout remply. L'on peut choisir les moüillages selon la longueur des cables, c'est-à-dire depuis dix brasses en augmentant par cinq jusques à cent, & le fonds y est aussi tres-bon. J'oubliois à remarquer que les six magasins de la Caldaira, dont je viens de parler, ont été bâtis en partie par les habitans de Cartha-

ge qui en font auſſi leur embarcadere pour l'utilité du commerce qu'ils faiſoient avec ceux de la côte du Perou, avant que nous fuſſions venus les effaroucher.

Le 10. nous étant rembarquez dans nos Canots, nous fumes à une groſſe Bananerie qui eſt dans la même Baye; c'eſt un plant d'arbres fruitiers qu'on nomme bananiers, & les fruits bananes deſquels nous chargeâmes nos Canots pour nôtre ſubſiſtance. En y mettant à terre nous prîmes les Vigies de la petite ville de Nicoya, de laquelle nous voyant éloignez, nous n'eûmes pas pour l'heure le deſſein d'y aller, & fimes route pour la pointe Borica où nous arrivâmes le 14. Ce lieu eſt fort plaiſant & agreable, nous y admirâmes entr'autres choſes une allée à cinq rangs d'arbres de cocos qui ſe continuënt le long de l'Ance, l'eſpace de plus de quinze lieües de chemin, avec tant de ſimetrie, qu'encore que ce ne

ſoit qu'un ſimple ouvrage de la nature, & ſans aucun ſecours de l'art, ils ſemblent y avoir été plantez à la ligne.

Ce fruit qui nous fit dans beaucoup de rencontres tant de plaiſir croît ſur le tronc d'un arbre qui eſt une eſpece de palmier de vingt ou vingt cinq pieds de haut. Il a la forme d'une noix, mais c'eſt ſans faire comparaiſon pour la groſſeur, car il y a tel de ces fruits qui péze quelquefois douze à quinze livres, il a la coque fort dure & aſſés épaiſſe, elle eſt couverte d'une groſſe envelope toute de filamens dont l'Eſpagnol ſe ſert pour calfeutrer les navires, cela étant incomparablement meilleur que l'étoupe, qui n'eſt pas un an à l'eau ſans être pourrie, au lieu que l'autre s'y nourrit & y reve - dit. Quand on a fait un trou à cette noix, il en ſort un grand verre d'une liqueur qui à peu de choſe prés reſſemble au petit lait

pour la couleur, mais d'un goût mediocrement piquant & fort agreable; & lors qu'on casse la coque, on trouve une matiere de l'épaisseur d'un bon doigt, fort blanche & nourrissante, qui est adherante & assez fermement attachée au dedans. Nous partîmes de ce lieu-là le 20. continuant toujours nôtre route le long de la terre ferme.

Le 22. n'ayant plus rien de quoy manger, nous descendîmes à terre soixante hommes de nos trois Canots pour en aller chercher, & aprés avoir fait une lieuë de chemin, nous prîmes une tres-belle Hatto avec deux prisonniers, qui nous dirent que nous étions à une lieuë & demie de la petite ville de Chiriquita, & qu'il y avoit sept cens hommes dedans; ce qui fit que nous nous emparâmes au plus vîte de ce que nous pûmes de vivres pour porter où étoient nos Canots, mais en y retournant nous

trouvâmes quatre cens Cavaliers qui nous avoient coupé chemin, & qui nous attendoient. Nous nous battîmes contre eux toujours en retraite jusqu'au bord de la mer, sans avoir personne de blessé qu'un seul homme au doigt. Ils nous firent quantité d'appels, & nous défioient avec menaces d'aller à leur ville, à quoy nous ne manquâmes pas de satisfaire quelques jours aprés. Cependant nous reprîmes la route de nôtre Isle S. Juan, où étant arrivez le premier Janvier 1686. nous y trouvâmes nôtre Navire, & nos deux Barques moüillées.

Le 5. nous partîmes huit Canots armez de deux cens trente hommes, pour aller voir en face les Bourgeois de Chiriquita, & leur rendre la visite dont ils nous avoient défié; de sorte que cette Isle de Saint Juan n'étant éloignée d'eux que d'environ vingt lieuës, nous fûmes à terre dés le 6. à dix ou

onze heures de nuit ſans être apperçûs ; & comme nous n'avions point de guide, nous marchâmes jusqu'au jour ſans rien découvrir. Nous demeurâmes cachez toute la journée du 7. dans un bois, d'où ſi-tôt que la nuit fut venuë, nous ſortîmes pour nous mettre en marche ſans avoir le 8. à la pointe du jour fait plus de découverte que la nuit precedente. Nous nous recachâmes de nouveau dans une petite raque de bois, & y paſſâmes tout le jour, pendant lequel nous reconnûmes que nous nous étions mépris, en mettant à terre d'un côté de la riviere, au lieu qu'il falloit mettre de l'autre. Cela ne plaiſoit guere à des gens fatiguez comme nous étions, neanmoins nous ne laiſſâmes pas auſſi-tôt qu'il fut nuit de retourner à nos Canots, dans leſquels nous repaſſâmes cette riviere ; dés que nous fumes de l'autre côté, nous prîmes la Vigie de la ville, qui nous apprit que les

Espagnols en avoient sauvé tous leurs effets depuis que nous avions été à leurs hattos.

Le 9. nous arrivâmes à Chiriquita deux heures avant le jour, nous en surprîmes tous les Habitans qui étoient depuis deux jours en contestation entr'eux, pour sçavoir à qui feroit la ronde ; & aprés nous être assurez de leurs personnes, nous leur dîmes que c'étoit à nous à la faire, & que nous venions les en dispenser. Nous surprîmes aussi en même temps leur Corps-de-garde, où ils étoient à joüer, & aussi-tôt qu'ils nous virent parmy eux, ils se jetterent sur leurs armes pour se mettre en défense ; mais comme c'étoit un peu trop tard, nous les relevâmes encore de cette peine. Nous apprîmes d'eux qu'il y avoit dans le haut de la riviere une petite Fregate, laquelle ayant touché sur une barre de sable qui est à son embouchûre, voulant en sortir, avoit

été obligée de rentrer, & de mettre à terre les vivres dont étoit sa carguaison.

Vers les deux heures aprés midy nous apperçûmes quelques Espagnols à une maison écartée de la ville. Nous fûmes cinq pour les en faire sortir: mais lorsque nous approchâmes de cette maison, ceux que nous y avions vû paroître ne s'étant montrez que pour nous attirer, en disparurent, & dans le même moment environ cent vingt autres sortirent de quelques bouquets de bois où ils étoient cachez, & nous investirent de telle sorte, que ne voyant nulle apparence de nous en dédire, nous resolûmes de ne nous point laisser prendre vivans, & de leur vendre cherement nos vies. D'abord nous nous adossâmes les uns contre les autres pour faire face de tous côtez, & nous nous battîmes en cet état contre eux plus d'une heure & demie, au bout de laquelle ne

restant plus que deux de nous en état de combattre, Dieu permit que nos gens, qui étoient au Corps-de-garde, vinrent à nôtre secours, attirez plûtôt par les cris que faisoient les Espagnols pour nous épouventer, que par le bruit des armes à feu, parce qu'ils s'imaginoient auparavant qu'ils eussent entendu ces cris, que nous nous exercions à tirer au blanc. Quand les ennemis virent le renfort qui nous venoit, ils se sauverent d'une si grande vitesse, qu'il fut impossible de les attraper. Ce secours venu si à propos nous sauva infailliblement la vie; car les ennemis nous ayant déja tué deux hommes, & estropié un autre, il étoit impossible de tenir plus longtemps contre la grêle de coups dont ils nous assiegeoient de toutes parts. Ainsi je puis dire que je l'échapay belle, & que je ne fus garanti du massacre, sans être seulement blessé, que par une protection du Ciel toute manifeste. De la part des Es-

pagnols ils en furent quittes pour trente hommes qui demeurerent ſur la place, auſſi nous défendîmes-nous en deſeſperez, & pour tout dire, en Flibuſtiers.

Cette même journée nous brûlâmes toutes les maiſons de la ville, de crainte qu'à leur abry nos ennemis ne ſurpriſſent nos Sentinelles, & ne vinſſent la nuit nous inſulter, aprés quoy nous nous retirâmes tous dans la grande Egliſe où ils n'oſerent nous venir attaquer, ſe contentant de nous tirer de temps en temps ſeulement quelques coups de mouſquet, & même de fort loin.

Chiriquita eſt une petite ville aſſiſe dans une plaine de ſavanas, d'où la vûë n'eſt bornée que par de petits bouquets de bois fort agreables; pluſieurs petites rivieres la coupent par divers endroits, & s'écoulent enſuite doucement dans ces ſavanas pour les arrouſer. Elle eſt environnée d'un grand nombre de hattos, & ne fait d'autre nego-

ce que celuy de ſuif & des cuirs. ſon embarcadere eſt dans une riviere paſſablement grande, où il faut monter environ une lieuë pour y arriver; elle n'a qu'une paſſe à ſon embouchûre, & ſans une balize, les Eſpagnols mêmes n'y oſeroient entrer. Lors qu'on a mis à terre à cet embarcadere il reſte encore trois lieuës à faire juſques à la ville, & cela par un ſi beau chemin, qu'il ne pouvoit ennuyer qu'à des gens comme nous, qui ne penſions qu'aux moyens de recouvrer des vivres pour appaiſer la faim dont nous étions preſſez quand nous y paſſâmes pour aller prendre cette ville, ayant été ſans manger depuis le 5. que nous partîmes de nôtre vaiſſeau juſques au 9. que nous la prîmes.

Le 10. nous en partîmes avec les priſonniers que nous y avions faits, pour aller attendre leur rançon ſur une Iſle qui eſt dans la même riviere, choiſiſſant plûtôt

ces endroits pour cela, que non pas la grande terre, où étant obligez de rester long-temps par les remises que nous faisoient les Espagnols, nous leur eussions donné le temps de s'assembler, & de nous payer tout d'un coup, en nous accablant de leur grand nombre, au lieu que ces Isles où ils ne pouvoient venir que par chaloupes, & à découvert, nous les eussions mis hors de peine de se rembarquer à mesure qu'ils auroient mis à terre. Lors donc que nous retournions à nos Canots qui nous attendoient à l'embarcadere de Chiriquita, nous trouvâmes en chemin une embuscade que nous dressoient les habitans de cette Ville; qui étoient venus nous couper. Nous la forçâmes, & aprés que les ennemis se furent retirez, ils nous envoyerent un parlementaire nous demander leurs prisonniers, qu'ils vouloient ravoir, ou perir à la peine; nous luy répondîmes que nous étions

tous prêts à leur rendre, s'ils vouloient venir en raze-ſavana les reprendre, & que s'ils nous tiroient un ſeul coup de mouſquet, il n'y auroit point de quartier pour eux, ce qui rabatit ſi bien leur orgüeil, qu'ils ne parurent plus.

Si tôt que nous fûmes arrivez à cette Iſle, nous envoyâmes chercher par une partie de nos Canots la carguaiſon de la petite Fregate dont les Eſpagnols de Chiriquita nous avoient donné avis; ils y trouverent plus de cent hommes retranchez, qui neanmoins ne les purent empêcher de rapporter ce qu'ils étoient allez chercher, ils trouverent parmy le bagage des lettres qui nous apprirent entr'autres choſes que l'Admiral de la Flote du Perou qui étoit retourné à Lima, avoit été brûlé dans le Port du Callao d'un coup de tonnere avec ſon équipage, qui n'étoit pour lors que de quatre cens hommes, c'étoit une choſe d'autant plus ſur-

prenante & prodigieuſe, que de memoire d'homme on n'avoit entendu tonner dans ce païs-là, non plus qu'on n'y voit jamais pleuvoir.

Le 16. la rançon de nos priſonniers arriva, & aprés les avoir élargis, nous retournâmes à bord de nôtre navire qui étoit toûjours moüillé à l'Iſle Saint Juan. Le 20. nous arretâmes entre nous, qu'il étoit neceſſaire de faire de grandes pirogues, ne pouvant plus nous ſervir de nôtre navire, faute de voiles, ni de quoy en faire, & encore moins de pouvoir prendre des vaiſſeaux ſur les Eſpagnols en cette côte de l'Oüeſt où ils avoient entierement arrêté la navigation depuis que nous y courions. Le 22. nous fûmes choiſir des arbres propres à faire des Canots & Pirogues ſur le bord d'une tres-belle riviere que nous ſçavions être en cette Iſle.

Le 27. nous apperçûmes ſept voiles au large, nous armâmes cinq

Canots pour les aller reconnoître, & comme nous doublions une des pointes de l'Iſle, nous apperçûmes douze Pirogues & trois Barques longues qui en faiſoient le tour terre à terre, nous eſtimâmes que c'étoit la Flote du Perou qui nous cherchoit. Nous vinſmes auſſi tôt en avertir nos gens, & au même temps on reſolut de mettre tout ce qui étoit à bord de nôtre Navire dans nos deux Barques, & d'entrer dans cette riviere où étoient nos atteliers, afin d'attendre les ennemis en cet endroit où ils ne pouvoient nous venir attaquer ſans perdre quantité de monde, ce projet fut à l'inſtant executé, & aprés avoir abandonné nôtre Navire qui ne pouvoit entrer dans cette riviere, nous l'échoüâmes, de crainte que les Eſpagnols n'en profitaſſent, & ne le remiſſent en état de naviguer, bien perſuadez que nous étions, qu'ils ne manquoient pas comme nous de voiles pour cela.

Le 28. nos Vigies nous vinrent avertir que ſix Pirogues venoient le long de la terre. En même temps nous mîmes cent cinquante hommes en embuſcade des deux côtez de la riviere, & enſuite nous en ſortîmes avec deux de nos Canots, d'où aprés les avoir apperçûs, nous feignîmes de nous vouloir ſauver en rentrant dans cette riviere, pour les obliger de chaſſer aprés nous, mais ſe doutant du piege, ils s'en allerent droit à nôtre Navire échoüé, ſur lequel ils firent un fort grand feu, quoy qu'il n'y eût perſonne dedans qu'un chat ſeulement que nous y avions laiſſé, dequoy s'étant apperçûs, ils l'aborderent tres-vaillamment, & le brûlerent pour en avoir la feraille, qui eſt une marchandiſe autant rare que chere en certains lieux du Perou. Le premier Février la Flote Eſpagnole partit, & nous laiſſa en repos achever nôtre ouvrage, à quoy nous employâmes le reſte du mois.

Nous ſçûmes depuis que les ordres de l'Admiral de cette Flote portoient, de mettre du canon de Campagne à terre pour démolir les fortifications qu'ils croyoient que nous avions faites ſur cette Iſle, ayant été induits à ſe le perſuader par le rapport que leur en faiſoient les priſonniers que nous leur renvoyions, aprés les avoir abuſez les premiers, en leur demandant lorſque nous les prenions, s'il n'y avoit point parmy eux de Maçons pour travailler à nos ouvrages, & les obligeant mêmes quelquefois à nous donner de la brique pour leur rançon, quoique nous n'en euſſions pas affaire. Il nous mourut pendant tout le mois de Février quatorze hommes.

Le 14. de Mars nous partîmes de l'Iſle S. Juan avec nos deux Barques, une demie galere de quarante avirons, dix grandes Pirogues & quatre Canots legers, le tout de mapou, à l'exception de nos deux

Barques. Nous gagnâmes la pointe du vent de l'Isle pour faire reveüe de nôtre monde, qui étoit affoibli de trente hommes depuis nôtre separation d'avec les Anglois; en même temps on forma de nouveau le dessein qu'on avoit interrompu depuis plus de quatre mois, d'aller prendre la ville de Granada distante d'où nous étions, d'environ deux cent lieuës; pour cela il falloit avoir des vivres pour subsister pendant le voyage, & nous n'en avions pas, ce qui nous obligea de détacher nôtre demie Galere & quatre Canots pour aller au Pueblo Nuevo en chercher, tandis que le reste de nôtre monde iroit nous attendre à l'Isle S. Pedro, qui est deux lieuës au vent de la riviere de Chiriquita, pour achever quelque chose qui manquoit à leurs Canots.

Le 6. Avril trois heures avant le jour étant arrivez prés de la riviere du Pueblo Nuevo, par un beau clair de Lune, nous apperçûmes à son

embouchûre

embouchûre une petite fregate, une barque longue & une pirogue, nous les aprochâmes à la portée du pistolet dans la pensée que nous avions que c'étoient de nos Flibustiers Anglois, dont nous nous étions separez. Mais nous en fûmes bientôt détrompez, car aprés les avoir heslez, ils nous répondirent de toute leur volée de canon, pierriers & mousquets, ce qui nous fit conjecturer qu'il falloit que ce fût, comme il n'étoit que trop vray, un détachement que la flote Espagnolle eût laissé en cet endroit, (aprés nous avoir quittez à l'Isle saint Juan) pour garder deux petits bâtimens que nous sçavions qui chargeoient des vivres à l'embarcadere de ce bourg, pour transporter à Panama. Nôtre erreur fut cause que nous eûmes vingt hommes hors de combat par cette premiere décharge avant que nous pûssions nous reconnoître; cependant aprés nous être un peu remis de nôtre

surprise, nous nous acharnâmes contre eux avec opiniâtreté pendant plus de deux heures de temps, quoique nous n'eussions que nos fusils & pas une piece d'artillerie ; & eux de leur côté se défendirent d'autant plus vigoureusement qu'ils croyoient, aprés l'étonnement où ils nous avoient mis, que nous lâcherions plûtôt pied. Durant le combat ils firent tous leurs efforts pour appareiller, mais nous les en empêchâmes, ne paroissant personne dans leurs enflechûres que nous ne jettassions bas, aussi bien que leurs grenadiers qui étoient dans leurs hunes ; mais voyant que le clair de la Lune finissoit nous nous retirâmes hors de la portée de leur canon, tant pour penser nos blessez, qui etoient au nombre de trente trois, outre quatre de nos hommes qui furent tuez, qu'afin d'attendre le jour pour decider cette affaire dont nous ne voulions pas avoir le dementy : Mais pendant

cet intervalle les ennemis se furent mettre à couvert so us le retranchement que j'ay dit cy - devant qu'ils ont au bord de cette riviere, où les gens de terre qui avoient entendu la nuit le combat, s'étoient aussi rendus, ce qui nous fit juger qu'allant les attaquer en cet endroit, nous n'aurions pas tout l'avantage que nous avions resolu de prendre sur eux, de maniere que le jour étant venu, nous fîmes route pour aller rejoindre nos canots à l'Isle saint Pedro où nous arrivâmes le huitiéme.

Le 9. nous nous trouvâmes dans une extréme disette de vivres, n'ayant rien du tout à manger, dont nous souffrîmes beaucoup, & particulierement nos blessez, que nous envoyâmes par nôtre demie gallere (pour être plus à couvert) à bord de nos deux barques, ausquelles nous avions donné rendez-vous dans la baye de Boca-del-Toro, aprés cela nous allâmes mettre

à terre à un Bourg dix lieües ſous le vent de Chiriquita pour y chercher des vivres, dans lequel n'en ayant point trouvé nous le quittâmes, & le 11. en revenant joindre nos Canots, nous trouvâmes pour nous fortifier dans l'abbatement où la faim nous reduiſoit, le regale d'une embuſcade de cinq cens hommes, contre leſquels nonobſtant nôtre debilité nous ne laiſſâmes pas de nous deffendre, ſi bien que nous les obligeâmes de nous laiſſer le chemin libre avec perte toutesfois de deux des nôtres. Nous nous rembarquâmes le ſoir pour aller joindre nos barques dans cette baye de Boca-del-Toro, nous-y arrivâmes le 13. & deſcendîmes à terre où nous employâmes le temps juſqu'au 16. à chaſſer, principalement pour la nourriture de nos bleſſez, y trouvant en abondance les mêmes bêtes fauves & le même gibier, dont j'ay fait mention en traverſant la terre ferme.

Le même jour 16. nous en par-

tîmes pour aller dans la baye de la Caldaïra, aprés avoir renouvellé nôtre entrepriſe ſur la petite ville de Leſparſo, de laquelle j'ay déja parlé. Le 19. étant arrivez en cette baye nous mîmes à terre deux heures avant le jour, & arrivâmes à cette petite ville ſur les onze heures du matin; nous la trouvâmes preſque abandonnée depuis que nous en avions pris les vigies, qui, comme j'ay remarqué, nous dégouterent d'y aller par l'avis qu'ils nous avoient donné du renfort de Carthage, nous y fimes neanmoins quelques priſonniers, qui nous dirent que tout le monde s'étoit retiré à cette derniere ville qui en eſt diſtante de vingt-quatres lieuës, ainſi nôtre peine ayant été inutile, nous retournâmes le 20. au bord de la Mer rejoindre nos Canots.

L'on fait les trois lieuës de diſtance qu'il y a de Leſparſo au bord de la Mer par un tres-mechant chemin, l'on n'y marche pas

une portée de fusil en païs plat & uny étant tout raboteux, & remply de petites montagnes & de collines, de dessus lesquelles on découvre neanmoins un tres-agreable paysage. La Ville est bâtie sur une eminence, d'où l'on apperçoit assez facilement tout ce qui entre & ce qui sort de la baye. Cette Ville est enfermée par une petite riviere qui coule tout à l'entour, & quand on en sort du côté de Carthage, on rencontre de tres-belles plaines coupées par des chemins Royaux, qui sont aussi-bien dressez comme en Europe.

Le 21. nous fûmes nous envitailler des fruits de la Bananerie de cette baye dans laquelle nos deux barques nous vinrent joindre. Le 22. nous fîmes assembler nos gens à terre sur une des Isles qui y sont encloses, tant pour resoudre de quelle façon on attaqueroit Granada que nous allions prendre, que pour faire reveuë de la pou-

dre qu'ils pouvoient avoir, aprehendant que plusieurs n'eussent usé la leur à la chasse, nous fîmes ensuite des Ordonnances par lesquelles nous condamnions à perdre leur part de ce qui se prendroit en ce lieu, ceux d'entre nous qui seroient convaincus de lâcheté, de viol, d'yvrognerie, de desobeïssance, de larcin & d'être sortis du gros sans être commandez, aprés cela nous partîmes le soir de la baye & un coup de vent d'Est qui survint pendant la nuit nous écarta les uns des autres. A la pointe du jour nous contâmes treize Voilles ce qui nous étonna parce qu'il n'y en avoit que douze en toute nôtre flote, nous fîmes signal à nos Canots pour chasser avec nous sur celle que nous croyons être d'augmentation, & quand nous l'eûmes chassée environ une heure nous en apperçûmes encore cinq autres, nous joignîmes la premiere où nous apprîmes que c'étoit le

Capitaine Toussé qui venoit de la côte d'Acalpuco, il avoit laissé son navire à la Cape vis-à-vis la bouque de la baye dans laquelle nous étions & alloit avec ces cinq Canots chercher des bananes (aussibien comme nous venions de faire) n'ayant plus que tres-peu de vivres à son bord, il nous apprit que le Capitaine David étoit avec sa flote à la côte du Sud, & que le Capitaine Suams étoit allé aux grandes Indes avec sa fregate.

Alors nous trouvans les plus forts, nous nous ressouvinmes des pieces qu'il nous avoit faites, & pour luy en marquer nôtre ressentiment, nous l'arrêtâmes prisonnier aussibien que ses gens qui étoient dans les quatre autres Canots que nous avions joints; nous fûmes aussi aborder son navire, duquel nous nous rendîmes maîtres faisant feinte de le vouloir enlever, (nôtre dessein n'étant pourtant que de les intimider) nous les laissâmes quel-

que temps dans cette peur, aprés quoy nous luy fîmes connoître que nous étions plus honnêtes gens que luy, & qu'encore que nous eussions le dessus nous ne voulions pas profiter de nôtre avantage pour nous vanger, & que nous le remettions aussi-bien que ces gens en possession de ce que nous leur avions ôté depuis quatre ou cinq heures. Cette moderation que nous luy fîmes paroître avec ce qu'il avoit appris de quelques uns de nos gens, du dessein que nous avions fait sur Granada, l'engagea à nous prier de souffrir son association & celle de cent quinze Anglois qu'il avoit dans son bord, à quoy nous consentîmes.

Le 25. nous partîmes tous ensemble François & Anglois dans nos Pirogues & Canots, & laissâmes leur navire & nos deux barques à l'abry du Cap blanc, qui est vingt lieües au vent du lieu où nous devions mettre à terre, donnant

ordre à ceux destinez à les garder, de partir six jours aprés nous & venir le long de la côte moüiller à l'endroit où ils verroient que nous aurions laissé nos Canots.

Le 7. Avril nous mîmes à terre en pleine côte au nombre de trois cent quarante-cinq hommes, conduits par un guide fort habile qui nous mena au travers des bois, afin de n'être point découverts. Nous y marchâmes jusques au neuf tant le jour que la nuit, mais nonobstant nos précautions nous ne laissâmes pas d'être apperçus par des gens de cette Ville de Granada qui pêchoient dans une riviere qui en est distante d'environ quinze lieuës, & quoy qu'ils courussent avertir promptement les Espagnols de nôtre marche, ils n'eussent pû avoir assez de temps pour détourner tous leurs biens (marchant comme nous faisions sur leurs pas) si malheureusement pour nous ils n'avoient pas été avertis comme ils

furent trois ſemaines auparavant par ceux de Leſparſo; qui ayant veu nôtre grand nombre de Canots en y paſſant, s'étoient doutez de nôtre deſſein.

La fatigue où nous étions de cette marche jointe à une grande faim nous obligea de reſter le 9. au ſoir à coucher dans une grande ſucrerie qui n'eſt qu'à quatre lieuës de Granada, & qui étoit dans nôtre chemin. Elle appartenoit à un Chevalier de Saint Jago que nous manquâmes de faire priſonnier en y arrivant, nos jambes n'étant pas dans ce moment diſpoſées pour courir aprés. Le 10. nous en ſortîmes & en approchant de la Ville nous apperçûmes de deſſus une éminence qui n'en eſt qu'à une lieüe, deux navires ſur le Lagon de Nicaragua qui emportoient, comme nous le ſçûmes aprés, toutes les richeſſes de Granada ſur une Iſle qui en eſt à deux lieües. Nous prîmes un priſonnier dans un

Bourg que nous rencontrâmes en chemin faiſant, qui nous dit que les Habitans de cette Ville s'etoient retranchez ſur la place d'armes, & l'avoient entourée d'une forte muraille depuis que nôtre Cartier Maître, qui s'étoit rendu à eux, les avoit avertis que nous pourrions y aller. Il nous dit encore, que ce lieu étoit muni de quatorze pieces de canon & ſix pierriers, & qu'enfin ils avoient détaché ſix compagnies de cavallerie pour attaquer nôtre arriere-garde dans le temps que nôtre tête auroit attaché le combat, ſi tant étoit que nous allaſſions à eux.

Ces avis qui auroient ſans doute donné de la terreur à tout autres qu'à des Flibuſtiers, ne rallentirent pas d'un moment nôtre deſſein, & n'empêcherent point que vers les deux heures aprés midy du même jour, nous n'arrivaſſions à cette Ville, où nous trouvâmes dés l'entrée du Fauxbourg une forte embuſcade, ſur

laquelle aprés une heure de combat nous fondîmes avec tant de resolution, que nous passâmes sur le ventre de tous ceux qui la composoient, sans autre perte de nôtre côté que d'un homme, delà nous entrâmes dans la Ville, à l'entrée de laquelle nous fîmes alte pour attendre la réponse de plusieurs de nos gens, que nous avions détachez pour aller reconnoître les environs d'un fort que nous voyions à droite ligne de la ruë par où nous étions entrez. Un moment aprés il en revint une partie nous informer que le fort étoit carré, & qu'outre la ruë où nous étions, ils en avoient encore remarqué trois qui aboutissoient aux trois autres faces de ce fort, duquel les ennemis pouvoient découvrir tout ce qui venoit à eux par ces avenuës, qui d'ailleurs étoient tous commandées par leurs canons & mousquets.

Nous ne fûmes pas long-temps

à consulter sur le party que nous avions à prendre. Il nous étoit aisé de voir que nous étions trop peu de monde pour faire nos attaques par ces differents endroits : C'est pourquoy aprés avoir fait revenir le reste de ceux que nous avions envoyez vigier la place, qui s'étoient attachez à quelque legere escarmouche ; nous nous disposâmes tous à donner par la seule ruë où nous nous étions d'abord presentez, & bien nous en prit ; car si nous nous fussions dispersez dans les autres, les compagnies de cavallerie qui étoient à nôtre queuë & qui nous observoient, n'auroient pas manqué de nous enfermer, ce qu'ils n'oserent faire nous trouvant tous ensemble.

Aprés nous être exhortez les uns les autres à combattre courageusement nous avançâmes à grands pas vers ce lieu fortifié. D'abord que ceux qui le deffendoient nous virent à bonne portée, ils firent

un grand feu sur nous, mais s'appercevans qu'à tous les coups de canon qu'ils nous tiroient nous faisions un salut jusqu'à terre pour laisser passer le boulet & la mitraille, ils s'aviserent de mettre de fausses amorces sur leurs canons, afin que nous relevans aprés cette feinte le coup nous surprît en le faisant partir tout de bon : quand nous vîmes cette ruse nous nous rangeâmes le long des maisons & ayant gagné une petite élevation qui faisoit le parterre d'un jardin nous les bâtimes delà si à découvert pendant une heure & demie; qu'ils furent obligés d'abandonner le terrain. A quoy nous autres enfans perdus qui étions au pied de leurs murailles contribuâmes de nôtre mieux, en les accablant de grenades que nous leur jettions incessamment, qui enfin les forcerent à gagner l'Eglise Major, où de la Tour ils nous blesserent quelques hommes. Aussi-tôt que nos gens

qui étoient ſur cette eminence s'apperçeurent que les ennemis laſchoient pied , ils nous crierent de ſauter par deſſus les murailles, ce qu'ayant fait ils nous ſuivirent de fort prés. Ainſi nous nous rendîmes les maîtres de leur place d'armes & par conſequent de la Ville, d'où ils s'enfuirent aprés avoir perdu beaucoup de monde ; de nôtre part il n'y eut que quatre hommes de tuez & huit de bleſſez dont à la verité peu rechapperent. Lors que nous fûmes entrez dans ce fort nous le trouvâmes d'une étenduë à pouvoir contenir ſix mille hommes en bataille , il étoit environné d'une muraille telle que le priſonnier nous l'avoit rapporté , percée de quantité de meurtrieres qu'ils avoient bien garnies de monde & de mouſquets ; la face qui regardoit la rue par où nous les attaquâmes, étoit gardée par deux pieces de canon & quatre pierriers qui en deffendoient l'approche , ſans

pluſieurs autres ouvertures que cette muraille avoit au pied, par leſquelles ils avoient paſſé des croiſſans (pour couper les jambes à ceux qui en auroient voulu approcher de trop prés) que nous rendîmes pourtant inutiles par le moyen de nos grenades qui les empêchoient de s'en ſervir.

Aprés avoir chanté le *Te Deum* dans l'Egliſe Major, & mis quatre vigies dans la Tour, nous fîmes nos corps de garde dans de fortes maiſons qui ſont auſſi enfermées dans la place d'armes, & y ramaſſâmes les munitions de guerre qui y étoient. Enſuite nous fûmes viſiter les maiſons de la Ville, dans leſquelles nous ne trouvâmes que quelques marchandiſes & des vivres que nous portâmes dans nos corps de gardes.

Le lendemain au ſoir nous détachâmes un party de cent cinquante hommes pour aller chercher les femmes (afin de les mettre à rançon) & quelque butin qu'on nous avoit dit

être avec elles dans une ſucrerie à une lieuë de la Ville: mais elles en étoient parties quand on y arriva, ne s'y croyant pas en ſeureté, ainſi le party s'en revint ſans rien faire, le jour même nous envoyâmes un priſonnier aux Eſpagnols leur demander rançon pour la Ville ou que nous la brûlerions, ils envoyerent un Padre ou Religieux parlementer, qui nous dit que les Officiers & Habitans s'aſſembleroient pour en deliberer, mais un de nos gens qu'ils avoient pris, & que la fatigue avoit fait reſter en chemin (ſans que celuy qui conduiſoit nôtre queüe s'en fût apperçu) les aſſura que nous ne la brûlerions pas, parce que nôtre deſſein étoit de repaſſer quelque mois aprés à la mer de Nort par le Lagon, & reprendre dans cette Ville les choſes neceſſaires pour nôtre paſſage que nous n'aurions pas retrouvées ſi nous y avions mis le feu, de maniere que cet homme les

ayant rassurez ils ne se mirent plus en peine de nous faire de réponse à la proposition du rachat de la Ville, ce qui obligea enfin quelques-uns des nôtres les plus déterminez d'y mettre le feu par depit.

L'occasion qui se presentoit de repasser à la mer de Nort par ce Lagon qui s'y va rendre, nous eût été lors tres-favorable & nous ne l'eussions pas manquée si nous eussions trouvé des Canots en ce lieu pour aller prendre les deux bâtimens & les richesses de la Ville, qu'ils avoient portées pour les sauver sur l'Isle dont j'ay cy-devant parlé qui est dans le même Lagon; Ce qui nous eût entierement consolés du chagrin qui nous étoit resté depuis que nous manquâmes la flote devant Panama. Mais le terme des miseres & des perils que nôtre destinée nous reservoit n'étant pas encore accomply, nous ne pûmes profiter d'un rencontre si avantageux pour nous tirer de ces

regions-là: lesquelles, quoy que tres-charmantes & tres-agreables pour ceux qui y sont établis, ne le sembloient pas à une petite poignée de gens comme nous sans vaisseaux, la plûpart du temps sans vivres, & errans au milieu d'une quantité d'ennemis où il falloit être journellement sur nos gardes, & qui nous ôtoient autant qu'ils pouvoient les moyens de subsister.

Granada est une Ville grande & spatieuse scituée dans un fonds en l'abordant par le côté de la mer de Sud ; les Eglises y sont magnifiques & les maisons assez bien bâties, il y a plusieurs Convents de l'un & de l'autre sexe, la grande Eglise Major est renfermée dans l'une des extremitez de la place d'armes, le pays d'allentour est assez destitué d'eau, ny en ayant point d'autre que celle du seul Lagon de Nicaragua sur le bord duquel la Ville est assise, il se voit aux environs une grande

quantité de belles ſucreries, qui reſſemblent plûtôt à de petites bourgades, qu'à des maiſons particulieres, & entr'autres celle qui appartenoit à ce Chevalier de Saint Jago, (chez qui nous avions couché en venant à cette Ville) dans laquelle il y a une Egliſe fort jolie & fort enrichie.

Le 15. nous partîmes de cette Ville emmenant avec nous une piece de Canon & quatre pierriers, nous doutans bien de trouver de l'oppoſition à nôtre paſſage, avant que d'être au bord de la mer d'où nous étions éloignez de vingt lieües, à quoy nous ne fûmes pas trompez, puiſque les Eſpagnols nous attendoient au nombre de deux mille cinq cent hommes à un quart de lieüe de la Ville ; ils firent d'abord leur décharge ſur nous : Mais ne s'imaginant pas que nous avions emmené de leur artillerie, ils en furent tellement épouventez, qu'aprés avoir tiré deux coups de

canon dans leur premiere embuſcade, ils nous laiſſerent le chemin libre en cet endroit ſeulement, car quoi qu'ils viſſent quantité des leurs étendus ſur la pouſſiere, ils ne laiſſerent pas toute la journée de nous dreſſer de diſtance en diſtance de nouvelles embuſcades, où ils n'eurent toutefois pas plus de ſuccés qu'à la premiere. Nous prîmes un de leurs gens priſonnier, qui nous dit, que dans le logis du Condador de Granada, il y avoit un million & demy de pieces de huit deſtiné depuis long-temps pour le rachat de la Ville, au cas qu'elle fût priſe, & que cela étoit enſevely dans la muraille, de façon qu'il n'y paroiſſoit rien. L'envie ne nous prit pourtant pas de retourner chercher cet argent, étant tous aſſez empêchez de nous retirer des mains d'un nombre auſſi conſiderable d'ennemis comme celuy que nous avions ſur les bras.

Le ſoir nous fûmes obligez d'abandonner nôtre canon aprés l'a-

voir encloüé, parce que les bœufs qui le traînoient moururent de ſoif, ayant marché par une grande chaleur pluſieurs lieuës, ſans trouver une goute d'eau, & par une pouſſiere qui etouffoit & les hommes & les bêtes. Mais nous reſervâmes nos pierriers, que nous chargeâmes ſur des mulets qui reſiſterent davantage à cette incommodité. Enſuite nous fûmes coucher à un tres-beau Bourg nommé Maſſaya qui eſt ſur le bord du Lagon, mais de ce lieu juſqu'à l'eau il y a ſi bas à deſcendre, que du haut un homme ne paroît pas plus gros qu'un enfant. Les Indiens nous y reçûrent à bras ouverts, mais les Eſpagnols qui s'en étoient retirez ſçachant l'extreme ſoif qui nous tourmentoit, avoient répandu toute l'eau qui étoit dans le Bourg, eſperant par là nous reduire à la neceſſité d'aller nuitamment en puiſer au Lagon, pour nous y faire donner dans quelque embuſcade. Mais ces In-

diens, qui vinrent au devant de nous ſe jetter à nos pieds pour nous prier de ne point brûler leur Bourg, remedierent à cela en nous aſſurant qu'ils nous fourniroient tout ce qui nous ſeroit neceſſaire, autant de temps que nous y reſterions & particulierement de l'eau. Cette ſoumiſſion nous leur fiſt accorder ce qu'ils demandoient, d'autant plus volontiers qu'ils nous avoient fait connoître en diverſes occaſions, qu'ils étoient plus nos amis que ceux des Eſpagnols.

Tous ces Indiens ſont gens miſerables, que l'Eſpagnol tâche à reduire & à s'aſſujettir peu à peu avec une feinte douceur, pour leur faire oublier les cruautez & les tirannies qu'ils ont exercées à leur endroit, dont ils ne laiſſent pas de conſerver toûjours la memoire. Ils en ont à preſent quantité qu'ils ont attirez des montagnes où ils ſe refugioient, & ſe les ſont ſoumis de cette maniere. Ils leur

donnent des emplacemens pour bâtir des Bourgs & des Villages, mais tout le travail qu'ils y font tourne au profit des Eſpagnols, de maniere que s'en ſervant comme d'eſclaves, ils ſont tellement las de leur domination; & de la barbarie qu'ils ont même de les faire ſervir de paliſſades quand ils nous combattent, que ſi nous avions été gens à les recevoir toutes les fois qu'il ſe ſont offerts à prendre nôtre party, nous en euſſions fait une armée tres-conſiderable, & il eſt certain que s'ils avoient des armes & de la protection, ils ſecoüeroient infailliblement le joug de leurs impitoyables dominateurs, étant en nombre trois fois autant qu'eux.

Nous ſéjournâmes un jour ſeulement à ce Bourg, pour repoſer nos bleſſez, où il nous en mourut deux des crampes qui leur avoient retiré tous les nerfs. Elles nous ſont ſi malignes en ce pays que

quand elles attaquent un étranger qui ſoit bleſſé, il n'en rechappe point. Il vint ce même jour un Padre de la part des Eſpagnols, pour nous redemander un autre Padre que nous avions à eux parmy nos priſonniers, lequel avoit été pris les armes à la main & ſes poches pleines de balles empoiſonnées; nous luy demandâmes en échange l'homme qu'ils nous avoient cy-devant pris, ce qu'il ne voulut jamais nous accorder, de maniere que nous emmenâmes le Padre avec nous juſques au bord de la mer.

Le 17. nous partîmes de ce Bourg & fûmes coucher à un autre à trois lieuës au delà; le 18. nous en repartîmes, & comme nous ſortions d'une forêt pour entrer dans une plaine, nous découvrîmes cinq cens hommes ſur une hauteur qui nous attendoient, commandez par ce Cartier-Maître Catalan qui nous avoit deſerté. Ils avoient arboré le pavillon rouge pour nous

faire connoître qu'ils ne nous donneroient point de quartier, ce qui nous obligea de ſerrer nos pavillons blancs & de déployer les rouges auſſi-bien qu'eux. Nous marchâmes droit où ils étoient ſans tirer, quoy qu'ils fiſſent un fort grand feu ſur nous. Et lors que nous en fûmes à la portée du fuſil, on détacha les enfans perdus, pour leur faire quitter le terrain, ce qui fut fait avec beaucoup de vigueur. Nous leur prîmes plus de cinquante chevaux, & en fuyant ils nous abandonnerent lâchement une partie de leurs armes, leurs morts & leurs bleſſez de qui nous apprîmes que ces gens étoient le renfort que ceux de la ville de Leon avoient envoyé pour ſecourir Granada contre nous & qui s'en retournoient chez eux.

Aprés nous être repoſez environ une heure, nous continuâmes nôtre chemin & fûmes coucher à un Bourg duquel le monde s'étoit

retiré, le 19. nous fûmes coucher à une Hatto, le 20. nous couchâmes à une Etancia où nous restâmes quelques jours à nous delasser de la fatigue de nôtre voyage & à saller des viandes pour porter à bord de nos bâtimens, dans lesquels nous jugions bien qu'il n'y devoit plus avoir de vivres, je partis toûjours par avance avec un party de cinquante hommes, pour aller informer de nôtre retour ceux qui les gardoient. Le 26. le reste de nos gens arriva au bord de la mer où nous nous rembarquâmes tous; nous apprîmes que quatre de nos blessez du combat de Pueblo-nuevo étoient morts, mais c'étoit plûtôt de faim que de leurs blessures.

Le 27. nous fimes route pour le Realeguo, dans le Port duquel nous prîmes fond le 28. En y mettant à terre, les vigies du Pueblo-viejo nous découvrirent, nous ne laissâmes pas pour cela d'y courir

& d'y arriver à midy, & les Eſpagnols qui venoient d'être avertis ſe ſauvoient de tous côtez, mais en ce pays les chaleurs ſont ſi exceſſives que la terre ne permet pas à cette heure d'y cheminer, ce qui faiſoit que nous cherchions plûtôt de l'ombre ou une touffe d'herbe ſur quoy mettre nos pieds, qu'à courir aprés eux, nous y prîmes pourtant cent priſonniers preſque toutes femmes, nous n'y ſéjournâmes que deux jours, & aprés avoir amaſſé les vivres qui étoient dans les maiſons, & qu'un party que nous avions envoyé chercher des chevaux nous en eut amené cent, nous en partimes le premier May & fûmes porter ces vivres ſur le bord de la riviere du Realeguo, où nos Canots étoient qui les portoient enſuite à bord de nos navires, tandis que nous allions ailleurs en chercher d'autres, afin d'en amaſſer quelque quantité plûtôt que de les conſommer à

mesure que nous les portions.

Le 2. nous fûmes à une sucrerie prendre six chaudieres que nous apportâmes le lendemain, le 4. nous repartîmes pour aller à un Bourg à deux lieuës de Realeguo nommé Ginandego, dont quelques jours auparavant les habitans nous avoient prié en se moc-quant de nous de les aller voir, s'assurant sur un retranchement qui en fermoit l'avenuë & qui étoit deffendu par deux cens hommes; nous y arrivâmes le 5. à la pointe du jour, mais la sentinelle nous ayant découverts, elle en avertit aussi-tôt les Espagnols qui ne se firent pas prier pour l'abandonner aprés avoir tiré sur nous quelque coups de mousquet, de sorte que pour punir leurs rodemontades, nous brûlâmes entierement leur Bourg. Nous prîmes un prisonnier par lequel nous apprîmes que le Corregidor de Leon, qui vouloit nous éloigner de cette

côte avoit donné ordre à tous les Tenientes, que ſi-tôt que nous irions en quelque lieu, ils en fiſſent brûler tous les vivres, ce qui fut pour nôtre malheur trop bien executé, non ſeulement en cet endroit, mais par tout ailleurs, & qui fut cauſe auſſi de la faim & des travaux extraordinaires que nous ſouffrîmes ſur cette mer tant que nous y reſtâmes.

Vers le midy du même jour, il ſe preſenta dans une ſavana environ huit cens hommes ſortis de Leon pour nous attaquer. La vigie que nous avions poſée au haut du clocher du Bourg où nous étions ſonna le tocſin pour nous aſſembler & nous faire ſortir des maiſons où l'on étoit diſperſé, nous courûmes cent-cinquante hommes avec les pavillons rouges pour les aller trouver, mais comme ils ne nous laiſſerent pas approcher d'eux à la portée de nos fuſils fuyant toûjours, nous fûmes

obligez de nous retirer & le 6. nous en partîmes pour aller nous embarquer, le 7. nous mîmes nos bâtimens en carênes & nettoyâmes nos Canots.

Le 9. nous tînmes conſeil pour aviſer quel party l'on prendroit, nous nous trouvâmes de deux ſentimens differents. Les uns étoient d'avis de monter devant Panama, eſperans que les Eſpagnols auroient ouvert la navigation nous ſçachant éloignez d'eux. Et les autres repreſentoient que ſouvent il y avoit des années, dont celle où nous étions en pouvoit être une, où il falloit eſſuyer du côté de Panama huit mois d'un tres-miſerable temps de pluyes & de vents de Sud qui y regnent; & qu'ainſi il leur ſembloit plus à propos de deſcendre plus bas à l'Oüeſt, pour hiverner ſur une Iſle & y attendre le beau temps.

Ces deux differents avis furent ſuivis, & chacun s'étant rangé

de celuy qui luy agreoit le plus, dés le lendemain on ordonna aux Chirurgiens de faire leur rapport de ceux d'entre nos bleſſez qui en demeureroient eſtropiez, afin de les recompenſer avant que de nous ſeparer. Ils nous rapporterent qu'il y auroit quatre Eſtropiez & ſix incommodez, nous donnâmes à ceux-cy, ſix cent pieces de huit chacun. & aux eſtropiez mille, comme nous l'avons toûjours pratiqué en cette mer, & c'étoit juſtement tout l'argent que nous y avions amaſſé qui fut appliqué à cette recompenſe. Le 12. nous partageâmes les barques & Canots, & nous nous trouvâmes cent quarante-huit François pour monter devant Panama (ſans y comprendre l'équipage Anglois du Capitaine Touſlé (& cent quarante-huit auſſi François pour deſcendre à l'Oüeſt. Le 13. nous partageâmes nos vivres, & nous nous ſeparâmes en deux partis, ces derniers

ſe mirent ſous la conduite du Capitaine Grogniet,& nous qui montions à Panama ſous celle du Capitaine Touſlé, cela fait nous fûmes moüiller à une Iſle (qui eſt à demie lieüe de celle où nous les laiſſions) pour y faire de l'eau & du bois. Le 16. le Capitaine Grogniet nous envoya ſon Cartier-Maître nous prier de ne point mettre de nos priſonniers à terre, de crainte qu'ils n'informaſſent les Eſpagnols de nôtre ſeparation, parce que dans le deſſein qu'il avoit de faire deſcente chez eux, il apprehendoit que cela ne les rendît plus reſolus & plus hardis à le traverſer.

Le 19. nous appareillâmes & fimes voile pour la côte de Panama avec le navire du Capitaine Touſlé & une barque, nous portâmes à l'Eſt-ſud-eſt, au Sud-ſud-eſt & au Sud-ſud-oüeſt juſques à minuit que nous fûmes pris d'un grain qui nous fiſt amener juſques au 20. à midy que le vent ſe modera, aprés

quoy nous fimes l'Est sud-est jusques au 23. que nous moüillâmes dans la baye de la Colebra pour y faire de l'eau, nous y passâmes la journée à varrer & prendre des tortües qui abondent en cette petite baye; elles sont de diverses grandeurs, & nous en avons trouvé d'une sorte, qu'une seule a été capable de nous rassasier 50. personnes en un jour. Le 24. nous mîmes cent cinquante hommes à terre pour voir si nous ne découvririons pas quelque ville ou bourg, n'ayant point de guide pour nous conduire dans ce pays. Et aprés avoir marché environ une lieüe nous rencontrâmes trois Hattos fort proches les unes des autres, dans lesquelles ayant trouvé abondamment à manger nous y restâmes jusques au 26. que nous revînmes à bord, où le Capitaine Touslé nous proposa d'aller prendre la ville de la Villia, qui est à trente lieües sous le vent de Pa-

nama, chacun y consentit, & le soir nous levâmes l'anchre du vent de terre qui nous servit jusques au 27. à midy que nous eûmes un tres-gros temps du Sud-est accompagné de pluye jusques au 28. au soir qu'il calma. Tout le 29. le vent d'Oüest nous favorisa & nous fit voir le soir le Cap blanc, le 30. nous eûmes assez beau temps, mais le 31. deux heures avant le jour nous en eûmes un tres-mauvais qui nous contraignit de tout amener & mettre à la cape. Le tonnerre tomba sur le bout de nôtre grande vergue qui ne fit que l'eclater. Le premier Juin le vent s'étant moderé, nous fimes route à l'Est Sud-est, le 2. sur le midy nous entrevîmes la terre, mais elle étoit si pleine de broüillards que nous ne pûmes connoître quel endroit c'en étoit, nous fimes l'Est cart-Sud-est pour l'approcher. Le broüillard s'étant un peu dissipé nous reconnûmes que nous étions entre la

baye de Boca-del-Toro & la pointe Borica, ensuite nous fimes le Sud-cart Sud-oüest pour nous mettre au large, & aprés le Nord-est pour attraper l'Isle saint Juan de Cueblo.

Le 7. nous terrîmes à l'Isle Montosa six lieuës au Sud de celle de saint Juan, nous mîmes trois Canots dehors avec lesquels nous fûmes faire le tour de cette derniere, & nos bâtimens furent moüiller à une autre petite Isle qui en est demie lieüe à l'Est; en faisant le tour de celle de saint Juan avec nos Canots, nous n'y trouvâmes rien autre chose qu'un de nos prisonniers qui s'étoit sauvé d'avec nous lors que nous y étions, lequel n'ayant pu passer à la grande terre revint à nous. Nous retournâmes le 10. à nos bords. Le 11. nous fimes nos eaux & nôtre bois & nettoyâmes nos Canots. La nuit suivante il s'éleva un Nord qui nous cassa nos cables & nous pensa

jetter ſur un reſciff, mais par bonheur le vent ſe tournant & ſe jettant ſur la terre fit que nous appareillâmes & fûmes moüiller au large ; à la faveur des éclairs nous apperçûmes nos Canots dont les greſlins étoient auſſi caſſez, leſquels alloient être jettez par les vagues ſur le reſciff, ſi nous ne les avions été ſauver, à l'exception toutefois d'un que nous ne pûmes empêcher de s'y aller briſer, & le 12. nous fûmes draguer nos anchres.

Le 13. nous appareillâmes faiſant route pour la Villia pouſſez d'un vent largue d'Oüeſt Sud-Oüeſt. Le 15. nous découvrîmes la terre & reconnûmes que c'étoit le cap appellé le morne à Puercos, puis reportâmes au large du vent de terre juſques au ſoir que le ciel ſe broüilla de telle ſorte, que nous fûmes juſques au 18. à mats & à cordes d'un vent de Sud-oüeſt, avec une pluye épouventable qui ne ceſſa qu'à midy que le temps

s'appaiſa. Et s'étant éclairci, nous reconnûmes trois rochers nommez les trois freres, qui ſont à quelques lieües ſous le vent de la baye de la Villia où nous allions. Le 19. nous vîmes la pointe Mala qui fait celle de deſſous le vent de cette baye, nous portâmes toute la nuit le Nord pour aborder la terre. Le 20. à la pointe du jour, nous nous en trouvâmes à cinq ou ſix lieües, nous ſerrâmes toutes nos voiles à l'exception de nos ſivadieres pour ſoûtenir nos bâtimens au courant. Le ſoir nous nous embarquâmes dans nos Canots & nageâmes toute la nuit aprés avoir donné ordre à nos bâtimens de louvier en nous attendant à l'embouchûre de la baye où nous entrions.

Le 21. au matin nous reconnûmes le lieu où nous devions mettre à terre, nous moüillâmes pour attendre la nuit & dematâmes nos Canots, de crainte qu'ils ne fuſſent appercûs de terre, &

dés qu'elle fut venuë nous appareillâmes. Le 22. une heure avant le jour nous terrîmes, mais nôtre pratique nous ayant dit que nous n'avions pas aſſez de temps pour arriver à la Villia devant que le jour parût, nous repouſſâmes trois lieuës au large où nous moüillâmes, n'y ayant par tout dans cette baye que 15. braſſes d'eau. Le ſoir nous revînmes à terre, à la voile & à la nage, où nous ne pûmes arriver qu'à minuit, à cauſe que les courans nous avoient été contraires. Etant deſcendus, nous marchâmes 160. hommes droit à la ville & de deux Eſpagnols que nous trouvâmes en chemin, nous en prîmes un qui nous dit, qu'il étoit envoyé de l'Alcade Major pour vigier au bord de la mer, parce qu'ils avoient veu au large un navire & une barque dont ils s'étoient neanmoins ſi peu allarmez qu'ils n'avoient augmenté leur garde que de vingt hommes. Nous

continuâmes nôtre chemin, & quelque diligence que nous pûmes faire, il étoit une heure de ſoleil, quand nous arrivâmes à leur ville, nous n'y trouvâmes aucune reſiſtance, la moitié du monde étant lors à la premiere Meſſe. Nous prîmes trois cens priſonniers tant hommes que femmes, de qui nous ſçûmes qu'il y avoit trois barques dans la riviere, ſur laquelle la ville eſt aſſiſe. Nous envoyâmes auſſitôt un parti pour les prendre, mais les Eſpagnols n'avoient point perdu de temps à en couler une bas, à cacher les voiles & les gouvernails des deux autres & à couper leurs Mats à demy. Enſorte que le parti paſſa outre, & continuant chemin fut avertir ceux que nous avions laiſſez à la garde de nos Canots (qu'ils trouverent moüillez à l'embouchûre de la riviere) de la priſe de la Villia. Nous amaſsâmes cette journée les marchandiſes que la flote avoit

laiſſées dans cette ville, eſtimées par les Eſpagnols un million & demy, & environ la valeur de quinze mille pieces de huit en or & en argent, qui étoit tres-peu de choſe au prix de ce que nous y devions trouver, ſi les Eſpagnols de toutes ces contrées qui ſont toûjours dans la défiance que les Flibuſtiers ne les aillent voir, n'avoient mis leurs treſors à couvert de nôtre veuë ſur leſquels pluſieurs ſe laiſſent plûtôt tuer que de découvrir les places où ils ſont enterrez.

Le 24. nous envoyâmes un party de quatre-vingt hommes conduire un pareil nombre de chevaux chargez avec des balots de ces marchandiſes juſques au bord de la riviere où nous ſçavions qu'il y avoit deux Canots appartenant aux Eſpagnols, pour aprés les en avoir remplis, les conduire juſques à ſon embouchûre où étoient les nôtres, & en eſcortant ces balots

les ennemis nous prirent un homme. Ce même jour nous envoyâmes une lettre à l'Alcade Major pour sçavoir s'il vouloit payer rançon pour la ville, & racheter les marchandises. Il nous fit réponse que toute la rançon qu'il prétendoit nous donner étoit de la poudre & des balles, dont il avoit grande abondance à nôtre service. Qu'à l'égard des prisonniers que nous avions, il mettoit cela entre les mains de Dieu, & de plus que son monde s'assembloit pour avoir l'honneur de nous voir. Aprés cette réponse qui irrita tous nos gens, on mit le feu à la ville, & nous en partîmes pour venir coucher au lieu où étoit le butin gardé par nos quatre-vingts hommes qui n'en étoit qu'à un quart de lieuë. Nous eûmes pendant la nuit quantité d'allarmes, & le 25. nous chargeâmes les deux Canots Espagnols des plus belles & plus riches marchandises ne pouvant

pas tout emporter, parce que nos Canots qui étoient comme nous venons de dire à l'embouchûre de la riviere, dans lesquels nous aurions pû charger le reste, n'osoient y monter à cause des embuscades des Espagnols qui leur avoient déja tué un homme en essayant de venir à nous suivant l'ordre que nous leur en avions laissé. De sorte que les deux Canots Espagnols ayant leur charge, nous mîmes neuf hommes pour les conduire, & nous les escortâmes par terre tout le long de la riviere, tandis que six cens Espagnols en faisoient autant de l'autre côté sans que nous les eussions apperçûs à cause d'une quantité d'arbres, buissons & halliers qui regnent le long du rivage. Quand nous eûmes fait environ une lieuë de chemin, nous rencontrâmes un endroit si remply de ces arbres & halliers qu'il étoit impénetrable. Nous fûmes obligez de prendre un petit

détour qui nous écarta du bord de la riviere d'environ deux cens pas, ce qui fut cauſe comme on va voir de la perte de tout le butin, & de la mort de quelques-uns de nos hommes.

En partant du lieu où nous venions de coucher, nous avions donné ordre aux conducteurs des deux Canots de s'arrêter dans cette riviere à l'endroit où étoient les trois barques Eſpagnolles, afin deſſayer de les emmener; lorſqu'ils y furent arrivez, ils ſe trouverent ſurpris tout à coup d'une embuſcade, dont les Eſpagnols ne nous étoient point avares, & en ſe deffendant contre eux, le courant de cette riviere les fit dépaſſer ces trois barques & par conſequent les éloigna de nous, qui étoit juſtement comme les ennemis les demandoient, car d'abord qu'ils les virent dans un lieu où nous ne pouvions leur donner de ſecours, ils firent ſur eux une décharge de

ſoixante coups de mouſquet, de laquelle ils en tuerent quatre & bleſſerent un. Les autres ſe ſauverent de l'autre côté de la riviere & abandonnerent les Canots ; douze Indiens qui ſe jetterent à la nage les amenerent à terre aux Eſpagnols qui couperent la teſte à un de ceux de nos gens qui n'étoit que bleſſé, & la planterent ſur un picquet afin que nous la viſſions en deſcendant cette riviere.

Aprés que nous fûmes ſortis du détour que nous avions pris, nous raprochâmes la riviere, & étant arrivez où les trois barques étoient, n'y trouvant point nos Canots, nous crûmes qu'ils étoient encore derriere, mais nous vîmes arriver une heure aprés au travers des halliers trois de ceux qui les avoient conduits qui revenoient au devant de nous, leſquels nous conterent cet accident, & nous dirent qu'ils avoient trouvé cachez en remon-

tant dans les bois, les gouvernails & les voiles de ces trois barques dans deux deſquelles nous nous embarquâmes tout à l'heure même, & envoyâmes toûjours devant cinquante hommes par terre chercher ces voiles & ces gouvernails, leur donnant ſignal que nous tirerions trois coups de fuſil, auſquels ils nous répondroient d'autant, pour nous marquer l'endroit où ils les auroient trouvez, afin de nous y arrêter. Mais au même temps que nous eûmes tiré nos trois coups, nous en entendîmes répondre plus de cinq cens, ce qui nous fit juger d'abord que nos gens étoient attaquez, à l'inſtant nous mîmes à terre pour les aller ſecourir, mais le combat étoit fini lors que nous les joignîmes, ſi la riviere n'eût pas été entre les ennemis & nous, l'affaire ne ſe ſeroit pas terminée ſi tôt. Nous trouvâmes en cet endroit un de nos gens qui s'étoit ſauvé de nos Canots avec un coup

de mousquet dans le corps, nous le fimes porter à bord des barques aprés avoir enlevé les agrés qui étoient cachez dans le bois.

Dés que nous fûmes rembarquez, nous interrogeâmes un Capitaine de cavalerie de la Villia, qui étoit nôtre prisonnier, pour sçavoir en quels endroits les Espagnols nous pouvoient encore dresser des embuscades, il nous dit que ce pourroit être vers l'embouchûre de la riviere, & que non seulement là, mais que nous nous deffiassions de tous les lieux qui nous paroîtroient leur pouvoir donner quelque avantage sur nous, ensuitte nous moüillâmes à cause que la marée montoit.

Le 26. nous mîmes à terre à l'endroit où ils avoient tué nos gens la journée precedente, nous trouvâmes les deux Canots brisez & les corps de nos hommes à qui ils avoient donné quantité de coups aprés leur mort, ils en

avoient

avoient jetté un dans le feu, & mis la tête de l'autre ſur un picquet, comme on nous l'avoit raconté; ces objets outrerent ſi fort nos gens, qu'en même temps ils couperent la tête à quatre des priſonniers qui furent miſes auſſi ſur des picquets au même lieu. Nous prîmes enſuite les corps des nôtres pour les enterrer au bord de la mer, & avant que d'y arriver, nous fûmes obligez de mettre trois fois à terre pour forcer les embuſcades que nous rencontrions le long de la riviere, à l'embouchûre de laquelle nous trouvâmes auſſi celle dont le Capitaine de cavallerie nous avoit avertis; mais nous nous en démêlâmes encore aſſez heureuſement, quoy qu'avec perte de trois hommes & un bleſsé; nous joignîmes enfin nos Canots, où il mourut peu d'heures aprés un de nos bleſſez.

La riviere de la Villia eſt fort grande, & de mer baſſe, il briſe à ſon embouchûre comme en pleine

côte, il y a une lieuë au vent un gros rocher qui eſt jour & nuit, & en toutes ſaiſons, couvert d'un nombre infini de Fregates, Maubies & grands Goziers, qui ſont des oiſeaux qui ne vivent que de leur pêche; les grands navires ne peuvent entrer dans cette riviere, ils ſont obligez de moüiller à une portée de canon au large, les barques de quarante tonneaux y peuvent monter une lieuë & demie. L'embarcadere de la Villia eſt encore une lieuë & demie au deſſus, & la Ville eſt à un quart de lieuë de ſon embarcadere. Elle eſt aſſez bien ſituée, les Egliſes y tombent preſque en ruine, quoy que le dedans y ſoit fort enrichy, les ruës ſont fort droites, & les maiſons des particuliers raiſonnablement belles, ſes dehors ſont occupez par quantité de hattos accompagnées de tres-belles ſavanas, la Ville de Nata qui eſt la plus prochaine de celle-cy en eſt à ſept lieuës.

Le 27. il vint à nos bords un par-

lementaire pour redemander les priſonniers, nous convînmes avec luy de dix mille pieces de huit pour leur rachat, & le menaçâmes de leur couper la teſte à tous, ſi l'on ne nous les envoyoit pas le 29. mais au lieu de nous apporter de l'argent, il revint nous dire que l'Alcade Major avoit arrêté ceux de leurs gens, (nos priſonniers) que nous avions mis à terre pour aller chercher dequoy payer la rançon de leurs femmes. En revanche nous coupâmes auſſitôt les têtes de deux des priſonniers, & les donnâmes à ce parlementaire pour les porter à l'Alcade, & luy dîmes, que s'il ne faiſoit point d'autre réponſe, nous couperions celles de tous les autres, & qu'aprés avoir mis leurs femmes ſur une Iſle, nous l'irions prendre luy-même. Le ſoir le parlementaire revint nous dire, que toutes les rançons viendroient, & qu'outre cela, ils nous donneroient par jour juſqu'à nôtre départ dix bœufs, vingt moutons & deux

paquets de farine, dont les moindres peſent ordinairement cent livres chacun.

Le 30. ils nous ramenerent l'homme qu'ils nous avoient pris, afin de l'échanger contre le Capitaine de cavallerie que nous avions à eux; & comme ils étoient curieux d'avoir des armes Françoiſes, ils feignirent d'avoir perdu celles de nôtre homme, que nous leur fimes payer quatre cens pieces de huit; ils nous demanderent à racheter une des barques que nous leurs avions priſes; moyennant ſix cens pieces de huit & cent livres de clou, dont nous avions grand beſoin, nous la leur rendîmes aprés en avoir ôté les agrés & les anchres; ils nous demanderent auſſi un billet, comme nous ne la reprendrions point ſi nous la trouvions à la mer, mais ſeulement les marchandiſes dont elle ſeroit chargée, ce que nous leur accordâmes encore.

Le ſoir ſuivant, ils nous apporte-

rent les dix mille pieces de huit, dont on étoit convenu, & enſuite nous levâmes l'anchre pour aller moüiller à l'embarcadere d'une hatto, où ils nous devoient donner cent vingt bœufs ſalez. Le 4. Juillet nous en repartîmes & fûmes moüiller à l'Iſle Iguana pour y chercher de l'eau, n'oſant en aller faire à la grande terre où quatre mille hommes nous la gardoient; mais aprés avoir creusé en quelques endroits, & trouvé que l'eau en étoit ſaumatre, c'eſt à dire à demy ſalée, nous reſolûmes plûtôt que de mourir de ſoif, de deſcendre deux cens hommes en terre ferme pour en faire malgré les Eſpagnols; nous les ſurprîmes pied à terre couchez ſur l'herbe à environ trois cens pas du bord de la mer, & aprés un leger combat, ils lâcherent pied, voyant que nous étions gens à riſquer tout pour peu de choſe. Nous remplîmes au plûtôt quelques futailles

d'eau, & nous nous rembarquâmes de même.

Le 7. nous levâmes l'anchre & fîmes voile pour les Isles des Rois. Le 9. nous moüillâmes au Morne à Puercos, quatorze lieuës sous le vent de l'Isle Iguana pour y faire davantage d'eau, n'y ayant personne en ce lieu pour s'y opposer. Le 10. nous en partîmes favorisez d'un vent d'Oüest, il nous mourut cette journée un blessé. Le 13. nous découvrîmes une Isle nommée la Galera qui est toute au vent de celles des Rois. Le 14. nous commençâmes à nous sentir des courans qui regnent toute l'année entre ces Isles, lesquels nous jetterent au large. Le 15. le vent fraîchit de Nord-oüest qui nous fit approcher la terre. Le 18. nous reconnûmes le cap Pin, & mîmes toute la journée à la cape, crainte d'être découverts des habitans de plusieurs Isles dont nous étions environnez.

Le 21. vers le soir, nous nous em-

barquâmes dans nos Canots & terrîmes à minuit, nous fûmes découverts, nonobſtant nos précautions, par des gens qui pêchent des huiſtres à perles, attachées en quantité ſur des haut-fonds de rochers qui ſont autour de ces Iſles. Le 22. vers le ſoir, nous apperçûmes de deſſus une de ces Iſles où nous étions deſcendus, une voile ſur laquelle nous chaſsâmes, & que nous joignîmes deux heures avant le jour, en ſorte que l'ayant abordée nous nous en rendîmes maîtres, ceux qui étoient dedans nous dirent que les gens de Panama ne nous penſoient pas ſi prés d'eux, & que comme nous venions de prendre la Villia, ils nous croyoient bien plûtôt être allez hiverner à l'Iſle ſaint Juan, ſur laquelle ils croyoient toûjours que nous euſſions bâti un fort, par les feintes à plaiſir que j'ay cy-devant remarqué que nous en avions faites, & que nous faiſions encore. Ils nous dirent auſſi,

que trente-ſix hommes Anglois & François étoient deſcendus du Perou dans une barque pour repaſſer par la riviere de Boca-del-Chica à la mer de Nort ; Que les Eſpagnols en ayant été avertis par les Indiens, avec leſquels ils avoient fait la paix depuis qu'ils nous avoient donné paſſage chez eux par cette même riviere, pour entrer dans la mer de Sud, ils étoient allez au devant d'eux en grand nombre, & en avoient defait la plus grande partie, & mené un priſonnier à Panama ; de plus, que deux partis Anglois chacun de quarante hommes, avoient voulu paſſer de la mer de Nort à celle de Sud, qu'ils avoient été entierement maſſacrez, à la reſerve de quatre qui étoient auſſi priſonniers à Panama, & enfin, qu'il y avoit une barque dans la riviere de Boca-del-Chica qui attendoit huit cens livres d'or tiré des mines qui en ſont voiſines, pour les porter à Panama.

Le même jour 22. nous revînmes à bord de nos navires que nous trouvâmes moüillez à la grande Iſle des Rois, & fimes faire par nos Charpentiers une demie galere de la barque que nous venions de prendre. Le 26. nous interrogeâmes de nouveau le Capitaine de cette barque, lequel nous dit qu'on attendoit tous les jours dans Panama deux navires chargez de farine, qui apportoient auſſi de Lima la paye de leurs ſoldats; ſur cet avis nous envoyâmes la demie galere qui venoit d'être achevée en vigie hors des Iſles. Le 30. nous ſortîmes avec nos Canots, & fûmes aborder à l'une des ces Iſles, où nous en ſurprîmes un qui arrivoit de Panama, le maître auquel il appartenoit étoit un Capitaine de ces pirogues de Grecs, dont nous avons cy-devant parlé, qui venoit exprés ſe faire prendre; afin de tâcher par des avis artificieux à nous faire donner dans un

piege dont je parleray incontinent. Ce Capitaine contrefit d'abord le ſincere en nous apprenant pluſieurs choſes dont il ſçavoit que nous étions inſtruits, & quelques autres dont nous pouvions l'être tôt & facilement, & entr'autres qu'il y avoit dans la riviere de la Seppa deux barques marchandes & une pirogue de ſoixante Indiens que les Eſpagnols avoient armées depuis la paix faite avec eux; que de plus, le Gouverneur de la Villia avoit mandé au Preſident de Panama, qu'un de nos gens qu'il avoit pris l'avoit aſſuré que trente autres d'entre nous, qui n'étoient pas informez de la paix & bonne intelligence qui étoit entre les Indiens & les Eſpagnols, devoient paſſer de cette mer à celle de Nort par le même chemin où nous étions tous venus, & que ſur cet avis, le Preſident avoit envoyé cent hommes dans la riviere de Boca-del-Chica pour les attendre; Mais pour par-

venir à son but, qui étoit de nous attirer sous les forts de Panama, il nous dit en dernier lieu qu'il y avoit une petite fregate qui entroit en charge dans son port, & une barque longue en guerre qui en sortoit tous les soirs pour faire ronde, & y rentroit tous les matins; nous resolûmes de profiter de ces avis, que nous croyions ingenus, & de ne point negliger cette occasion d'avoir quelques vaisseaux dont nous avions grand besoin.

Le 1. Août nous fimes partir pour cet effet nôtre galere que nous envoyâmes dans la riviere de la Seppa pour y prendre une des barques dont ce Capitaine nous venoit de parler, & en même temps nous partîmes aussi avec quatre Canots pour aller enlever ces bâtimens du port de Panama accompagnez de ce Capitaine Grec qui feignoit nous vouloir servir de conducteur; il nous fit arriver deux heures avant le jour

devant la Ville, & comme la Lune étoit fort claire, nous attendîmes que quelque nuage la couvrît pour faciliter nôtre approche ſans être découverts des vaiſſeaux du port, dont nous en voyions déja un qui nous ſembloit avoir ſes voiles defrelées, & c'étoit là le leure & le piege dans lequel ce Capitaine nous conduiſoit; mais un pur effet du hazard, ou plûtôt de nôtre bonheur, nous en détourna par la rencontre inopinée que nous fimes d'une voile qui ſortoit du port, ſur laquelle nous chaſsâmes, croyant que ce fût la barque longue qui allât faire ſa ronde, comme il nous avoit informé; nous la prîmes ſans tirer un ſeul coup, & en interrogeant le Capitaine qui la commandoit, il nous découvrit que le Preſident de Panama nous avoit envoyé un Capitaine Grec pour ſe laiſſer prendre, auquel il avoit promis une grande recompenſe, s'il réüſſiſſoit dans le projet qu'il avoit

fait de nous perdre ; Que le moyen dont ils étoient convenus pour y réüssir, étoit de nous conduire sous les forts de cette ville, dans l'espe-rance d'y prendre les bâtimens des-quels il nous avoit entretenu, & dont celuy qui nous paroissoit avoir ses voiles defrelées, n'étoit qu'un feint navire, éloigné d'une portée de pistolet des forts, qu'il étoit cons-truit sur terre ferme avec de mé-chantes planches mal agencées, au milieu desquelles étoient plantez des Mats garnis de quelques voiles, & que comme cet objet étoit le plus apparent & le premier qui se pre-sentoit à la veuë, il étoit indubitable que nous qui l'aurions crû à l'eau, trompez par l'obscurité de la nuit, n'aurions pas manqué, dans l'avidi-té où nous étions de le prendre, de faire une passe vogue dessus, ou in-failliblement nos Canots eussent é-choüé tout haut en terre, & que pour lors le temps qu'il eût fallu

pour les déchoüer, eût donné aux Espagnols celuy de venir fondre sur nous, où il ne faut pas douter que le grand nombre qu'ils sont dans une Ville aussi considerable ne nous eût entierement accablez.

Cet avis venu si à propos qui nous sauva d'un peril certain où nous allions nous jetter, ne fut pas avantageux au Capitaine Grec, qui ayant été reconnu par le Capitaine de la barque, pour celuy duquel il nous venoit de faire éviter la trahison, on le paya comptant de sa peine en l'envoyant en l'autre monde, où il nous avoit voulu faire passer; aprés quoy nous fûmes prendre l'Isle de Tavoga qu'on avoit réhabitée depuis que nous étions partis de la côte de Panama.

La nuit du deux au trois nous partîmes de cette Isle, & fûmes prendre celle de Ottoque qui en est deux lieuës Nort & Sud, & que nous trouvâmes pareillement réhabitée. Le 4.

nous appareillâmes pour aller joindre nôtre galere à qui nous avions donné rendez vous à l'Isle de Sipilla, mais nous la trouvâmes en chemin avec la prise qu'elle venoit de faire d'une des barques qui étoient dans la riviere de la Seppa, d'où en sortant elle avoit trouvé une embuscade qui luy avoit tué deux hommes, sans un autre qui eut le bras casſé.

Le 5. nous apperçûmes cinq voiles entre Tavoga & Panama, nous portâmes dessus & reconnûmes que c'étoient nos bâtimens qui chassoient une barque qui venoit de Nata chargée de vivres, dont le maître voyant qu'il ne l'a pouvoit deffendre, se sauva en terre à la nage aprés avoir tiré quelques coups d'armes. Le 6. nous fûmes moüiller avec nos prises à Tavoga, & delà nous écrivîmes au President de Panama, que s'il ne nous rendoit cinq prisonniers Anglois & François qu'il avoit

dans sa place, nous couperions la tête à cinquante Espagnols que nous avions entre les mains. Le 7. n'ayant point de nouvelles de luy, nous levâmes l'anchre & fimes route pour les Isles des Rois, où nous prîmes fond le 9. pour remedier à des voyes d'eau qui s'étoient faites à nos navires, & pendant qu'on y travailloit, nous partîmes avec nôtre galere & quatre Canots pour la riviere de Boca-del-Chica, tant pour sçavoir s'il étoit vray que les Indiens des Sambes avoient paix avec l'Espagnol, comme on nous avoit assuré, que pour aller brûler ce qui étoit construit d'une ville nommée la Terrible qu'ils bâtissoient sur cette riviere pour la garde d'une mine d'or, nous allions aussi pour battre les cent hommes que le Grec nous avoit dit qui attendoient les trente nôtres qui devoient passer à la Mer de Nort.

Le 11. nous arrivâmes à l'embou-

chûre de la riviere de Boca-del-Chica. Le soir nous y moüillâmes jusqu'à minuit que nous levâmes l'anchre, & comme la mer montoit nous nous laissâmes conduire dans la riviere au gré du courant. Sur les deux heures du matin, nôtre pratique nous croyant encore loin du lieu où il nous menoit, nous fit nager à force pour nous faire avancer, ce qui nous fit grand tort, & au lieu que nous allions pour surprendre, nous fûmes surpris, car un quart d'heure aprés nous vîmes des feux, mais il n'y avoit plus à s'en dédire, dautant que la riviere faisoit un coude, d'où la rapidité de la marée qui montoit, nous jettoit malgré nous sur ces feux que nous sçûmes bien-tôt être allumez par les cent hommes que nous cherchions, parce qu'aussi-tôt on nous cria d'où étoient les Canots, nôtre pratique leur ayant répondu par nôtre ordre de Panama, ils nous demanderent encore qui comman-

doit, & étant trop long-temps à chercher un nom Espagnol, ils firent toutes leurs décharges sur nous : Mais deux coups de pierrier que nous leur tirâmes les ayant fait abandonner, nous passâmes outre, & moüillâmes hors la portée de leurs armes, en attendant que la marée baissât pour redescendre, parce que ne trouvant point où mettre à terre au dessus d'eux, le pays y étant noyé de marécages, excepté l'endroit où ils étoient, nous resolûmes de les prendre plus bas, ainsi une heure avant le jour nous repassâmes devant leur retranchement aprés avoir fait mettre bas tout nôtre monde, & tiré quatre coups de pierrier dont nous les saluâmes si à propos, que leur ayant blessé beaucoup de gens, ils ne firent plus que tres-peu de feu de leurs armes.

Le 12. nous prîmes sur cette riviere une navette avec trois Indiens qui étoient dedans, nous mîmes ensuite

à terre pour aller attaquer les Espagnols par derriere leur retranchement qui ne commandoit que sur la riviere. Mais aussi-tôt, ils armerent leur pirogue pour venir prendre les nôtres, ce qui nous obligea de nous rembarquer promptement pour les deffendre, & de changer la maniere de nôtre attaque en prenant resolution d'aller à eux pardevant leur corps de garde, au pied duquel nous mîmes à terre malgré leur feu qui ne dura pas, car celuy de nos pierriers & de nos fusils leur tuant beaucoup de monde, ils prirent incontinent la fuite & nous abandonnerent leur retranchement, où nous trouvâmes nombre des leurs morts & blessez, nous fimes quelques prisonniers & entr'autres l'Alfier. Il y eut un Indien qui aveuglé du zele qu'il avoit pour les Espagnols nous prenoit pour eux, & en nous montrant nos Canots nous disoit quantité d'injures, mais nous le desabusames bien-tôt.

de ſa beveuë, faiſant connoître à ce perfide, à qui nous avions auparavant tant fait de bien en paſſant par cette même riviere que nous luy étions ennemis puiſqu'il étoit devenu le nôtre, & le mîmes hors d'état pour toûjours de ſervir les Eſpagnols & de nous faire du mal.

Ceux que nous venions de faire priſonniers, nous avertirent que nous étions découverts à la nouvelle ville la Terrible, & nous confirmerent le maſſacre des trois Partis, tant de ceux qui voulurent paſſer à la mer de Sud, que de ceux qui vouloient retourner au Nort par cette riviere. Nous fimes lecture d'un billet du Preſident de Panama que nous trouvâmes en cette tranchée, qui s'adreſſoit à un Meſtre de Camp qui commandoit en cette ville la Terrible, & donc voicy la teneur.

Lors que les ennemis prirent la Villia, ils eurent un de leurs gens pris,

qui nous a informé que trente hommes devoient se mettre en chemin par la riviere de Boca-del-Chica pour retourner à la mer de Nort, croyant toûjours être en bonne intelligence avec les Indiens. Je vous envoye ces cent hommes pour defaire ces ennemis de Dieu, tenez-vous bien sur vos gardes, crainte de vous laisser surprendre, & infailliblement vos gens gagneront de quoy en les defaisant.

On peut dire icy que les prisonniers que nous attrapions nous étoient de la derniere consequence, tant pour nous donner les moyens de subsister en ces lieux, que pour nous garentir d'une infinité d'embuches & de dangers dans lesquels nous serions tombez sans eux, témoin celle-cy où les Espagnols auroient épargné la peine à nos trente hommes d'aller jusqu'à la mer de Nort. Enfin aprés avoir brûlé leur corps de garde, nous prîmes leur pirogue

avec quelques livres de poudre d'or que nous trouvâmes, & redeſcendîmes enſuite la riviere. Pour ce qui eſt des trois Indiens que nous avions pris dans la navette, nous les renvoyâmes pour dire à leurs camarades que nous avions tué celuy qui étoit avec les Eſpagnols, & que nous leur avions donné quartier à eux, parce qu'ils n'y étoient pas, ce que nous faiſions pour tâcher à nous les rendre favorables, & les deſunir & ſeparer d'avec l'Eſpagnol.

Le 13. à midy étant redeſcendus à l'embouchûre de la riviere, nous trouvâmes une de nos barques à qui nous avions donné ordre de nous y venir trouver, nous ſçûmes de ceux qui étoient dedans qu'en nous attendant, deux pirogues d'Indiens trompées par la veuë de trois ou quatre priſonniers Eſpagnols qu'ils avoient fait monter exprés ſur leur pont, s'étoient venuës d'elles-mê-

mes livrer entre leurs mains, avec quelques livres de poudre d'or qui y furent trouvées; & qu'un de ces Indiens fort abſolu parmy les ſiens étoit porteur d'une commiſſion du Preſident de Panama pour armer pluſieurs pirogues & nous faire la guerre. Le ſoir nous levâmes l'anchre pour aller joindre nos bâtimens qui croiſoient entre le cap Pin & les Iſles des Rois, & y attendoient ceux des Eſpagnols qu'on nous avoit avertis devoir venir de Lima.

Le 17. au matin, nous arrivâmes à nos bords, & le ſoir nous prîmes fonds en paſſant à ces Iſles des Rois pour y laiſſer nôtre barque longue en carêne: Pendant nôtre abſence nos gens avoient mis à terre ſur une de ces Iſles quarante priſonniers, qui ayant par hazard trouvé en ce lieu des Canots, que quelques Eſpagnols avoient cachez s'en étoient ſervis pour en ſortir, & aller à Panama informer le Preſident de la courſe que

nous étions allez faire, & que les bâtimens que nous y avions laiſſez étoient foibles de monde, ce qui fit reſoudre ce Preſident de les envoyer attaquer. Mais Dieu permit que nous revinſſions à nos bords avant eux.

Le 20. nous appareillâmes pour aller en garde à Tavoga, & le ſoir nous moüillâmes un pied d'anchre devant le port de Panama, pour ſçavoir ce qui s'y paſſoit. Nous vîmes deux bâtimens en rade où les Canots de la Ville alloient & venoient inceſſamment, mais ne devinant pas qu'on les armoit contre nous, nous fûmes moüiller le 21. à Tavoga.

Le 22. à la pointe du jour nous apperçûmes trois voiles ſur nous ſans que nous les euſſions découvertes à cauſe d'une des pointes de l'Iſle qui nous les avoit cachées, de ſorte qu'un de nos bâtimens qui n'eut pas le temps de lever ſon anchre fila ſon cable: ſi-tôt qu'ils nous virent appareiller, ils nous envoyerent

rent quelques coups de canon, & comme ils avoient le vent nous ne fûmes point épargnez tant qu'ils en eurent l'avantage, nous fimes cinq bordées pour le leur regagner ce qu'ils ne purent nous empêcher; & ils le perdirent par leur peu de hardieſſe, n'ayant oſé paſſer entre l'Iſle de Tavoguilla & un rocher, où à la verité il n'y avoit que la paſſe d'un navire, mais nous le riſquâmes, & ainſi nous eûmes le vent à eux; nous nous batîmes juſques à midy ſans ſçavoir qui auroit l'avantage, & quoy qu'ils jettaſſent beaucoup d'artifice ſur nos ponts, nous ne laiſſâmes pas de les deſamparer, ce qui fut cauſe qu'ils perdirent un grand temps à repiſſer leurs manœuvres, duquel nous profitâmes pour les approcher; nous jettâmes dans leur plus grand vaiſſeau quantité de grenades, dont une fit des effets merveilleux, en mettant le feu dans de la poudre répandüe, qui brûla pluſieurs de leurs gens, cela

fit que le combat se termina bien plûtôt qu'il n'auroit fait. Car nous arrivâmes en même temps sur ce navire qui paroissoit tout en feu, & l'abordâmes par ses hauts-bans de bourset, où malgré la vigoureuse resistance qu'ils firent de dessus l'arriere où ils s'étoient tous retirez, nous les obligeâmes à demander quartier, & nous nous rendîmes maître de ce bâtiment; En même temps une de nos barques aborda une des leurs & la prit. La troisiéme qui étoit une barque longue qui avoit attendu à toute extremité à se sauver, se fiant sur ce qu'elle alloit parfaitement bien, se voyant poursuivie par nôtre galere & deux pirogues; elle fut obligée de s'aller échoüer en pleine côte, où elle fut aussi-tôt brisée & tres-peu de son monde sauvé.

Il y eut dans leur petite fregate quatre-vingts hommes tant morts que blessez de cent vingt qu'ils étoient. Dans leur barque, de soixante

& dix, ils ne reſtoient que dix-neuf de ſains, & dans leur barque longue, nous n'en vîmes que dix ou douze ſe ſauver à terre, tous leurs Officiers furent tuez ou bleſſez, & entr'autres le Capitaine de la petite fregate qui reçût cinq coups de fuſil; c'étoit le même qui s'étoit ſi vigoureuſement battu au Pueblo-nuevo, où il en avoit déja reçû cinq autres, & qui nous avoit auſſi dreſſé les embuſcades de la Villia, mais cette derniere affaire nous deffit de luy, car il mourut quelque temps aprés.

Pendant que nous étions occupez à raccommoder les manœuvres des priſes que nous venions de faire & à jetter les morts à la mer, nous apperçûmes deux autres voiles qui ſortoient de Panama & qui portoient ſur nous, nous queſtionnâmes nos priſonniers pour ſçavoir ce que ce pouvoit être; ils nous dirent qu'ils ne doutoient pas que ce ne fût du ſecours qu'on leur en-

voyoit, au même inſtant nous nous aviſâmes d'une ruſe pour les abuſer & leur faire croire que nous étions vaincus, ce fut en mettant pavillon Eſpagnol ſur nos bâtimens & ſur ceux que nous venions de prendre avec le pavillon Anglois & François en Oveache. Dés que ces deux voiles ennemies ſe furent aprochées, elles arriverent ſur nôtre navire qui les reçut d'une toute autre maniere qu'ils n'avoient eſperé : Dans cette ſurpriſe, ils firent leurs décharges deſſus avec precipitation & larguerent ſur la petite fregate qu'ils croyoient encore à eux, laquelle leur cria d'amener, ce que n'ayant voulu faire, on jetta quelques grenades dans une de leurs barques qui la coulerent bas, & une de nos pirogues fut aborder l'autre, dans laquelle on trouva quatre pacquets de cordes couppées d'égale longueur, qu'ils avoient préparées pour nous lier, croyans que nous étions pris, mais ils avoient trop tôt chan-

té victoire, & ces cordes furent cause que l'on ne donna aucun quartier à ceux de la barque où elles étoient. Ensuite nous lûmes la commission du Capitaine de la petite fregate, qui portoit de nous chasser jusques à l'Isle saint Juan, & qu'en nous abordant, ils fissent main-basse sur tous ceux qui seroient sur les ponts de nos navires, à l'exception de nos Chirurgiens qu'ils se vouloient conserver, & que les compagnies de cavalerie marcheroient le long de la côte, pour prendre garde qu'aucun de nous ne pût se sauver à terre dans quelque canot.

Le 23. comme nous faisions route pour aller moüiller à Tavoga, nous apperçûmes une autre voile qui alloit rentrer dans Panama, nous chassâmes dessus & la prîmes; c'étoit une chaloupe que le President avoit envoyée lever nôtre anchre que nous n'avions pas eû le tems de haller le jour precedent, ce qu'il avoit sçû par le moyen d'un

Canot, qui ayant paſſé par là en avoit vû la Boé. Tous fatiguez que nous étions de tant de travaux, nous ne pûmes nous empêcher de railler & de rire de ce Preſident de nous avoir envoyé des cordes qui ſervirent à lier ſes gens, & qui envoyoit encore prendre cet anchre pour moüiller dans ſon port nôtre Navire, qu'il croyoit qu'on luy amenoit; ce même jour au ſoir nous prîmes fond à Tavoga.

Pendant tout le combat il ne nous fut tué qu'un ſeul homme, mais il y en eut vingt-deux de bleſſez, du nombre deſquels étoit le Capitaine Touſlé, qui moururent preſque tous de leurs bleſſures. Le 24. il nous en mourut un, le même jour au ſoir nous envoyâmes un de nos priſonniers au Preſident de Panama pour luy porter une lettre, par laquelle nous luy demandions cinq priſonniers Flibuſtiers qu'il avoit, & des medicamens que nous diſions être pour penſer ſes gens,

(quoy que ce fût plûtôt pour les nôtres.) Nous nous y plaignions auſſi du peu de quartier qu'il avoit fait aux trois Partis dont j'ay parlé , quand ils les maſſacrerent ſi inhumainement. La nuit il nous envoya le Commandant de la Seppa qui parloit un peu François avec cette Lettre.

Lettre du Preſident de Panama.

MESSIEURS ; *Vous qui devez ſçavoir faire la guerre , je m'étonne comme vous me demandez des gens qui ſe ſont rendus à nous. Vôtre temerité a quelque choſe de contraire à l'honnêteté avec laquelle vous devriez traiter des gens dont vous étes les maîtres , ſi vous n'en uſez pas bien, Dieu ſera peut-être pour nous dans une autre entrepriſe ; & pour ce qui eſt du peu de quartier que vous vous plaignez que nous donnons , vous en voyez le contraire par ceux que nous tenons entre nos mains depuis tant de temps :*

Mettez s'il vous plaît nos prisonniers à terre & nous les guerirons.

A cette réponse nous luy mandâmes verballement par cet Officier, que s'il ne nous renvoyoit nos prisonniers, nous luy envoyerions les têtes de tout ce que nous avions d'Espagnols. Le 25. nous levâmes l'anchre & mîmes à la voile, de crainte que pour réponse, il ne nous envoyât un brûlot comme il avoit fait aux Anglois deux ans auparavant. Le 26. au matin nous moüillâmes aux Isles de Pericos qui ne sont qu'à une lieüe de Panama; vers midy nous vîmes une voile, nous l'envoyâmes reconnoître par nôtre Gallere, c'étoit nôtre Barque longue qui venoit de carêner, dans laquelle il y avoit soixante hommes qui ne s'étoient point trouvez à ce combat. Il nous mourut cette journée deux de nos blessez, & tous de legeres blessures, dont il ne falloit pas s'étonner; car toutes les balles des Espagnols étoient empoisonnées.

Le 27. au matin il nous vint un parlementaire de la part de l'Evêque (qui se mêloit de cette affaire, parce qu'il avoit obligé le President d'armer contre nous) qui nous apportoit une lettre conçûë en ces termes.

Lettre de l'Evêque de Panama.

MESSIEURS; *Quoy que M. le President vous aye écrit assez brusquement, je vous prie avec instance de ne pas répandre davantage le sang des innocens que vous avez entre vos mains, ayant tous été en guerre par force contre vous: Il obeït aux ordres du Roy, qui luy deffend de rendre des prisonniers de guerre; je feray mes efforts pour vous faire rendre vos gens, fiez vous en ma parole & vous serez contens.*

Je vous donne avis que tous les Anglois sont Catholiques Romains, qu'il y a à present une Eglise à la Iamaïque; & que les quatre que nous avons

s'étant changez ils veulent demeurer avec nous.

Nous vîmes bien que c'étoit un pretexte pour ne nous pas rendre nos gens, & ce refus couvert, joint au chagrin que nous causoit la perte de ceux qui nous mouroient incessamment par la violence du poisson dont leurs blessures étoient envenimées, nous fit prendre, quoy qu'avec peine, la resolution d'envoyer au President vingt têtes de ses gens dans un Canot, & luy fimes dire que si le 28. il ne nous renvoyoit nos hommes nous luy ferions porter les têtes de tout ce qui nous restoit de prisonniers : Ce moyen étoit à la verité un peu violent, mais c'étoit l'unique pour mettre les Espagnols à la raison, & nous les connoissions gens à nous mépriser sans cette fermeté, & à nous abîmer en peu de temps pour peu de tiédeur que nous eussions fait paroître ; car ils n'ont ordinairement du courage que quand ils

croyent que leurs ennemis en manquent.

Le 28. à la pointe du jour il nous vint à bord un parlementaire qui nous ramena nos cinq hommes, sçavoir un François & quatre Anglois, avec quantité de rafraichissemens pour nos blessez, & la Lettre que voicy.

Lettre du President de Panama.

JE vous envoye tous les prisonniers que j'avois dans ma place, si j'en avois davantage je vous les renvoyerois de même, & à l'égard de ceux que vous avez entre les mains, je mets cela à vôtre honnêteté, & suivant l'usage de la guerre.

Nous luy envoyâmes une douzaine des plus blessez, & luy écrivimes cette réponse.

Lettre pour le P. de Panama.

SI vous en aviez usé de la sorte lors qu'on vous redemanda les cinq

prisonniers que vous nous renvoyez à present, vous auriez sauvé la vie à ces miserables, dont on vous a envoyé les têtes, & que vous avez bien voulu faire perir. Nous vous renvoyons en échange douze de vos hommes, & vous demandons vingt mille pieces de huit pour la rançon de ceux qui nous restent, faute dequoy nous les mettrons hors d'état de nous renvoyer des balles empoisonnées, qui est une contravention si manifeste aux loix & aux maximes de la bonne guerre, que si nous en voulions faire le châtiment suivant la rigueur des regles qu'elle nous prescrit, nous ne donnerions quartier à pas un de vos gens.

Nos cinq hommes que l'Espagnol nous avoit ramenez, nous confirmerent encore le massacre des trois partis dans la riviere de Boca-del-Chica, dont ils avoient été témoins oculaires. Vers le midy du même jour 28. nous levâmes l'anchre & fûmes moüiller à Tavoga pour y faire de l'eau, & tandis

que nôtre accommodement se faisoit avec les Espagnols pour le rachapt de leurs prisonniers, nous leur demandâmes la traitte, qu'ils nous accorderent en nous envoyant tous les jours quantité de Canots remplis de marchandises & rafraîchissemens qu'ils nous donnoient à tres-bon marché, à l'exception de la farine, biscuit, viande & autres vivres qui se peuvent garder, dont la raison n'étoit pas difficile à deviner.

Le 29. le parlementaire revint qui nous rapporta, qu'il avoit fait quêter dans la ville pour la rançon, & que l'on n'avoit pû ramasser que six mille pieces de huit, mais comme nous étions pressez de partir, nous lui dîmes qu'il nous en envoyât dix mille, ou que nous les irions querir dans la ville. Cette fanfaronade fit que le premier de Septembre il vint un Canot nous dire, que le lendemain une Barque nous viendroit apporter ce que nous deman-

dions, & le deux il nous mourut un de nos bleſſez.

Le 3. ne voyant rien venir de Panama; nous appareillâmes & entrâmes dans le port, aprés avoir iſſé pavillon au grand Mats nous tirâmes un coup de canon, ils répondirent à nôtre ſignal en arborant un pavillon blanc ſur un des baſtions du fort, pour nous avertir que l'argent n'étoit pas encore prêt, ce qui nous obligea de ſortir & de tenir toute la nuit à la cape devant l'entrée du port. Le 4. il vint un Chevalier de Malthe avec une Barque apporter les dix mil pieces de huit, & reprendre les priſonniers. Le 5. nous fûmes moüiller à Ottoque pour y prendre des vivres, & le 7. il nous mourut deux hommes.

Le 8. les Indiens qui nous avoient ſervy de guides pour paſſer de la Mer de Nort en celle de Sud, & qui ne nous avoient pas quittez depuis, furent pris ou maſſacrez par l'Eſpagnol ſur cette Iſle d'Ottoque

en vengeance du ſervice qu'ils nous avoient rendu. Le 9. au matin nous mîmes cinquante hommes à terre pour chercher ſi l'on pourroit trouver le lieu où s'étoient retirez les Eſpagnols, que nous ne trouvions point dans leurs habitations, pour ſçavoir ce qu'ils avoient fait de ces Indiens; mais on ne trouva que leur argent & leur bagage qu'ils avoient ſauvez ſous une voute.

Sur le midy du même jour le Capitaine Touſlé mourut de ſa bleſſure, on le jetta à la mer comme il l'avoit demandé avec les ceremonies que l'on pratique en ces occaſions. Le 10. nous levâmes l'anchre & vinmes moüiller aux Iſles des Rois, & le 12. il nous mourut un bleſſé. Le 17. nous ſortimes avec la petite Fregate & la Barque longue pour aller voir dans le port de Panama s'il n'y avoit point de Bâtimens qui puſſent nous venir importuner pendant que nous careſnerions; nous eûmes du vent de Nord-

oüeſt qui fit que nous n'arrivâmes aux Iſles de Pericos que le 19. Quand nous fûmes ſous les forts de cette ville, nous carguâmes nos baſſes voiles, & comme les Eſpagnols nous virent de côté en travers, ils nous envoyerent trois coups de canon aprés avoir arboré Pavillon de Bourgogne ſur le Baſtion du vent; mais ayant reconnu qu'il n'y avoit là aucun vaiſſeau que nous dûſſions apprehender, nous nous mîmes à croiſer de Taboga à Sipilla, nous obſtinant à garder les deux Bâtimens qui devoient venir de Lima, & cependant nous envoyâmes une de nos Pirogues avertir nos gens de mettre hardiment en carêne, & qu'il n'y avoit rien à craindre de Panama: nous eûmes un tres-mauvais temps dans le Canal, les vents faiſoient le tour du compas avec des tourbillons ſi violens, qu'ils rendoient la mer épouventable. Le 28. le temps étant calmé nous apperçûmes une voile le long de la grande terre, aprés la-

quelle nous envoyâmes deux Pirogues, elle voulut entrer dans le port, de Panama, mais le fort ayant fait feu sur elle, croyant que c'étoit un de nos Bâtimens, elle dépassa le port & nos Piroques la prirent. Elle venoit de Nata & étoit chargée de vivres & sucreries qu'elle portoit à nos ennemis, qui eurent la charité de nous la renvoyer.

Le 11. Octobre n'ayant rien vû de ce que nous attendions, nous fimes route pour les Isles des Rois, & comme la lune étoit forte, les courans l'étoient aussi, ce qui nous obligeoit de moüiller dans le Canal à toutes les marées contraires, depuis vingt brasses d'eau jusques à quarante. Nous arrivâmes le 16. à l'Isle du Caresnage, où nous trouvâmes nos Bâtimens prêts.

La mer des environs de ces Isles des Rois dont j'ay tant parlé, est remplie d'un grand nombre de baleines prodigieusement grosses ; el-

les ſont tourmentées par un poiſſon appellé *Eſpadon* , qui leur fait une guerre perpetuelle en les piquant deſſous le ventre d'une areſte faite en façon de ſabre , dont il a la tête armée , ce qui fait faire à ces monſtrueuſes bêtes des ſauts & des bonds qui les élevent inceſſamment hors de l'eau. Paſſant d'un grand poiſſon à un petit , je diray qu'outre les huitres à perles qui y ſont en quantité , il y en a d'autres qui ſont bonnes par excellence , & ſi groſſes qu'on eſt obligé de les couper en quatre pour les manger , & ſont d'une blancheur extraordinaire lors qu'elles ſont cuites.

Le 18. nous en partimes , & fimes route pour les Iſles qui ſont au large , où nous primes fonds le 19. au matin , & le 20. nous en repartimes avec nôtre Galere & deux Piroques , pour aller prendre une Sucrerie qui eſt à deux lieuës ſous le vent de Panama ; donnant ordre à nos Navires d'y venir moüiller trois

jours aprés nous. Nous prîmes cette Sucrerie, & tout son monde, qui nous dit que le Courier de Chiriquita étoit arrivé à Panama, qui rapportoit qu'il y avoit deux Bâtimens & deux Barques de Flibustiers moüillez à l'embarcadere de sa ville, qui y faisoient des viandes, ce qui nous surprit un peu, ayant peine à nous persuader que ces Flibustiers eussent voulu quitter une si bonne côte qui est celle du Perou (où nous sçavions qu'ils étoient allez) pour venir à celle-cy qui l'est beaucoup moins, laquelle difference toutefois n'est qu'au regard de l'abondance & de la qualité des vivres qui y croissent, & donc je feray mention dans la suite. Ces prisonniers nous dirent aussi, comme il étoit vray, qu'une galere que nous sçavions bien qu'on bâtissoit à Panama étoit achevée, qu'elle bordoit cinquante-deux avirons & étoit armée de cinq pieces de canon & quarante pierriers, qu'il étoit ve-

nu tant de Cartagenna que de Puerto-bello, cinq cent hommes pour l'armer auſſi-bien que deux pirogues, & qu'ils épioient le temps que nous euſſions paſſé devant leur port à nôtre ordinaire, afin d'en ſortir de nuit, pour aller ſurprendre en nôtre abſence nos autres bâtimens qu'ils croyoient encore en carêne.

Le 24. nous moüillâmes à Ottoque pour y recueillir le Mays & le Ris qui étoient encore ſur pied. Le 26. dans le doute où nous étions qu'il y eût des Flibuſtiers à Chiriquita, comme ces priſonniers venoient de nous le dire, nous y envoyâmes une barque pour les avertir, au cas qu'ils y fuſſent, que nous irions les trouver auſſi-tôt que nous aurions pris quelques vivres le long de la côte. Le 29. nous mîmes dix-neuf de nos priſonniers à terre, & appareillâmes d'un vent d'Eſt. Le 30. au matin étant vis-à-vis la baye de la Villia, nous ſerrâmes nos huniers, crainte de la dépaſſer ; le ſoir

nous nous embarquâmes dans nos canots, & le 31. à minuit nous mîmes à terre. La ronde nous y découvrit, ce qui nous fit hâter le pas pour arriver à cette ville avant qu'ils euſſent le temps de ſe preparer, mais nôtre pratique nous ayant égarez du chemin, il paſſa une autre ronde, laquelle nous y appercevant voulut ſe ſauver, à l'inſtant nous fimes feu deſſus qui en démonta trois & en prîmes un priſonnier, lequel nous dit que nous étions encore à trois lieuës de la Villia, & que nous n'étions point dans le chemin, que tout le monde y étoit ſous les armes, & qu'il y avoit un ſecours de ſix cens hommes envoyé de Panama. Cet avis nous arrêta tout court, & nous obligea de retourner, parce que nous connûmes bien que nous étions découverts, & qu'ainſi nous perdrions nos peines. Avant de nous rembarquer, nous fimes à manger à une eſtencia qui étoit à une demie lieüe du bord de la mer, d'où l'Eſpa-

gnol nous reconduisit en changeant de temps en temps nôtre queuë jusqu'à ce que nous eussions rejoint nos Canots , dans lesquels nous étant rembarquez , nous nous trouvâmes si las & si fatiguez , que nous attendîmes le lendemain pour aller joindre nos bâtimens, dequoy les Espagnols s'étant apperçûs, ils firent tant de feu sur nous qu'ils nous obligerent d'aller moüiller plus au large.

Le 2. Novembre nous rejoignîmes nos navires qui croisoient en cette baye. Le soir nous prîmes fonds entre l'Isle Iguana & la grande terre vis-à-vis de quelques hattos à dessein d'y aller chercher des viandes. Le 3. à midy nous mîmes pour cela à terre, où nous trouvâmes les Espagnols assemblez contre lesquels nous nous battîmes une demie-heure ; ils nous tuerent un homme & nous en blesserent un autre , mais cela ne nous empêcha pas d'aller à la prochaine hatto , où nous ne trouvâmes pourtant point

de bêtes, les Espagnols les ayant emmenées & chassées devant eux, nous y couchâmes cette nuit, & les Espagnols ne nous laissant point en repos, nous fûmes obligez sur la minuit de sortir sur eux, & ils nous cederent le terrain.

Le 4. nous revînmes à bord, apportant seulement quelque peu de rafraîchissemens pour nos blessez, & le soir nous appareillâmes d'un vent d'Oüest portant nôtre bordée au large jusques au 5. à midy que nous revirâmes à terre. A minuit nous fimes le Sud sud-est, au plus prés du vent jusques au 6. que nous reportâmes à terre. Sur la minuit suivante, nous découvrîmes une voille & la joignîmes: c'étoit la barque que nous avions envoyée à Chiriquita, laquelle ayant trouvé un tres-mauvais temps, avoit été obligée de relâcher sous le Morne ou cap à Puercos. Le 17. ne pouvant doubler ce Morne à pointe de Bouline, à cause des vents d'Oüest; nous en-

voyâmes nôtre gallere à Chiriquita, au lieu de nôtre barque. Nous fûmes jusques au 12. à doubler le Morne, & nous eûmes un grain la nuit qui nous fit faire vent arriere à l'Oüest Sud-oüest à mats & à cordes : mais les courans portoient tellement sous le vent, que le 13. nous étions encore six lieuës sous le vent du Morne ; nous fimes l'Oüest Nort-d'oüest, gouvernant sur l'Isle à Tigre, qui est à deux lieuës Nort & Sud de la grande terre, entre la riviere de Saint Jago, & ce Morne ou cap à Puercos. Le 14. la nuit nous capiâmes crainte de trop approcher la terre.

Le 16. nous arrivâmes à l'Isle Saint Juan où nous trouvâmes nôtre gallere de retour de Chiriquita, laquelle n'y avoit rien trouvé : ce qui nous augmenta le soûpçon que nous avions déja conçu que le President de Panama n'eût fait courir un faux bruit, qu'il y avoit là des Flibustiers, qu'afin de nous faire abandonner

son port, & donner lieu pendant nôtre éloignement aux bâtimens qu'il attendoit du Perou, d'entrer dans Panama : ce qui nous haussa d'autant plus le courage, que nous connoissions de jour en jour la poltronerie & la lâcheté de cette orgueilleuse nation, qui avec deux navivre de trois ponts de dix-huit pieces de canon chacun, & de quatre cens hommes d'équipage, apprehendoient nos méchantes barques qui n'avoient en tout que quatre pieces de canon & quelques pierriers, avec lesquels pourtant nous les attendions.

Le 18. nous échoüames nôtre galere & nos Canots pour les netoyer, & le 20. nous partîmes dedans pour aller tâcher à prendre quelques prisonniers qui nous pussent pleinement informer s'il étoit vray ou non qu'il y eût eu des Flibustiers à Chiriquita ; parce qu'ils pouvoient en être partis avant que nous y eussions envoyé, & en partant nous

donnâmes rendez-vous à nos navires à l'Isle de saint Pedro pour y attendre nôtre retour. Le 24. au matin nous mîmes à terre deux lieuës sous le vent de la riviere du Pueblo-Nuevo, où aprés avoir marché jusques à quatre heures aprés midy pour découvrir quelque maison, nous vîmes deux Cavaliers dont nous en démontâmes un qui se sauva, & prîmes l'autre, auquel nous demandâmes en quel endroit nous étions, dont nous ayant instruit & donné avis qu'à une demie lieuë de là il y avoit un bourg nommé saint Lorenço, nous y fûmes, & y étant arrivez à la nuit fermante, nous y prîmes quantité de prisonniers qui nous dirent qu'ils n'avoient entendu parler d'aucuns Flibustiers depuis que nous avions pris Chiriquita : ce qui ne nous laissa plus aucun lieu de douter de la tromperie que le President nous avoit faite. Le 26. nous revinmes au bord de la mer avec nos prisonniers & apper-

çûmes nos Bâtimens qui alloient au rendez-vous ; nous envoyâmes un Canot les avertir de venir moüiller à une Isle qui est vis-à-vis & à trois quarts de lieuë de l'embarcadere de saint Lorenço.

Ce bourg est une lieuë & demie avant en terre, & ne me parut qu'un village : Il est habité moitié par les Espagnols & moitié par des Indiens qui, comme j'ay dit, se reduisent & se soumettent peu à peu à ces Espagnols ; le païs est fort découvert, & à moins d'être seur du lieu où l'on est, l'on croiroit être à Chiriquita, tant il y a de ressemblance entre ces deux endroits, soit pour la situation du Bourg & de ses environs, soit pour le cours & la disposition des rivieres dont il est arrosé.

Le soir du 26. nous fûmes à bord de nos Navires avec nos prisonniers, & accordâmes avec eux de la quantité de vivres qu'ils nous donneroient pour leur rançon. Le 27.

nous envoyâmes à terre le Padre ou Curé du lieu pour nous la faire dépêcher. Le 28. les Anglois qui faiſoient partie de nôtre flote nous prierent de nous aſſembler pour partager les Bâtimens & l'artillerie que nous avions pris enſemble, étant bien aiſes d'être ſeuls de leur Nation dans leur bâtiment, ce qui ſe fit ſur le champ. Le premier Decembre nous envoyâmes un Canot à la grande terre; ceux qui le conduiſoient nous rapporterent qu'ils avoient trouvé une compagnie de Cavalerie qui les avoit menacez de loin avec leurs coutelas à la main; ce qui nous obligea de partir la nuit au nombre de cent hommes pour les aller voir à terre. Le 2. nous fûmes les attendre dans leur Bourg de ſaint Lorenço; mais ne s'y étant preſenté perſonne, nous le brûlâmes. Si-tôt que les Eſpagnols y virent le feu, le Commandant du lieu vint nous offrir une ſomme d'argent pour la rançon des priſonniers; ce

que nous refusâmes, parce que nous avions beaucoup plus besoin de vivres : Nous luy dîmes que s'il ne nous en apportoit, ainsi que nous étions déja convenus avec ses gens, qu'il n'avoit qu'à envoyer sur l'Isle y chercher leurs têtes. Nous avions trouvé dans la maison de ce Commandant la lettre que voicy, écrite par le Teniente de Chiriquita.

Lettre du Teniente de Chiriquita au Commandant du Bourg de saint Lorenço.

JE vous envoye pour renfort tout le monde armé que j'ay pû rassembler ; faites vos efforts pour prendre quelqu'un des ennemis, afin de sçavoir leur intention dont nos Generaux sont fort en peine. Faites retirer les bêtes du bord de la mer & les mettez en un lieu propre pour faire embuscade, afin que s'écartans à leur maniere accoûtumée pour en tuer, il vous soit plus facile d'en attrapper quelqu'un. Si cela ne vous reussit pas, faites une embuscade à l'en-

droit où vous estimez qu'ils doivent mettre nos prisonniers à terre, & faites vous montrer par eux les gens qu'ils ont connû dans leurs bords les plus respectez, afin que si Dieu nous donne l'avantage vous ne détruisiez point ceux là, & que vous me les envoyez : Sur tout interrogez les femmes, pour sçavoir s'il n'y auroit pas eû quelque imprudent qui leur eût découvert quelque chose.

Cette lettre nous fit mieux tenir sur nos gardes que nous n'aurions fait, & revinmes à bord le soir. Le 3. nous fûmes avec un Canot à terre, voir s'ils avoient apporté les vivres pour la rançon de leurs gens ; mais au lieu de cela nous les vîmes occupez aux travaux d'un retranchement qu'ils faisoient proche du lieu où ils s'attendoient que nous les descendrions : Ce qui nous fit connoître qu'ils suivoient les ordres de la lettre. Le 4. nous mîmes ces prisonniers à terre sur l'Isle où nous étions moüillez, & les y laissâmes,

ſans attendre davantage leur rançon, afin de nous garentir de cette embuſcade où il eût fallu neceſſairement tomber, ſi nous les euſſions remis où nous les avions pris.

Le ſoir nous levâmes l'anchre & fimes route pour la baye de Boca-del-Toro, avec la briſe d'Eſt qui nous pouſſa. Le 5. nous doublâmes la pointe Borica qui eſt dix lieuës au vent de cette baye. A ſa hauteur nous fûmes pris de calme juſques au 10. que vers le ſoir il s'éleva un petit vent du large qui nous fit embouquer ; mais il fut ſuivy d'un tourbillon ſi épouventable, que nôtre Bâtiment fut une heure couché de telle ſorte que ſon pont étoit dans l'eau juſques à ſa grande Eſcoutille ; & une choſe qui nous étonna fut que nos Iſſats, Eſcoutes, Bras, & autres manœuvres furent coupez comme ſi l'on s'étoit ſervy de haches pour cela. Cette rupture de cordages nous fut cependant tres-utile, & ſans elle nous

allions ſervir de curée aux poiſſons ; car nos voiles n'étant plus tenuës que par le vent & par le ſeul racage , les vergues s'allongerent le long des Mats , & nôtre Navire ſe redreſſa heureuſement peu à peu. A la nuit fermante le temps ſe modera par une abondance de pluye qui nous amena du calme ; & le 11. nous eûmes du vent de Sud qui nous envoya moüiller dans le fond de la baye.

Cette baye de Boca-del-Toro a environ quatre ou cinq lieuës d'embouchûre d'une pointe à l'autre, & bien huit de profondeur ; pour y entrer avec ſeureté il faut avoir la barre du gouvernail à ſtribord , parce qu'il y a du peril à ranger l'Eſt , il y a un bon moüillage par tout & à l'abry. Dans le fond de la baye on peut moüiller à une portée de piſtolet de terre.

Il y a quatre Iſles dans ſon enceinte fort proches de la grande terre du côté de l'Eſt Nord-eſt ;

mais les environs en ſont mal ſains à cauſe des roches frequentes qui y ſont. Pluſieurs belles rivieres s'y déchargent & menent en les remontant à divers carbets d'Indiens qui n'ont paix ny amitié avec perſonne, non plus que ceux dont j'ay fait mention quand j'ay parlé du Cap la-Vella & de Boca-del-Drago : Ce qui n'empêche pourtant pas les Eſpagnols de faire paſſer leurs Caravannes au milieu de leur païs quand elles vont de la Coſta-Rica à Panama; mais il faut pour cela qu'elles ſoient tres-bien eſcortées, & le grand chemin par où elles paſſent n'eſt qu'à ſix lieuës du bord de la mer.

Le 12. nous fûmes chercher des arbres tant pour faire des Canots à mettre nôtre eau, que des Canots de guerre, Le 25. jour & Fête de Noël, aprés que nous eûmes fait nos prieres de nuit, un de nos Cartiers-Maîtres étant deſcendu à terre pour avoir le ſoin d'y faire fai-

re à manger (parce que nos Bâtimens étant en carêne, toutes nos ustancilles en étoient dehors) un de nos prisonniers qui servoit de cuisinier, luy donna six coups de coûteau en divers endroits, dont s'étant écrié il fut aussi-tôt secouru, & le meurtrier puny de mort.

Le premier Janvier 1687. nos Canots étant achevez nous partîmes de cette baye & fimes route pour celle de la Caldaïra afin de nous y envitailler & y achever de carêner nos Navires. Le 2. nous les quittâmes aprés avoir donné ordre à ceux que nous avions laissez pour les conduire, de nous venir joindre au rendez-vous dans cette baye, & nous nous embarquâmes deux cens hommes dans nos Canots par le travers de la Cagna, qui est une petite Isle tres-mal saine à aprocher distante d'une lieuë Nord & Sud de la terre ferme, entre Boca-del-Toro & la Caldaïra : nous fûmes six jours en route avant que d'y ar-

river, n'allant que de nuit de peur de nous faire découvrir. Le 6. à la nuit étant arrivez au fonds de la baye nôtre pratique nous fit entrer dans un Esterre, & nous dit que pour éviter d'être découverts il falloit mettre à terre en cet endroit, aprés y être descendus il nous conduisit dans un marécage où l'on enfonçoit dans la fange jusques à la ceinture aux endroits les plus fermes, de maniere que cinq de nos gens à qui on ne voyoit plus que la teste, ne nous donnerent pas peu d'exercice de les en tirer avec des cordes que l'on attacha aux Mangles (qui sont des arbres qui portent ce nom dont le marais est remply) si bien que ne voyant pas par quel moyen nous pourrions nous debarasser d'un si vilain lieu, nous fimes monter nôtre pratique sur un arbre pour tâcher de découvrir à la faveur du clair de la Lune si nous étions encore loin du pays ferme, mais se voyant libre il se sauva d'ar-

bre en arbre comme un singe en se raillant de nous, sans que nous le pussions voir ni luy faire autre chose que des menaces, dont je crois qu'il ne se soucioit guere. Nous employâmes le reste de la nuit à faire environ cent pas dans ce bel endroit où nous faisions une veritable patroüille, & d'où nous ne pûmes sortir qu'à la pointe du jour barboüillez depuis la tête jusques au pieds, & nos armes chargées & amorcées de bouë. Quand nous fûmes en état de nous considerer, & que nous nous vîmes deux cens hommes d'une même parure & dans un si galant équipage, il n'y en eut aucun qui n'oubliât sa peine pour rire de l'état où il voyoit & les autres & luy méme. Enfin aprés avoir pesté contre nôtre pratique qui s'étoit si subtilement sauvé, aprés nous avoir embourbez, nous remontâmes dans nos Canots où nous nous nettoyâmes du mieux que nous pûmes, aussi-bien que nos armes, &

aprés être sortis de l'esterre nous rencontrâmes une fort belle riviere dans laquelle étant entrez nous y montâmes environ deux lieuës & mîmes à terre à un retranchement où nous trouvâmes les restes de deux Navires que les Espagnols avoient brûlez lors qu'un Flibustier Anglois nommé Betcharpt vint carêner en cette baye, ce qui nous fit juger par le recit qu'on nous en avoit fait que c'étoit l'embarcadere de Nicoya. Nous suivîmes le chemin que nous y trouvâmes & y marchâmes environ deux lieuës, au bout desquelles à l'aboy des chiens nous entrâmes dans un bourg nommé sancta Catalina, où nous prîmes tout le monde, & comme on nous y aprît qu'il n'y avoit plus que trois lieuës à Nicoya, nous montâmes soixante hommes à cheval pour y aller; mais à la moitié du chemin nous trouvâmes deux Cavaliers que nous manquâmes, lesquels ayant retourné s'en furent à

toute bride avertir les habitans de la ville de nôtre marche vers eux, de ſorte que quand nous y arrivâmes ils avoient déja tout mis à couvert, & nous attendoient ſur leur place d'armes, où nous les forçâmes aprés avoir eſſuyé leur premiere décharge qui ne nous tua ny bleſſa aucun de nos gens. Pendant que nous ramaſſâmes ce qu'il y avoit de vivres, nous envoyâmes de petits partis dans les lieux circonvoiſins, leſquels en apporterent quelque argent, entr'autres la vaiſſelle du Gouverneur, & tout ce qu'il avoit ſauvé de ſa maiſon.

Le 8. nous ſortîmes de cette ville & vinmes rejoindre nos gens à ſancta Catalina où nous demeurâmes le reſte de la journée; la nuit il arriva deux vigies des ennemis dont nos ſentinelles en tuerent une, leſquelles ne nous ſçachans pas dans ce bourg, venoient avertir les Eſpagnols qu'ils avoient vû nos trois voiles entrer dans la baye & que

c'étoit l'ennemy ; mais cet avertissement étoit venu un peu trop tard. Le 9. nous sortîmes de ce bourg pour regagner nos Canots dans lesquels nous étant rembarquez, nous laissâmes un prisonnier à terre pour vaquer à la rançon de ceux que nous emmenions, & le 10. nous arrivâmes à bord de nos Vaisseaux que nous trouvâmes moüillez en cette baye. Nous avions trouvé entre les papiers du Gouverneur de Nicoya trois Missives que je rapporte icy.

Lettre du Gouverneur ou General de la Province de Costa-Rica écrite au President de Panama, dattée du 2. May 1686.

Cette Lettre est pour vous aviser de la prise de nôtre chere ville de Granada par les Pirates le 10. *du precedent ; ils ont mis à terre dans un lieu où nous n'avions point de vigies, nous fiant sur ce que la mer y est fort brave : Ils ont passé au travers des*

bois comme des animaux ſauvages, nous eûmes le bonheur d'être avertis par des peſcheurs, quoy que nous fuſſions déja ſur nos gardes depuis les nouvelles qui nous étoient venuës de Leſparſo & de Nicoya. Le 9. ils coucherent à la puiſſante maiſon de Dom Diego Ravalo Chevalier de S. Jago. Nous nous étions aſſez bien preparez à les repouſſer, mais la maniere d'entrer au combat de ces gens là étonna ſi fort les nôtres que nous ne pûmes faire la reſiſtance que nous nous étions propoſée; ils foncerent dans la ville les yeux fermez, chantans & dançans comme des gens qui vont à un feſtin. Enfin aprés nous être battus comme de vaillantes gens, ils gagnerent la place avec perte de trente hommes de leur côté par l'eſtime que nous en a fait Dom Antonio la Fortuna, homme d'experience en fait de guerre, lequel ſe rendit à nous quelque mois auparavant. Nous croyons auſſi qu'ils ont perdu leur General, ayant veu tomber un homme d'apparence par ſes vétemens.

Aprés avoir demeuré quatre jours dans nôtre fort, ils nous envoyerent demander rançon pour la ville & pour les prisonniers, mais n'ayant pas été assez prompts à répondre à leur proposition, ils l'ont brûlée & en sont partis le 15. Le Señor Dom Juan de Castilla Sergent Major les fut attendre avec son monde; mais ne sçachant pas qu'ils emportoient nôtre Artillerie, il fit (à un tiers de lieuë de la ville) foncer ses gens sur ces ennemis de Dieu, lesquels resolus à passer ou à mourir tous, tuerent une si grande quantité de nôtre monde que le reste se sauva & laissa les Capitaines seuls.

Nous avons pris un de leurs gens qui nous a dit qu'ils n'étoient venus dans nôtre Province que pour en connoître les forces, quoy qu'assurement s'ils avoient trouvé nos chattes moüillées ils s'en seroient servis pour passer par le Lagon à la mer de Nort, & auroient abandonné leurs camarades qui gardoient leurs bâtimens, & infailliblement leur terminaison sera par Carthage. Que Monsieur le Gouverneur

prenne ses mesures là dessus, & qu'il continuë de fortifier son retranchement. Ie vous informeray plus amplement de l'affaire par la premiere caravanna.

Lettre du President de Panama au General de la Costa-Rica

Celle cy est pour vous aviser des nouvelles qui me sont venuës de Cartagenna par Puerto Bello. Le Roy de France ayant crû recevoir quelque mécontentement de nôtre Nation, avoit envoyé quatre-vingt voiles devant Calix pour le faire contribuer, & veu que les forces étoient les superieures de la raison en ce rencontre, on luy a donné un demi million, ce qui a fait retirer les vaisseaux en leur port.

Vous sçaurez que le 22. Août, Monsieur l'Evêque me força à mettre trois bâtimens dehors pour attaquer les Pyrates qui étoient toûjours devant nôtre port, & qui prenoient toutes les barques & canots qui vouloient entrer. A la pointe du jour nos Bâtimens les surprirent, ce qui obligea un des Pyrates

à filer ſon cable par le bout, non pour fuïr mais par l'adreſſe du Commandant. De deſſus mes ramparts je voyois le combat dont je croyois la gloire infaillible pour nous, les ayant vûs s'aborder j'envoyai une chaloupe lever l'anchre de celuy qui avoit filé ſon cable pour le moüiller dans mon port. Et auſſi-tôt qu'ils ſe furent décrochez, je depeſchay deux barques longues pour m'aller querir des nouvelles & pour m'amener ceux qui en auroient réchapé, quoy que ma commiſſion portât de ne point donner de quartier à ceux qui ſeroient ſur les ponts, afin de détruire ces ennemis de Dieu & de ſes Saints, leſquels prophanent les Temples, & détruiſent ſes Serviteurs. Le ſoir ils m'envoyerent un de nos gens m'avertir de leur rendre cinq priſonniers que j'avois dans ma place, & comme cela m'eſt deffendu de mon Prince, je le refuſay ; mais ces nouveaux Turcs m'envoyerent vingt têtes, & je crus pour empêcher la deſtruction de tant de Chrêtiens, être obligé de leur ren-

voyer leurs gens, avec dix mille pieces de huit pour le rachapt de 90. presque tous blessez, qu'ils nous renvoyerent de trois cent trente qui étoient sortis. Voyez si de tous côtez Dieu ne nous afflige pas, prenons cela pour l'amour de sa passion.

Lettre du Teniente de Sansonnat au President de Panama.

LE Capitaine François Groignet s'est separé de sa Flote au Realeguo, & est degradé sur nos Isles de Mapalle avec cent cinquante hommes. Nous avons pris trois de leurs gens qui nous ont dit que ceux qui étoient montez vers Panama étoient dans le dessein de repasser au Nord. La paix que vous avez faite avec les Indiens nous fera plus de mal que de bien; il falloit du moins attendre qu'ils fussent passez pour fermer ce passage. Ces gens là ne voyant point de lieu pour se retirer vont être comme des chiens enragez. Nous n'avons point besoin de cela; car partout où ses gens sans Re-

ligion mettent à terre ils remportent la victoire : Facilitez leur passage si vous voulez que nous soyons en repos ; ils ont mis dix ou douze fois à terre sans sçavoir ce qu'ils cherchoient. Envoyez nous un homme qui sçache faire la guerre par mer, car je n'estime pas qu'ils puissent jamais sortir de dessus ces Isles, & ainsi il feroit bon les y aller prendre.

Le 12. ne voyant point de rançon venir, nous partîmes pour l'aller chercher nous-mêmes à Nicoya, où nous arrivâmes le 13. Nous fimes plusieurs partis pour chercher les vivres qu'ils avoient cachez, & leur envoyâmes un parlementaire pour sçavoir s'ils vouloient racheter leur Ville. Le Teniente nous fit dire que le Gouverneur étoit allé à la Costa-Rica chercher du secours, & qu'il n'avoit point ordre de payer de rançon, qu'à l'égard de celle qu'on nous avoit promise pour les prisonniers qu'elle étoit toute prête, & qu'il ne fal-

loit pas nous impatienter si nous ne la recevions pas si-tôt que nous eussions desiré, parce que n'ayant point de Canots pour nous l'envoyer par mer, où il n'y avoit qu'une demie journée de trajet, ils étoient obligez de la faire porter par terre sur des mulets, ausquels il falloit quatre jours de marche. Sur cette réponse nous luy envoyâmes dire que nôtre dessein avoit été de partir le lendemain, que neanmoins puis qu'ils attendoient du secours nous l'attendrions aussi; mais nous impatientant de le voir tarder si long-temps, nous en repartîmes le 17.

Le 19. ils vinrent au bord de la mer vis-à-vis du lieu où nos bâtimens étoient anchrez, & apporterent la rançon qu'ils nous avoient promise pour leurs prisonniers que nous remîmes en même temps à terre. Nous leur donnâmes une lettre que nous écrivions au Gouverneur, où nous luy mandions

qu'il nous informât du jour que ſon renfort ſeroit arrivé, que nous ne manquerions pas de l'aller voir, & que cependant s'il ne nous envoyoit autant de charges de chevaux de Biſcuit & de Mays que nous luy en demandions pour la rançon de ſa Ville, il devoit s'aſſurer que nous l'irions brûler.

Le 20. nous levâmes l'anchre, & fûmes à une des Iſles qui ſont dans cette Baye mettre nos bâtimens en carêne. Le 22. nous partîmes dans nos canots, ne laiſſant de monde dans nos navires que ce qu'il en falloit pour les carêner, & fûmes cependant chercher quelque hatto où nous puſſions ſubſiſter, afin de conſerver & épargner les vivres que nous avions amaſſez en nos bords, dont nous avions beſoin dans une entrepriſe que nous voulions executer ſur la ville de Queaquille. La nuit du 22. au 23. nous mîmes à terre à la Caldaira, où nous fûmes découverts par les Vi-

gies, qui en se sauvant mirent le feu dans des savanas pour nous empêcher de passer ; neanmoins nous ne laissâmes pas de gagner la petite ville de Lesparso, laquelle étoit presque toute abandonnée depuis que nous y avions été.

Le 23. nous suivîmes par curiosité, ou plûtôt par caprice, le premier chemin qui se presenta à nous en sortant de la Ville : & quand nous eûmes fait environ une lieuë, nous appercûmes bien deux cens cavaliers sur nos aîles & à nôtre queuë : Un Espagnol qui s'étoit détaché des autres nous faisoit mille grimaces, & nous chantoit autant d'injures, ce qui fit que nous nous cachâmes, cinq hommes qui étions à la queuë des autres, dans des herbages fort hauts, qui bordoient les deux côtez du chemin, & laissâmes aller le gros, quand nôtre Espagnol qui suivoit toûjours nos gens vint à passer nous le demontâmes, & luy fimes faire la grimace tout

de bon On l'interrogea avec les ceremonies ordinaires, c'eſt à dire en luy donnant la gêne, pour ſçavoir où nous étions : Il nous dit que c'étoit dans le chemin Royal de Carthage, & que tout étoit abandonné depuis là juſques à cette Ville (où il y avoit vingt-ſept lieuës) dans l'apprehenſion où étoient ſes compatriotes que nous ne les allaſſions forcer de nous livrer paſſage à la mer de Nort, comme leurs principaux Officiers en avoient fait courir le bruit. Il nous donna auſſi avis qu'il y avoit quatre cens hommes de ronde, dont les deux cens que nous venions de voir étoient du nombre, pour épier le temps que nous mettrions à terre, afin de ſe retirer dans un fort retranchement qu'ils avoient à ſix lieües en deça de la Ville, pour nous repouſſer au cas que nous y allaſſions. Sur ce rapport nous ne jugeâmes pas à propos de paſſer outre, nôtre deſſein n'étant alors que de connoître le

pays, & chercher dequoy manger; ainsi nous retournâmes à Lesparso, & le 24. nous rejoignîmes nos Canots.

Le 26. nous mîmes à terre conduits par nôtre nouveau prisonnier, qui nous mena à une Sucrerie d'où nous nous partageâmes en deux compagnies pour aller à deux hattos, dont nous prîmes tous les gens qui s'y rencontrerent, & de qui nous sçûmes que plusieurs autres hattos & Sucreries circonvoisines avoient fourny toutes ensemble deux cens hommes armez, lesquels étoient partis la veille pour aller repousser l'équipage de trois Canots ennemis qui avoient mis à terre à la Colebra, où ils avoient tué & blessé quantité d'Espagnols. Nous nous doutâmes d'abord qu'il falloit que ce fût le Capitaine Grogniet qui remontoit la côte, à quoy nous ne fûmes pas trompez. Nous reprîmes incontinent le chemin du bord de la mer pour aller avec nos Ca-

nots au devant de luy: en y retournant nous entendîmes plusieurs coups de canon & décharges de menües armes vers l'endroit où étoient nos bâtimens en carêne, ce qui nous fit hâter le pas & nous rembarquer dans nos canots.

Si tôt que nous fûmes arrivez à bord de nos vaisseaux, nous y trouvâmes le Capitaine Grogniet avec trois canots, lequel y avoit été conduit avec ses gens par un de nos canots vareurs, qu'ils avoient heureusement rencontré en traversant cette baye, & ç'avoit été en réjoüissance de leur arrivée, qu'on avoit tiré de part & d'autre les coups que nous avions entendus.

Grogniet nous dit qu'il remontoit cette côte à dessein d'y chercher un endroit inhabité pour y mettre à terre sans obstacle, & s'abandonner avec un compas, à traverser le pays pour gagner la mer de Nort. Nous luy representâmes le peril où il s'exposoit, avec un si

petit nombre d'hommes (qui n'étoient que ſoixante en tout) s'il s'obſtinoit à executer une ſi dangereuſe entrepriſe , & qu'il valloit bien mieux qu'il reſtât avec nous , juſqu'à ce que nous euſſions trouvé une occaſion favorable de repaſſer tous enſemble à cette mer , pour mieux ſurmonter les difficultez qui s'y pourroient oppoſer. S'étant rendu à nos raiſons il demeura avec nous ; & aprés que nous luy eûmes fait recit des avantures que nous avions eües depuis nôtre ſeparation d'avec luy , il nous entretint auſſi des ſiennes , & nous raconta qu'il avoit fait pluſieurs deſcentes dans la baye de Mapalle avec differens ſuccés , & entr'autres que dans une de ſes deſcentes les Eſpagnols luy avoient pris trois hommes , qu'il avoit échangez quelque temps aprés pour d'autres priſonniers ; mais que les Eſpagnols avoient tellement corrompu ces trois hommes à force de belles promeſſes , tandis

qu'ils furent entre leurs mains, qu'à leur retour ils inſinuerent à leurs camarades; pour les trahir, le deſſein d'aller à une mine d'or fort conſiderable, qui eſt à quatorze lieuës du bord de la mer & à quatorze autres de Tiuſigal, & que prévenus de l'eſperance d'y faire fortune, ils étoient partis d'une Iſle où ils étoient, au nombre de cent douze hommes, & avoient été deſcendre à la grande terre pour aller à cette mine, conduits par des priſonniers qui en connoiſſoient le chemin, où ils ne marchoient que de nuit crainte d'être apperçûs; que ces trois hommes qu'il venoit de rachetter, & qui le vendoient à ſes ennemis, feignirent d'être fatiguez & avoir beſoin de repos pour ne point aller avec les autres; que nonobſtant cela ils étoient partis deux heures aprés, emmenant aux Eſpagnols qui les attendoient en un lieu convenu, tous les priſonniers qu'on avoit fait à terre dans cet-

te Baye, & emporterent en même temps les armes & les munitions de tous ceux de leurs compagnons qui étoient reftez fur l'Ifle, qui ne fe défioient pas d'eux, dont ils chargerent un canot: Que cependant la trahifon n'avoit pas eu tout fon effet, & que luy & fon monde étoient arrivez aux mines fans empêchement, à caufe que les Efpagnols qui s'étoient préparez à les maffacrer en mettant à terre, y étoient arrivez plus tard qu'il ne falloit, par la faute des transfuges qui avoient trop precipité le départ de leurs camarades; qu'ils fauverent ainfi en les preffant trop de fe perdre; Qu'il n'avoit pas fait grande fortune aux mines, parce qu'on y avoit auparavant donné ordre, quoy que neanmoins il n'y eût qu'une heure qu'on en avoit fauvé quatre cens cinquante livres d'or qui étoit tout prêt. Qu'il ne laiffa pourtant pas d'en trouver encore quelques livres, & de faire plufieurs pri-

sonniers qui furent surpris, parce qu'ils ne l'attendoient pas si-tôt, & que même ils croyoient qu'il se-roit défait en chemin, comme le dessein en avoit été pris.

Qu'aprés avoir demeuré deux jours à cette mine, voulant regagner le bord de la mer avec ses gens, il avoit trouvé dans son chemin les Espagnols qui l'attendoient, & qui faisoient contenance de se vouloir dédommager au retour de la faute qu'ils avoient faite, de n'avoir pas empêché sa descente. Leur Commandant envoya un trompette au Capitaine Grogniet, pour sçavoir s'il étoit dans le sentiment de se battre : à quoy ayant fait réponse qu'il n'avoit autre envie, les Espagnols avoient renvoyé une seconde fois luy dire que s'il vouloit rendre les prisonniers, ils luy laisseroient le passage libre ; mais il répondit fierement, que s'ils desiroient les avoir, ils vinssent les reprendre à la faveur de leurs armes ; que quant

au paſſage, il ſe le feroit ouvrir malgré eux. Que s'étant mis en devoir de paſſer, les Eſpagnols n'avoient pas eu la hardieſſe de l'attendre, s'étant contentez de tirer ſeulement quelques coups de loin, aprés quoy ils avoient pris lâchement la fuite, & luy le chemin de ſes Canots, qu'il avoit heureuſement laiſſez dans un endroit que les transfuges ne purent indiquer aux ennemis.

Il nous dit de plus, que quelque temps aprés être de retour de cette mine, ils avoient été au Pueblo-Viejo par une riviere qui n'en paſſe qu'à quatre lieuës, & qui ſe jette dans la baye de Mapalle, qu'ils avoient ſurpris ce Bourg, & qu'aprés y avoir reſté quelques jours, comme ils s'en retournoient joindre leurs canots, ils avoient trouvé une embuſcade à couvert d'un retranchement défendu par ſix cens hommes de la garniſon du Realeguo, qui commençoit à ſe réhabiter, contre leſquels ils s'étoient battus

long-temps ; mais voyant que les Eſpagnols tenoient ferme plus qu'à leur ordinaire, ils avoient foncé dans leur retranchement, où faiſant main-baſſe ſur tout ce qui oſoit leur reſiſter, ils en avoient fait un grand carnage ; qu'une partie demeura priſonniere entre leurs mains, tandis que l'autre prit la fuite, & abondonna le retranchement, auſſi bien que trois pavillons qu'ils avoient arborez deſſus : Que les Flibuſtiers ne perdirent que trois hommes, mais que les Eſpagnols leur tuerent dans la mêlée pluſieurs priſonniers tant hommes que femmes, qu'ils amenoient du Bourg, & qu'aprés cela ils ſe furent rembarquer. Que quelques mois aprés ne s'étant pas trouvé dans le deſſein qu'avoient pris quatre-vingt-cinq de ſes gens, de deſcendre vers les Iſles Californyes, il avoit fait reſolution avec ſoixante hommes qui luy reſtoient de monter vers Panama, où par hazard nous ayant

trouvez, ainſi que j'ay dit, nous luy avions donné place, auſſi bien qu'à ſon monde, dans nos bâtimens, où il nous apprît tout ce que je viens de rapporter.

Le 30. nous quittâmes nos bords, & en navigeant avec nos canots, nous entrâmes dans pluſieurs rivieres qui ſont dans cette baye de la Caldaira, & entr'autres dans une fort belle, où nous montâmes dix lieuës, pendant leſquelles nous la trouvions toûjours d'une égale largeur & profondeur: Pluſieurs Eſpagnols nous ont dit que quarante ou cinquante lieuës plus haut, l'on trouvoit une montagne d'où ſortoit la ſource qui faiſoit cette riviere, & de l'autre côté de la même montagne ſortoit auſſi la ſource, qui faiſoit la riviere S. Juan, qui s'écoule à la pointe blanche de la mer de Nort.

Nous prîmes dans cette riviere un grand canot chargé de ſuif, qui nous fut quelque temps aprés d'u-

ne grande utilité pour nôtre nourriture en allant à Queaquille. Nous trouvâmes aussi sur le bord de cette riviere des hattos où nous nous rafraichîmes, jusques au 6. de Février que nous revinmes à bord de nos Navires. Le 12. nous en repartîmes pour aller une troisiéme fois à Nicoya; nous y arrivâmes le 13. au soir, & nous détachâmes aussi-tôt plusieurs partis pour savoir nouvelle des Espagnols, qui ne paroissoient point depuis qu'ils nous avoient menacé de leur secours, au lieu du rachat que nous leur avions demandé pour leur ville, à quoy n'ayant point voulu encore satisfaire, nous la brulâmes cette derniere fois, & en partîmes le 17.

Lorsque nous étions contraints de chatier les Espagnols de cette sorte, nous conservions inviolablement les Eglises, dans lesquelles nous portions même les tableaux & images des Saints que nous trouvions dans les maisons des particuliers,

pour n'être pas expoſez aux incendies ny à rage des Anglois, à qui ces précautions n'étoient guere agreables, eux qui auroient eu plus de plaiſir & de ſatisfaction à voir conſommer une ſeule Egliſe, que toutes les maiſons de l'Amerique enſemble. Mais comme nous avions nôtre tour à étre les plus forts, ils n'oſoient rien faire qui contrevint au reſpect que nous portions à toutes choſes.

Nicoya étoit une petite ville aſſez plaiſante, les Egliſes y ſont belles, & les maiſons étoient mal bâties : Il y a une jolie riviere qui fait le tour de la moitié de la Ville; mais lors qu'on eſt dedans l'on ne ſçait par où l'on eſt entré, ny par où l'on en peut ſortir à cauſe de la hauteur des montagnes dont elle eſt ceinte de toutes parts.

Nous ne fûmes pas plûtôt partis de cette Ville que les Eſpagnols envoyerent mettre le feu dans le chemin par où nous devions paſſer,

d'où nous sortîmes heureusement, parce qu'il ne commençoit qu'à s'allumer. Nous prîmes un de leurs gens qui s'étoit enfermé entre nous & le feu, lequel nous mena à plusieurs Estancias, desquelles nous ne revinmes que le 20. & le 22. nous mîmes quarante prisonniers à terre qui nous étoient à charge dans nos bords.

On sera peut-être étonné de ce que je dis que les Espagnols mettoient les chemins en feu, mais on le seroit bien davantage si on l'avoit vû comme nous. Il y avoit deux sortes d'endroits où cet incendie étoit mis en pratique, sçavoir dans les savanas & dans les bois; quand c'étoit dans les premieres, dont les herbes étoient presque aussi hautes que nous, & d'une secheresse à se mettre en poudre : nous nous trouvions assiegez de flâmes à droite & à gauche du chemin, qui se faisoit sentir bien vivement, quoy qu'elles ne durassent pas long-temps, mais

quand ces chemins traversoient un païs couvert & remply de bois, comme dans l'occasion qui me donne sujet d'en parler, & qu'une fois le feu y étoit allumé, selon le vent qui soufloit, on voyoit plusieurs lieuës de païs embrasées en peu de temps, à quoy ne contribuoit pas moins la secheresse des matieres, qui y sont penetrées de la grande ardeur du Soleil en cette saison.

Le 23. nous envoyâmes nos cartiers maîtres à bord des Anglois, pour faire une charte partie avec eux. Nous leur proposâmes d'aller prendre ensemble Queaquille (où les Espagnols font une grande navigation) à condition que si nous prenions deux bâtimens, nous jetterions au sort à qui choisiroit, & qu'au cas qu'il n'y en eût qu'un, nous y mettrions cinquante hommes de chaque nation, jusques à ce qu'on en eût pris un autre, à quoy ils ne voulurent point consentir, demandant le premier choix ; ce

que ne leur voulant point non plus accorder, nous nous ſeparâmes tant d'avec eux, que du Capitaine Grogniet, & de cinquante de nos gens qui reſterent dans leur bord. De ſorte qu'ils étoient cent quarante-deux hommes dans leur navire, & nous cent ſoixante-deux dans nôtre fregatte & dans nôtre barque longue.

Le 24. nous levâmes l'anchre & fimes route pour Queaquille, qui eſt la premiere Ville maritime de la côte du Sud en y allant de Panama. Nous forcâmes de voile pour y arriver plûtôt que les Anglois qui avoient le même deſſein. Nous louviâmes juſques au 25. pour ſortir de la Baye, & partant du Cap blanc, nous fimes le Sud Sudoüeſt, le Sud cart Sudoüeſt, & le Sud bon plein juſques au 28. au ſoir que nous reamulâmes Stribord d'un vent d'Oüeſt Nordoüeſt chaſſant au Sud, qui nous dura juſques au 29. au ſoir que nous eûmes une nuit

de calme. Le 1. Mars vers midy, il ſe leva un petit frais de Nord, qui nous fit faire le Sud Sudoüeſt & le Sud Sudeſt juſques au 4. au matin que la briſe d'Eſt s'envoya, qui nous ſervit à faire le Sud. Le 5. elle s'envoya du Nordeſt. Le 8. à midy nous paſſâmes la ligne Equinoctiale, & laiſſâmes les Iſles Galapes qui ſont deſſous à l'Oüeſt douze lieuës ſous le vent.

Ce ſont huit Iſles qui ſont Nord & Sud du Cap Blanc, & Eſt & Oüeſt de Queaquille; elles ſont remplies d'une grande quantité de tortuës de mer qui y terriſſent à toutes les heures du jour, & dans les bois on ne peut trouver place ou marcher pour l'abondance des tortuës de terre, & la confuſion des lezards & agoutils qui s'y retirent. La mer des environs eſt auſſi tellement feconde en poiſſons, qu'ils viennent mourir ſur le ſable; mais d'un autre côté ces avantages ſont combattus par le manquement d'eau:

dont ces Isles sont entierement dépourvûës.

Sur le soir le vent se jetta au Nord Nordest, & chassâmes à l'Est cart-sudest pour terrir en terre ferme. Le 10. au matin le temps s'entreprit partout & eûmes un coup de vent de Sud, nous fimes l'Est & l'Est cart-sudest jusques au 11. qu'il calma. Le 13. le vent d'Est s'envoya, nous portions le Sud Sudest sur un bord, & le Nord Nordest sur l'autre, nous louviâmes à petites bordées à cause que les courans nous étoient inconnus. Le 14. le vent de Nordest s'envoya, nous fimes l'Est Sudest, & à proportion qu'il fraichissoit nous faisions l'Est cart Sudest & l'Est. Le 15. deux heures avant le jour il se forma des grains qui nous donnerent le vent de Sud, nous portâmes l'Est toute la journée, mais nous eûmes un si mauvais temps toute la nuit suivante que nous ne pûmes porter de voiles. Le 16. à midy le temps se modera, & la brise d'Est s'envoya, nous

louviâmes jusques au 18. à midy, que nous vîmes une voile au vent à nous, nous la chassâmes jusques au soir, parce qu'elle fut long-temps à nous disputer le vent ; c'étoit le Navire Anglois de qui nous nous étions separez en sortant de la Caldaira, qui nous ayant reconnus mit à la cape ; nous arrivâmes sous le vent à luy, lequel éventa ses voiles & passa sous le vent à nous. Aprés nous avoir rendu ce salut nous singlâmes deux heures ensemble pour voir à qui iroit le mieux, mais les connoissant meilleurs voiliers que nous & craignant qu'ils ne se rendissent les premiers à Queaquille, nous leur demandâmes à nous rassocier : A quoy ayant consenti nous fimes route ensemble. Nous nous trouvâmes tous fort en peine de sçavoir par quelle hauteur nous pouvions être, y ayant dix jours que le Soleil ne s'étoit montré, mais heureusement il parut le 19. & nos Pilotes estimerent que nous étions

vingt-cinq lieuës au vent de Queaquille, & soixante lieuës au large; mais les vents varioient d'une telle sorte que nous ne faisions aucun chemin & le plus souvent contraire.

Le 20. nous eûmes le vent d'Oüest & gouvernâmes à l'Est cart Sudest jusques au 21. que nous eûmes du calme. Le 24. le vent du Sud s'envoya, & le 26. la brise d'Est. Enfin ce vent contraire continuant toûjours nous reduisit à la derniere extrémité de vivres, parce qu'il nous faisoit demeurer en chemin plus que nos provisions ne demandoient, joint que la pêche nous avoit été jusques-là si sterile que nous n'en tirions pas grand secours. De sorte que le 28. ayant fait visite de ce qui nous restoit de vituailles, on les retrancha à ne faire qu'un repas en deux fois vingt-quatre heures; l'eau nous manqua aussi & sans l'assistance de la pluye nous fussions infailliblement morts de soif; mais ce qui repara une partie de ces necessitez.

fut que nous nous trouvâmes insensiblement dans le Royaume des gros poissons, tels que sont les Empereurs, Tons, Germons, Dorades, Neigres, Bonites, & plusieurs autres ausquels nous ne donnions point de quartier, non plus qu'aux Loups marins qui malgré leur mauvaise odeur n'en échapoient pas. Pendant ce temps nous portâmes au Nordest, le vent ne nous permettant pas d'aller plus à route, & au pis aller nous aurions toûjours attrapé sur ce bord l'Isle saint Juan, dans le dessein que nous faisoit former ce vent contraire, d'y relâcher au cas qu'il continuât de s'opposer à nôtre route. Le 29. aprés la hauteur prise, nos Pilotes nous firent à celle de l'Isle de Platta. 30. lieuës sous le vent de Queaquille. Le 30. jour & Fête de Pâques nous n'étions qu'à un degré nord de la Ligne; à la nuit fermante le vent nous fraîchit & portâmes l'Est nordest. Le 31. le vent se jetta au Sud

Sudoüeſt , nous fimes l'Eſt, l'Eſt cart ſudeſt & l'Eſt ſudeſt. Le 3. Avril il calma , & comme il y avoit deux jours par l'eſtime de nos Pilotes que nous navigions dans la terre;ils crurent bien que c'étoient les courans qui les trompoient, dequoy l'on ſe rendit ſeur par le moyen ſuivant. Le 4. d'un temps fort calme, nous carguâmes nos voiles & larguâmes de bord une de nos Pirogues à laquelle nous fillâmes devant le nez ſoixante braſſes de Grelin frapé ſur un Grapin , & du côté qu'elle s'évita la marée paſſoit le long de ſon bord avec autant de viteſſe comme le courant d'une riviere, & portoit au Nordeſt. Le 5. nous eſpalmâmes nos bâtimens, vers la minuit le vent de Sudoüeſt s'envoya , nous portâmes le Sudeſt pour nous élever au vent.

Le 6. au matin nous vîmes terre au vent & ſous le vent à nous , nous virâmes de bord crainte de la trop approcher , & portâmes le Sud. Le 8. nous en étions à quatre ou

cinq lieües, & nos Pilotes Costiers reconnurent que c'étoit le Cap Passao, qui est sous la Ligne à trente lieües sous le vent de l'Isle de Platta : Nous virâmes de bord & portâmes le Sud. Le 9. nous gouvernâmes au Sud Sudest jusques au soir & le Sudoüest jusques au 10. au soir, que nous fimes le Sud Sudest ; & le 11. nous étions à la hauteur de l'Isle de Platta, dix-huit lieües au large.

Le 12. à midy nous vîmes la pointe sancta Helena qui est quinze lieües sous le vent de Queaquille, & qui fait le commencement de la baye qui porte le nom de cette ville. La nuit du 12. nous vîmes du feu au vent à nous, nous louviâmes dessus jusques à la pointe du jour, que nous aperçûmes un Bâtiment trois lieües au vent à nous, & comme le calme nous prit nous envoyâmes trois Pirogues pour le reconnoître ; on trouva que c'étoit une prise de vin & de bled que le

Capitaine David avoit faite comme elle ſortoit de Naſca, & qui s'étoit efflotée de luy ; il avoit mis dedans huit Anglois pour la conduire, qui avoient rendez-vous en cas de ſeparation, à l'Iſle de Platta. Ces gens nous apprirent que depuis qu'ils nous avoient quittez à l'Iſle ſaint Juan, ils avoient fait quantité de deſcentes & en pluſieurs endroits, entr'autres à Sagna, à Arrica & à Piſca ; qu'à cette derniere un des Parens du Viceroy de Lima vint à la tête de huit cens hommes pour les attaquer l'épée à la main, mais qu'ils l'avoient repouſſé vigoureuſement. Qu'ils avoient auſſi pris un grand nombre de Bâtimens leſquels ils avoient laiſſé aller aprés les voir pillez. De ſorte que ſe voyant un profit d'environ cinq mille pieces de huit chacun, ils avoient fait reſolution de s'en retourner & de repaſſer à la mer de Nort, & que faiſant route pour le detroit de Magellan, ils s'étoient

mis à joüer les uns contre les autres, dont plusieurs avoient perdu leur fait. Qu'ils avoient moüillé en chemin faisant aux Isles Dom Fernandes qui sont sur le bord du debouquement, auquel endroit étoit survenu le Capitaine wilnet Anglois, qui les avoit quittez il y avoit déja du temps, & qui venoit dans le même dessein qu'eux de repasser à la mer de Nort par le même Detroit : Mais que le Capitaine David avoit changé de resolution, parce que ceux de son équipage qui avoient perdu leur argent ne voulurent point quitter cette mer ny le Navire qu'ils n'en eussent reconquis d'autre. Qu'à l'égard de ceux qui avoient gagné ils s'étoient embarquez avec Wilnet, du Vaisseau duquel étoient sortis en même temps ceux de son équipage qui se trouvoient aussi sans argent, afin d'aller en chercher avec David, & qu'ainsi ils étoient rentrez dans la mer de Sud au nombre de vingt

François

François & ſoixante Anglois, & Wilnet dans le Détroit de Magellan pour aller gagner celle de Nort. Que le Capitaine Pitre-henry avoit pris le route des grandes Indes, incontinent aprés le Capitaine Suams; & finalement ils nous dirent (aprés nous en être informez) que la Flote Eſpagnolle étoit à carêner à Puerto Callao qui eſt, comme j'ay dit, l'embarcadere de Lima.

Comme ces huit Anglois n'eſperoient pas que la Fregatte de David les rejoingnît ſi-tôt au rendez vous, ils demanderent à venir avec nous à Queaquille, ce que nous leur accordâmes d'autant plus volontiers, quils nous faiſoient part de leurs vivres & boiſſons, & remettoient un peu parmi nous, la joye qui en avoit été bannie quelque temps par les abſtinences forcées que nous avions faites, dont nous étions extremement affoiblis: Enſuite dequoy nous fimes voile toute la nuit avec eux, portant au Sudeſt cart d'Eſt.

Le 14. à la pointe du jour nous ſerrâmes toutes nos voiles, crainte d'être découverts de terre d'où nous étions proches. Sur les dix heures le temps s'obſcurcit par un broüillard, à la faveur duquel nous nous ſervîmes de nos Pacſis, tant pour entrer en agréant dans la baye qui a trente lieuës de profondeur, que pour nous élever au vent de la riviere de Queaquille, & nous épargner ainſi la peine de tant nager, parce qu'étant extraordinairement abbatus nous n'en avions pas la force.

Nous portâmes toute la nuit le Sudeſt, & le quinze nous découvrîmes le Cap Blanc qui eſt le Cap du vent de cette baye. Sur les dix heures du matin nous nous embarquâmes deux cens ſoixante hommes dans nos Canots, aprés avoir donné ordre à nos Bâtimens de louvier dans cette baye, juſqu'à ce qu'ils euſſent de nos nouvelles; nous gouvernâmes toute la journée ſur l'Iſle

de sancta Clara où nous terrîmes à Soleil couchant. Cette petite Isle n'est proprement qu'un rocher étably Est & Oüest à dix lieües de la terre ferme. Nous fûmes obligez de moüiller à toutes les marées contraires, étant impossible de refouler les courans dans cette Baye, où nous trouvâmes à prendre fonds sur quinze brasses d'eau, & le 16. au matin nous étions entre sancta Clara & la Puna environ cinq lieües au large.

La Puna est une tres-belle Isle, & fort reconnoissable en l'abordant du large, parce qu'elle est faite en chapeau de Cardinal. Elle a vingt lieües de tour & est établie Est & Oüest à deux lieües de la grande terre, & vis-à-vis l'embouchûre de la riviere de Queaquille. Il y a dessus un grand bourg, où étoient autrefois les Magasins du Roy d'Espagne. Les grands Bâtimens, c'est à dire, de deux & trois ponts qui ne peuvent entrer dans la riviere,

moüillent entre l'Isle & elle. Nous demeurâmes cachez sur cette Isle toute la journée, avec assez de bonheur pour n'être point vûs par les vigies qui étoient au nombre de quarante, sans que nous en sçûssions rien. Le soir nous en sortîmes & gagnâmes par le Sud pour n'être point apperçûs de la grande terre.

Le 17. nous nous cachâmes encore dans un Esterre sur la même Isle, où aprés nous être exactement enquis de nos prisonniers de l'état, scituation & disposition de la Ville de Queaquille que nous allions prendre, nous disposâmes nos compagnies suivant l'ordre qui suit; Sçavoir, que cinquante enfans perdus seroient conduits par le Capitaine Picard, qui commandoit nôtre petite Fregatte, pour attaquer le grand fort : Que vingt-quatre Grenadiers seroient commandez par le Capitaine de nôtre barque longue, pour servir où nous verrions qu'il seroit necessaire. Que le

Capitaine Grogniet avec le gros du monde se rendroit maître de la ville & du port. Que le Capitaine Georges d'Hout, qui commandoit le Bâtiment Anglois avec cinquante des siens feroit l'attaque du petit fort, & l'on promit mille pieces de huit à celuy des six Enseignes, dont j'étois l'un, qui arboreroit le premier son pavillon sur le grand fort. Cela étant ainsi reglé nous sortîmes sur le soir de cette Esterre, croyant pouvoir entrer dans la riviere de Queaquille cette nuit; pendant qu'elle dura nous ne pûmes neanmoins gagner qu'une des pointes de l'Isle qui est vis à-vis la rivière, parce que nous n'avions pû profiter que de trois heures de marée montante, ce qui fut cause que le 18. comme nous dépendions du large pour nous venir recacher sur l'Isle, nous fûmes surpris du jour qui nous fit découvrir par une vigie, laquelle mit le feu à une case pour faire signal qu'elle nous avoit

apperçûs aux autres vigies qui étoient postées de distance en distance des deux côtez de la riviere, afin que celles-là en avertissent la ville. Aussi-tôt que nous fûmes terris, nous allâmes au travers des bois joindre ce feu, nous y trouvâmes ceux qui l'avoient allumé, dont deux furent tuez en se sauvant, & un autre fut pris duquel nous ne pûmes tirer aucun éclaircissement, parce que ce n'étoit qu'un petit garçon.

Cette journée nous vîmes une voile qui entroit dans la riviere, nous la laissâmes passer ne voulant pas sortir de nôtre abry pour courir dessus, de crainte d'être découverts par ceux de la grande terre, de qui nous croyions être encore ignorez ; parce que les habitans de Queaquille n'avoient point répondu au feu par lequel la vigie de la Puna leur avoit donné signal. Dés que la nuit fut venuë nous appareillâmes & entrâmes dans la riviere de Quea-

quille par l'une des deux embouchûres que nous y trouvâmes, & par lesquelles il entre & sort avec la marée un courant si rapide qu'il est capable de faire élever un Canot jusques à deux lieuës par heure, aussi en fimes nous quatre en deux heures de temps.

Dans deux endroits les plus larges de cette riviere, qui peuvent avoir environ demie lieuë d'étenduë, il y a deux tres-bonnes Isles à couvert de l'une desquelles nous nous tinmes cachez le 19. pendant tout le jour, le soir nous appareillâmes & nous laissâmes remonter au gré du courant sans nous servir de nos avirons, de peur que les vigies qui sont toûjours sur les bords de la riviere n'entendissent le bruit de nôtre nage : Le dessein de nôtre pratique étoit de nous faire depasser la ville pour mettre à terre au dessus, parce qu'il sçavoit qu'elle étoit plus foible & plus mal gardée de ce côté là qu'au dessous ; mais son projet

avorta : car la marée qui baiſſa nous devint autant nuiſible qu'elle nous avoit été auparavant favorable , & nous obligea de mettre à terre deux heures devant le jour à une portée de canon en deçà de la ville , d'où nous découvrions quantité de lumieres qu'ils tiennent ordinairement dans leurs maiſons pendant toute la nuit.

Ce lieu où nous mîmes à terre étoit un pays noyé d'eau & remply de quantité d'arbriſſeaux au travers deſquels nous nous fimes un chemin avec nos ſabres. Mais nous ne ſçavions pas que malheureuſement nous étions deſcendus vis-à-vis une vigie , ny qu'une demie heure aprés un de nos gens qui étoit reſté à la garde des Canots , battroit du feu pour fumer comme il fit inconſiderement contre la deffenſe expreſſe que nous en avions faite , lequel ayant été apperçû par cette vigie elle ne douta pas que ce ne fuſſent de leurs ennemis , parce que

les Eſpagnols défendent ſur peine de la vie à ceux de leur Nation de battre du feu la nuit : De ſorte qu'à l'inſtant elle tira un coup de boëte de pierrier pour avertir le fort, qui répondit auſſi-tôt de toute ſa vollée de canon.

Un grain de pluye étant ſurvenu dans ce moment, nous obligea de nous mettre à couvert dans une grande maiſon qui ſe trouva devant nous, pour allumer les mêches des Grenadiers, & pour attendre que le jour parût, pendant lequel temps les ennemis jettoient un feu perpetuel de la ville pour nous intimider & faire connoiſtre qu'ils étoient bien preparez à nous recevoir.

Le 20. dés le point du jour nous ſortîmes en ordre pour approcher la ville, nos Pavillons déployez & tambour battant. En y arrivant nous nous trouvâmes arrêtez par 700. hommes qui nous attaquerent à couvert d'une muraille de quatre pieds & demy de haut & d'un foſſé dont

elle eſt ceinte du côté de la riviere, ce que nous crûmes d'abord être leur fort, pour n'avoir pas été parfaitement inſtruits de la diſpoſition de cette place, ils firent leur poſſible pour nous repouſſer, & nous tuerent d'abord quelques-uns de nos gens. Ce petit avantage dont ils s'apperçûrent leur fit prendre la hardieſſe de ſortir ſur nous l'épée à la main; mais voyant que nous les recevions vigoureuſement ils lâcherent incontinent pied, & ſe contenterent de couper les ponts pour nous arrêter, celà ne nous empêcha pas de paſſer au travers des foſſez, & de gagner le pied de cette muraille dont nous nous rendîmes maîtres malgré leur reſiſtance; qui ne ſe trouva pas à l'épreuve de nos Grenades qui les repouſſerent juſques dans leurs maiſons, leſquelles ſont toutes bâties exprés pour ſe défendre en cas d'attaque, & dont nous les eûmes bien-tôt chaſſez; ils s'enfuirent à la place d'armes & ſe re-

trancherent dans une caze forte, qu'on appelle parmy nous une redoute, où aprés avoir tenu bon environ une heure, il fallut encore la quitter, tellement que nous les poursuivimes de fort en fort jusques à un troisiéme qui est le plus grand & le plus considerable, où ils se défendirent long-temps, parce qu'à la faveur de la fumée de leur canon qui nous empêchoit de les découvrir, ils faisoient un feu continuel sur nous. Quand nous fûmes au pied des palissades, ils sortirent encore l'épée à la main, & ayant blessé quelques-uns de nos gens, ils en prirent un prisonnier, que nous les obligeâmes bien-tôt de quitter, & de rentrer dans leur fort aprés avoir perdu beaucoup des leurs. Enfin sur les onze heures ennuyez d'un si long combat, & n'ayant presque plus de poudre, nous redoublâmes nos efforts de telle sorte que nous les forçâmes, & nous rendîmes maîtres de ce dernier fort, ce qui ne se fit pas

ſans perte de nôtre côté, puiſque nous y eûmes neuf hommes tuez & douze bleſſez. Nous envoyâmes en même-temps pluſieurs partis courir aprés ceux qui fuyoient, leſquels étoient encore à nôtre veuë, pendant quoy nous autres Catholiques fûmes chanter le *Te Deum*, dans l'Egliſe Major, ayant auparavant laiſſé garniſon dans le fort.

La ville de Queaquille fait preſque le tour d'une petite montagne ſur laquelle ſont ces trois forts, dont deux ſont commandez par le plus grand, & tous trois commandent la ville : Le grand qui eſt celuy contre lequel nous eûmes le plus à faire, n'eſt fort que du côté de la riviere, & les deux petits qui ſont dans l'abaiſſement de la coline qui regarde auſſi la riviere, ſont entourez chacun d'une muraille fort mince, mais fort haute par dehors; nous n'y trouvâmes que des pierriers pour leur défenſe; il y a communication de ces deux derniers

avec l'autre par un chemin fermé des deux côtez de deux rangs de palissades remplies de terre & garnies aussi de pierriers. Dans le grand fort qui est aussi entouré de palissades, nous trouvâmes sept pieces de canon de 18. & de 12. livres de balle ; mais à cause de l'élevation du lieu ils ne peuvent pointer leurs pieces assez bas pour incommoder ceux qui seroient dans la ville, à moins qu'en foudroyant les maisons ils ne fussent accablez sous leurs ruines : Les magasins à poudre sont au milieu des forts & assez legerement bâtis. La ville est entourée comme j'ay remarqué du côté de la riviere par une muraille de quatre pieds & demi de hauteur & trois d'épaisseur ; les ruës en sont fort droites , les Paroisses y sont parfaitement belles , aussi bien que les Convents : Les maisons y sont presque toutes bâties de planches & construites sur Pilotis , à cause que dans la saison des pluyes , qui est

depuis le commencement de Janvier jusques à la fin d'Avril, ils en sont si fort incommodez qu'ils sont même obligez de faire des ponts & des levées dans toutes les ruës pour éviter l'eau & la fange. Leur seul negoce est de Cocao avec lequel on fait le Chocolat. Nous y prîmes sept cens prisonniers tant hommes que femmes, entre lesquels étoit le Gouverneur & sa famille. Il étoit blessé ainsi que plusieurs Officiers & personnes de qualité, lesquels s'étoient plus vaillamment battus que cinq mille autres hommes qui défendoient cette place.

Nous la trouvâmes en partie pleine de diverses sortes de marchandises, beaucoup de perles & de pierreries, une quantité prodigieuse de vaisselle d'argent, & du moins soixante-dix mille pieces de huit, quoi qu'il y en eût trois millions quand nous y donnâmes; mais comme nous fûmes tous assez occupez à nous rendre maîtres des forts, ils profi-

terent de ce temps pour les ſauver par la riviere avec la plus grande partie de ce qu'ils avoient de plus precieux. Lors que nos Canots furent venus moüiller ſous la ville, nous ne laiſsâmes pas d'en envoyer quatre courir aprés des chaloupes qui emportoient ces richeſſes, mais il étoit trop tard ; ils ne prirent ſeulement qu'un caon d'argent de vingt-deux mille pieces de huit, & un aigle de vermeil doré qui avoit ſervi de Tabernacle à quelque Egliſe, il peſoit ſoixante huit livres & étoit parfaitement beau tant à cauſe du travail que pour deux gros rocs d'émeraudes qui compoſoient ſes yeux. Il y avoit dans le port quatorze Barques, avec la Barque longue contre laquelle nous nous étions battus au Pueblo Nuevo, & deux Navires du Roy d'Eſpagne, ſur les chantiers qui étoient preſque achevez. Le ſoir nous convinmes avec le Gouverneur du prix de ſa rançon, de celle de ſon monde, de

ſa ville, de ſon fort, de ſon canon & de ſes Navires, moyennant un million de piece de huit en or, & quatre cens paquets de farine, & pour preſſer l'envoy de cette rançon qu'il falloit faire venir de la ville de Quitto qui en eſt diſtante de quatre-vingt-lieuës, il nous pria de relâcher leur Vicaire General homme de beaucoup d'autorité & de credit parmy eux.

Nous trouvâmes la maiſon de ce Gouverneur ſi richement ornée & remplie de meubles ſi precieux qu'il ne ſe voit rien en Europe de plus magnifique. Les femmes de la ville ſont parfaitement belles, mais la pluſpart des Padres ou Moines y vivent dans un grand relâchement & avec une liberté avec le ſexe, qui n'eſt pas d'un tres-bon exemple. Ces Padres nous portent une ſi forte haine qu'ils perſuadent aux femmes qui n'ont jamais vû de Flibuſtiers que nous ſommes tout à fait diſſemblables d'eux, que nous n'avons pas

même la figure d'hommes, & que nous mangeons & elles & les petits enfans, ce qui leur fait concevoir pour nous tant d'horreur & d'aversion, qu'elles ne s'en defont que quand elles nous connoissent. Et je puis asseurer qu'alors elles ont des sentimens de nous bien differens, & nous ont souvent donné des marques d'une passion si violente qu'elle alloit quelquefois jusques à la folie.

Ce qui me fit connoître que l'impression qu'on avoit donnée à ces femmes que nous les mangions, n'étoit pas un conte fait à plaisir, c'est que le lendemain de la prise de la ville m'étant tombé entre les mains une des Damoiselles suivantes de la Gouvernante de cette place, comme je la conduisois au lieu où étoient tous les autres prisonniers, en la faisant marcher devant moy, elle se retourna, & les larmes aux yeux, me dit en sa langue : *Segñor por l'amor de Dios no mi como*; ce qui veut dire : *Monsieur, pour l'amour de*

Dieu ne me mangez pas. Je luy demanday qui luy avoit dit que nous mangions le monde, elle me répondit que c'étoit les Padres, qui même leur assuroient que nous n'avions pas la forme humaine & que nous étions faits comme des singes.

Le 21. quelqu'un de nos gens qui avoit fait du feu pendant le jour dans une maison de la ville, revint le soir au corps de garde sans l'avoir éteint, la nuit suivante le feu prit à cette maison, mais l'apprehension que nous eûmes qu'il ne gagnât nôtre corps de garde dans lequel étoit toute la poudre de cette place, & une partie des marchandises & des richesses de la ville, nous obligea de faire tout porter au bord des Barques qui étoient dans le port de cette ville, & nous menâmes tous nos prisonniers au fort. Ensuite nous tachâmes de couper chemin au feu, qui cependant consomma un tiers de la ville malgré tous les soins que nous appor-

tâmes pour l'éteindre.

Le 22. au matin nous revinmes à nôtre corps de Garde, & de crainte que l'Espagnol ne refusât de payer la rançon de la ville à cause de cet accident, ayant promis par nôtre traité de ne la pas brûler, nous feignîmes de croire que cela venoit d'eux, & leur envoyâmes une lettre par laquelle nous leur mandions que nous étions fort surpris de leur procedé, de ce qu'aprés nôtre accommodement ils venoient nuitamment brûler les marchandises & les farines qui étoient si bien à nous, & que nous nous repentions de n'avoir pas laissé consommer toute leur ville: Que s'ils ne nous payoient ce que le feu nous avoit osté, nous leur envoyerions une cinquantaine de têtes de prisonniers. Ils nous en firent des excuses & nous dirent que ce ne pouvoit être que de la canaille qui eût fait ce coup, & qu'ils nous satisferoient.

Le 23. le Gouverneur nous don-

na un Pilote Coſtier que nous envoyâmes dans un de nos Canots, chercher nos Bâtimens (à qui nous avions donné ordre de louvier dans la baye) pour les mener moüiller à l'Iſle de la Puna où nous devions aller au ſortir de Queaquille, attendre nos rançons. Le 24. voyant une partie de nos gens malades à cauſe de l'infection que cauſoit les corps morts répandus çà & là parmy la ville au nombre de plus de neuf cens ; nous en ſortîmes aprés avoir démonté & encloüé le canon du fort, emmenant avec nous cinq cens priſonniers des principaux que nous fimes entrer dans des barques avec leſquelles nous arrivâmes le 25. à la Puna, où nous trouvâmes nos Bâtimens prêts à moüiller.

Le 2. May le Capitaine Groignet mourut d'une bleſſure qu'il avoit reçûë le jour que nous prîmes la ville, en voulant empêcher luy ſeptiéme cent Eſpagnols d'entrer dans le fort, & le même jour 2. il nous mourut

encore quatre hommes. Le 4. nous envoyâmes nôtre Gallere à l'Isle de Platta, voir si la Fregatte de David étoit arrivée à son rendez-vous.

Le 9. le terme du payement de la rançon de Queaquille étant écheu il y avoit déja quatre jours, nous commençions à nous ennuyer de ce retardement, lors que la Barque Espagnole qui avoit coûtume de nous apporter des vivres, amena un Officier qui nous dit de ne nous pas impatienter, & que la rançon viendroit bien-tôt. Cette remise nous donna de violens soupçons qu'on nous trahissoit, & que l'on ne nous entretenoit d'esperance que pour nous amuser, tandis qu'il viendroit du renfort aux ennemis : Ce que nous devinâmes tres-bien, comme on verra cy-aprés. De sorte que nous fûmes obligez de mettre en usage envers les prisonniers la rigueur avec laquelle nous avions reconnû qu'il falloit intimider nos ennemis. Ce fut en les faisant joüer

aux dez à qui perdroit ſa tête, & le ſort étant tombé ſur quatre on les leur coupa ſur le champ & furent envoyées à Queaquille dans la même barque qui ramena cet Officier, par lequel nous mandâmes au Teniente que ſi dans quatre jours la rançon ne venoit nous luy envoyerions toutes les têtes de ſes gens.

Le 15. nôtre Gallere revint de l'Iſle de Platta, qui nous rapporta que vers la pointe de ſancta Helena elle avoit été chaſſée par deux Navires qu'elle n'avoit pû reconnoître, ce qui fit que le ſoir nous envoyâmes un de nos Canots qui alloit fort bien pour voir quels bâtimens c'étoient, & le 16. il les trouva qui venoient nous joindre, c'étoit la Fregatte du Capitaine David dans laquelle il étoit, & une priſe qu'il avoit faite aprés s'être effloté de celle que nous avions rencontrée avant que d'aller à Queaquille. Ils venoient tout reſcemment de faire une deſcente à

Païta afin d'avoir des rafraîchissemens pour des gens qu'ils avoient eu de blessez dans leurs bords en se battant contre un navire Espagnol nommé la Catalina, qu'ils avoient rencontré, à cinquante lieües sous le vent de Lima, comme il revenoit de Panama, & qui étoit un de ceux que nous avions si long-temps gardez devant cette ville.

Ce vaisseau la Catalina s'étoit efflotté de deux autres avec lesquels il retournoit au Port du Callao, lors que malheureusement pour luy il avoit rencontré la Fregatte de David, qui allant incomparablement mieux l'auroit pris sans rendre, comme il fit, un combat de deux jours, n'eût été que la plûpart de ses gens qui étoient incessamment yvres, manquerent vingt fois l'abordage & se laissoient retomber sous ce Navire par leur mauvaise manœuvre tout autant de fois qu'ils se trouvoient au vent, ce qui ayant été reconnu par ceux de la Fregatte, ils crû-

rent qu'en mettant pavillon sans quartier ils feroient plûtôt rendre ce Navire à eux, mais cela ne leur reüssit pas, & il en arriva tout le contraire : Car le troisiéme jour les gens de David étant desyvrez & faisant une meilleure manœuvre que les deux jours precedens, la peur s'empara des Espagnols qui se furent échoüer en pleine côte, où leur Navire ne fut pas deux heures en son entier, les gens de David furent avec un Canot sauver deux Espagnols qui vouloient gagner la terre à la nage, lesquels étant garentis du naufrage, leur dirent que leur Capitaine ayant eu la cuisse emportée d'un coup de canon, avoit recommandé à son Lieutenant avant de mourir de ne point perdre de temps & d'aller incessamment avertir le Viceroy de Lima, du méchant état où ils estimoient avoir mis la Fregatte, afin qu'il envoiât au plûtôt aprés elle.

Le 22. nôtre Canot qui nous vint rejoindre

rejoindre, & qui nous apprit ce que je viens de dire, amena auſſi avec luy la priſe de David qu'il nous envoyoit, pour nous prier de luy faire venir de Queaquille parmy nos rançons, un grand Mats, le ſien ayant été fort endommagé dans ce dernier combat. Et en attendant, David reſta à croiſer dehors la baye pour empêcher que nous ne fuſſions ſurpris des Eſpagnols.

J'avois obmis de dire que les gens de la Fregatte avoient ſurpris à Païta le courier de Queaquille qui alloit à Lima pour la troiſiéme fois, porter au Viceroy la lettre ſuivante, qui nous éclaircit parfaitement du ſoupçon que nous avions eû, que les Eſpagnols ne differoient le payement de la rançon promiſe, que pour avoir le temps de ſe preparer à nous la venir payer d'une monnoye dont nous n'avions pas beſoin, & que nous ne leur demandions pas.

Lettre du Teniente de Queaquille au Viceroy de Lima.

Je donne avis à Vôtre Excellence pour une ſeconde fois, que les Anglois & François ſont encore à la Puna. Il y a pluſieurs jours que le terme qu'ils nous ont accordé pour la rançon de nos priſonniers eſt expiré. Je le fais exprés pour donner du temps à Vôtre Excellence. Ils m'ont envoyé quatre têtes de nos gens, je les amuſeray de quelques milliers de pieces de huit de temps en temps (quoy qu'ils n'ayent pas lieu de s'ennuyer.) Que Vôtre Excellence ſe depêche, s'il luy plaît, d'armer, & quand ils me devroient encore envoyer cinquante têtes, j'eſtime que cette perte nous eſt bien moins prejudiciable que ſi nous laiſſions vivre des gens qui ſont ſi mal-intentionnez. Voila une belle occaſion pour nous en défaire, pourvû que Vôtre Excellence ne perde pas de temps.

Nous ne pouvions pas recevoir de témoignage plus certain des ſenti-

mens & des desseins de nos ennemis, que ceux que nous découvrions par cette lettre; aussi prîmes nous nos mesures là dessus.

Le meilleur quartier d'hiver que nous ayons eu en cette mer, & de plus longue durée, fut celuy de nôtre sejour sur cette Isle de la Puna, où pendant trente & quelques jours que nous y restâmes, nous fimes tres-bonne chere; car outre les vivres que les Espagnols nous apportoient journellement de Queaquille, nous en avions nous mêmes apporté quantité de rafraîchissemens. La simphonie ne nous y manqua pas aussi, ayant parmy nos prisonniers toute la musique de la ville, qui consistoit en Luths, Theorbes, Guitarres, Harpes & autres instrumens que je n'avois jamais vûs ailleurs, dont ils faisoient un concert tres-agreable.

Quelques uns même de nos gens lierent des amitiez avec nos Dames prisonnieres, qui sans leur faire au-

cune violence ne leur étoient pas avares de leurs faveurs, & faiſoient voir, comme j'ay déja remarqué, qu'elles n'avoient pas pour la Nation Françoiſe, aprés l'avoir connuë; toute l'averſion qu'on leur en avoit imprimée, lors qu'elles ne la connoiſſoient pas. Tous nos gens étoient ſi charmez de cette vie, qu'ils avoient oublié les miſeres paſſées, & ne ſongeoient non plus aux Eſpagnols que ſi nous euſſions été en ſeureté au milieu de Paris.

Parmy tout cela j'eus auſſi une avanture. Nous avions entre nos priſonnieres une jeune Dame nouvellement veuve du Treſorier de la ville, qui avoit été tué à ſa priſe; laquelle en paroiſſoit tellement conſolée par la dureté qu'ils ont tous en ce pays les uns pour les autres, qu'elle me propoſa de me cacher avec elle en quelque endroit de l'Iſle juſques à ce que nos gens en fuſſent partis, qu'enſuite elle m'emmeneroit à Queaquille pour l'épou-

ſer ; qu'elle me feroit donner la charge de ſon mary , & me mettroit en poſſeſſion des grands biens qu'elle avoit. Aprés l'avoir remerciée de tant d'offres ſi obligeantes, je luy fis connoître que j'apprehendois que ſon credit ne fût pas maître du reſſentiment des Eſpagnols, & que la playe qu'ils venoient de recevoir de nous étoit encore trop reſſente & trop fraiche pour l'oublier ſi promptement. Elle voulut me guerir l'eſprit de cette crainte, en tirant ſecretement du Gouverneur & des principaux Officiers, des engagemens par écrit qu'elle me mit entre les mains, du bon quartier qu'ils me donneroient. J'avouë que je fus un peu ébranlé, par des témoignages ſi preſſans de bien-veillance & d'amitié, & qu'aprés m'être conſulté dans le moment même, quel parti je prendrois, je me trouvay beaucoup de pente vers celuy qui m'étoit offert. Deux puiſſantes raiſons m'y portoient, l'une étoit la vie miſerable

& languiſſante que nous traînions en ces lieux, où nous étions continuellement au hazard de la perdre, dont je trouvois à me dégager par un rencontre avantageux d'une jolie femme, & d'un établiſſement conſiderable, & l'autre le deſeſpoir de pouvoir jamais retourner en ma patrie, manque de vaiſſeaux qui y fuſſent propres. Mais quand j'y eus reflechy un peu plus à loiſir, & que j'eus fait un retour ſur le peu de confiance qu'on doit prendre aux promeſſes & à la foy d'une nation auſſi perfide & auſſi vindicative qu'eſt celle des Eſpagnols, & principalement envers des gens de nôtre ordre, dont ils étoient ſi maltraitez, cette ſeconde reflexion l'emporta ſur la premiere & ſur tous les avantages qui m'étoient offerts par cette Dame. Quoy qu'il en ſoit, je me reſolus malgré la douleur & les larmes de cette agreable Eſpagnole, de preferer la continuation de mes peines (par un ra-

yon d'eſperance qui me vint de revoir la France) à une défiance perpetuelle où j'euſſe été de quelque trahiſon. Ainſi je la laiſſay libre, aprés l'avoir aſſurée du reſſentiment que je conſerverois toute ma vie de ſon affection, & des bonnes intentions qu'elle avoit pour moy.

Le 23. nous envoyâmes un de nos Canots à Queaquille porter un des Padres que nous tenions priſonnier (ce ſont des gens autant reſpectez & obeïs parmy leur Nation que les Viceroys.) Le Gouverneur donnoit à celuy-cy un plein pouvoir d'agir, contre les empêchemens que le Teniente apportoit au payement de la rançon de ſon monde. Aprés qu'il fut party il vint une barque nous apporter quatre-vingt paquets de farine, & la valeur de vingt mille pieces de huit en or. On nous demanda encore trois jours de terme pour le reſte ; ce que nous leur accordâmes en les menaçant que s'ils y manquoient nous irions faire ſau-

ter leur fort, & brûler la ville & les vaisseaux.

Le 24. nôtre Canot revint, qui nous fit rapport qu'ils ne vouloient plus donner que vingt-deux mille pieces de huit pour le restant de la rançon, & que le Teniente vouloit suivre les ordres de son Prince, qui défendent d'en payer aucune, & qu'il avoit cinq mille hommes avec lesquels il nous attendoit pour voir si nous executerions nos menaces. Sur cette fiere réponse nous nous assemblâmes pour consulter si on couperoit la tête à tous les prisonniers, la pluralité des voix, qui suivit la mienne, fut qu'il valoit mieux aller querir les vingt-deux mille pieces de huit, que de répandre davantage de sang, puis qu'aussi-bien ayant dessein de quitter cette mer, nous n'avions plus besoin de ces executions pour nous y faire redouter ; & qu'aprés tout nous n'étions que trop avertis par la lettre du Teniente, que les Espagnols

ſe diſpoſoient à venir faire un grand effort ſur nous, qui nous feroit peut-être repentir de nôtre refus, ſi nous y perſiſtions davantage : Qu'il falloit donc toûjours accepter l'offre, & ne leur rendre que les moins conſiderables des priſonniers, ſans nous deſſaiſir des gens de qualité qui ſeroient garands du reſte, qu'en attendant il falloit les emmener & nous retirer avec eux au large vers la pointe S. Helena, où nous ne craindrions point les ſurpriſes de nos ennemis, que nous pourrions de tous côtez voir venir de loin: Ce qui ayant été ainſi arrêté, nous renvoyâmes nôtre Canot à Queaquille qui en revint le 25. nous dire que le lendemain 26. les Eſpagnols nous apporteroient ſans faute, les vingt-deux mille pieces de huit à l'Iſle de la Puna où nous étions encore.

Le même jour nous embarquâmes dans nos navires une centaine des priſonniers les plus qualifiez,

& en même tems nous levâmes l'anchre & quittâmes ce bon quartier d'hiver, où nous laissâmes le reste des prisonniers avec deux Canots pour les garder, & pour attendre l'argent promis, donnant ordre à nos gens de dire à ceux qui l'apporteroient, de nous envoyer tout le restant de ce que nous étions convenus à la pointe de S. Helena, à faute dequoy ils ne verroient plus leurs gens. Le 26. au soir nos Canots nous vinrent joindre comme nous étions à louvier pour sortir de cette baye, & nous apporterent les vingt-deux mille pieces de huit.

La nuit suivante la prise de la Fregatte Angloise, qui nous croyoit encore moüillez à la Puna (dont elle nous rencontra à huit lieuës) nous venoit avertir qu'il y avoit deux Armadillas Espagnols qui nous attendoient au sortir de la baye, & que la Fregatte de David louvioit avec elles en nous attendant aussi. Le 27. à la pointe du

jour nous les apperçûmes entre l'Isle S. Clara & la pointe S. Helena au vent à nous. La Fregatte de David nous ayant vûs arriva aussi-tôt sur nous, & aprés que nous eûmes tous ensemble pris avis de ce que nous devions faire, nous mîmes quatre-vingt de nos hommes dans son bord parce que son peu d'équipage pouvoit à peine suffire pour manier ses canons, & comme nous n'étions pas assez de monde pour armer nos prises, nous ne conservâmes seulement que deux bâtimens & une barque longue, & envoyâmes le reste avec nos Pirogues sur des hauts-fonds, où les Vaisseaux Espagnols ne pouvoient aller, tirant plus d'eau qu'elles. Nous louviâmes jusques à midy pour leur gagner le vent, ce que nous ne pûmes neanmoins faire, parce qu'en cette saison les vents viennent toûjours du large & sont fort stables, & que d'ailleurs comme nous sortions du fonds de la baye nous ne-

pouvions pas esperer de le gagner, l'Espagnol en étant à l'entrée.

Sur le midy nos ennemis arriverent sur nous & nous ayant joints, nous nous battîmes jusques au soir à coups de canon (ce que les Espagnols appellent la guerre galante) sans nous beaucoup endommager. La nuit étant venuë nous moüillâmes, & eux aussi à une lieuë au vent à nous; nous tirâmes un coup de canon pour appeller nos prises, qui vinrent moüiller prés de nous pour y être encore plus en seureté.

Le 28. une heure avant le jour nous les renvoyâmes sur leur fort, & si-tôt que le jour parut nous appareillâmes & les Espagnols aussi, d'abord que nous fûmes sous voiles il calma, mais malheureusement nous nous trouvâmes sans nos Pirogues pour nous nager au vent, parce que nous les avions envoyées avec nos prises, pour éviter l'embaras qu'elles nous auroient causé, ainsi nous ne pûmes nous servir

pour cela que de nos petits canots que nous avions conservez : Les Espagnols nageoient aussi au vent pour nous le disputer, & nous étant mis à la portée du canon au vent à eux il s'envoya ; mais comme ils étoient les meilleurs Boliniers de la mer de Sud, en une demie heure ils nous le regagnerent : Nous louviâmes jusques à deux heures aprés midy, & voyant que nous ne gagnions rien sur eux, nous mîmes à la cape pour attendre deux de nos vaisseaux qui étoient derriere : Cependant ces Armadillas arriverent sur nous, & quand nous fûmes à bonne portée, nous nous battîmes jusques à la nuit close : Ils nous desagréerent entierement, & ne nous blesserent neanmoins qu'un homme ; le soir nous moüillâmes comme le jour precedent, & eux aussi au vent à nous.

Le 29. nous demeurâmes moüillez, comme eux, jusqu'à trois heures aprés midy, qu'ils leverent l'an-

cre pour aller attaquer la plus grande de nos prises, à cause qu'elle n'étoit moüillée que sur le bord des hauts-fonds, nous appareillâmes pour aller la deffendre, & nous nous battimes avec eux de si proche, que tous les coups de canon & menuës armes portoient de part & d'autre. Nous n'y perdîmes pourtant personne, quoy que de leur côté ils eussent bien du monde de tué, ce que nous reconnûmes par le sang qui sortoit de leurs Dalots ou Maugeres: & en nous separant ils nous crierent (*A la mañana la partida*) ce qui veut dire, [*A demain la partie*.

Le 30. nous appareillâmes eux & nous pour sortir de cette baye, & l'Espagnol qui étoit toûjours au vent faisoit ses efforts pour nous en empêcher; vers le midy nous prîmes fonds pour desarmer une de nos prises qui alloit tres-mal, & en armer un autre à sa place que David nous avoit donnée, aussi bien

qu'à vingt François qui compoſoient partie de ſon équipage, qui vouloient le quitter ; nous travaillâmes toute la nuit à la décharger, & enſuite la coulâmes bas. Le 31. nous mîmes à la voile, & ſur les deux heures aprés midy nous moüillâmes à cauſe que la marée nous étoit contraire ; un moment aprés les deux Armadillas arriverent encore ſur nous, ce qui nous obligea de relever l'anchre, & enſuite mîmes à la cape pour attendre une de nos priſes qui étoit éloignée de nous, laquelle ne pouvant nous joindre auſſi-tôt comme les ennemis, ſon équipage en ſortit & s'embarqua dans la Pirogue avec laquelle il ſe vint jetter dans un de nos Navires de guerre. Ils avoient laiſſé dans cette priſe quatre Eſpagnols, qui ayant fait vent arriere rentrerent dans la riviere de Queaquille où ils ſe ſauverent (& ce qui fut de plus fâcheux) avec preſque tous nos vivres qui étoient reſtez dedans.

Quand nous fûmes à demie portée de canon de ces deux vaiſſeaux ennemis, nous fimes feu de part & d'autre, lequel dura juſques à une heure de nuit : Nous reçûmes en ce combat pluſieurs coups de canon en bois, & eûmes preſque toutes nos manœuvres coupées & toutes nos voiles criblées, parce que les Eſpagnols faiſoient tous leurs efforts pour nous démater ; & de fait ils avoient donné cinq coups de canon dans le Mats de Bourſet de la Fregatte, & trois dans ſon grand Mats, mais ils n'alloient qu'en ériflant, & par bonheur perſonne des nôtres ne fut tué ny bleſſé.

Le premier Juin les ennemis étoient à la pointe du jour à une lieuë de nous, nous ne laiſſâmes pas de faire nôtre route pour ſortir. Sur les dix heures ils allongerent leurs Sivadieres & revinrent ſur nous ; mais comme ils portoient ſur la Fregatte nous crûmes qu'ils l'a-

loient aborder, nous y jettâmes promptement l'équipage de nôtre barque longue pour la renforcer. D'abord qu'ils nous eurent joints ils arborerent pavillon d'Infanterie de Bourgogne, n'en ayant juſqu'alors encore mis aucun. Quand nous fûmes bord à bord ils nous envoyerent une décharge de leurs mouſquets avec celle de leurs canons chargez à mitraille, & enſuite nous allongerent par nos grands hautsbans ſans pourtant avoir jetté leur Grapin.

Aprés les avoir laiſſé jetter tout leur feu, nous leur envoyâmes à nôtre tour dix-huit coups de canon & nos décharges de menuës armes, & enſuite nous voulûmes ſauter à leur bord ; mais ſe ſentant fort endommagez ils revinrent au plus vîte du loff pour nous en empêcher.

Ils prirent une heure de relâche qu'ils paſſerent à ſe raccommoder, aprés laquelle ils arriverent ſur nous, & recommençâmes à nous

battre de plus belle, ce qui dura encore jusques à la nuit ; mais ils venoient d'être si bien étrillez qu'il ne leur prit pas envie de nous sentir cette fois de si prés, & nous n'eûmes ce jour-là que trois blessez.

Le 2. à la pointe du jour ils étoient encore à deux lieuës au vent, ils arriverent sur nous en dépendant de luy : comme il ventoit beau frais nous mîmes à la cape, & lors qu'ils furent à bonne portée ils nous maltraiterent fort de leur canon, dequoi s'étant apperçûs, ils nous approcherent à la portée de leurs mousquets nous croyant hors d'état de resister davantage : mais comme nos fusils se trouverent plus avantageux, nous en fimes sur eux un si grand feu, qu'ils furent obligez de fermer leurs Sabords & de retenir le vent. Nous reçûmes cette journée soixante coups de canon en bois, dont plus des deux tiers étoient à l'eau : Nous eûmes outre cela toutes nos manœuvres encore

coupées, & deux blessez, dont j'en étois un.

Environ deux heures de nuit ils firent feinte d'arriver sur nous pour nous aborder, mais nous trouvant aussi parez la nuit que le jour ils retinrent le vent. Nous passâmes une partie de celle-cy mouillez pour boucher les coups de canon qui auroient pû nous faire couler à fond.

Le lendemain 3. à la pointe du jour nous fûmes étonnez de ne plus voir les deux Armadillas contre lesquelles nous nous étions preparez à recommencer le combat, & selon toutes les apparences, ils s'en étoient rebutez plûtôt que nous, quoy qu'ils eussent eu un grand avantage qui étoit celuy du vent, lequel ne les garantit pourtant pas, à ce que nous apprîmes depuis, de la perte d'une quantité considerable de monde, & de l'endommagement de leurs vaisseaux, qui étoient du moins aussi maltraitez que les nôtres. De sorte que nous

imaginant bien qu'ils avoient fait route pour le port du Callao, nous prîmes la nôtre pour l'Isle de Platta où nous moüillâmes le soir, & demeurâmes deux jours à la bande occupez à calfeutrer nos voyes d'eau.

Pendant tous ces combats nous avions fait monter sur le pont d'un de nos Navires le Gouverneur de Queaquille nôtre prisonnier, & ses principaux Officiers, pour être témoins de la vigueur avec laquelle nous nous battions, & de la lâcheté de ceux de leur nation, qui n'oserent entrer dans nos Navires quoy qu'ils nous eussent abordé deux fois.

Le 6. nous levâmes l'anchre & fimes voile le long de la terre, afin d'y chercher un endroit commode à faire de l'eau. Cette côte est fort unie, saine & tres-belle à mettre à terre; ce qui fait que les Espagnols l'habitent par tout jusques à la Barbacoa. Nous prîmes fonds entre le Cap Passao & celuy de S. Francisco. Le 10. nous y mîmes nos pri-

ſonniers à terre à qui nous donnâmes la liberté , n'ayant pû aller à la pointe de S. Helena voir ſi leur rançon étoit venuë, ce qui auroit été je croy fort inutile ; parce que ces deux Armadillas avoient été envoyées pour nous la payer à coups de canon.

Le 11. nous voulûmes partager l'or, les pierreries & les perles que nous avions trouvez à Queaquille, & comme ces choſes ne ſe pouvoient lotir, ny aiſément équipoler, l'or n'étant pas monnoyé, ny les pierreries d'une même valeur ; on mit tout à l'encan afin que ceux qui avoient de l'argent les encheriſſent, pour du prix de leur vente donner à chacun ſa part. Et comme pluſieurs d'entre nous qui avoient gagné au jeu des ſommes conſiderables, étoient certains que ſi Dieu nous faiſoit la grace de nous ſauver de cette mer, ce ne pourroit être que par terre, où la peſanteur de l'argent les auroit empêchez de mar-

cher, ils encherirent ces joyaux (qui tiennent peu de place & ne chargent gueres) à des prix ſi exceſſifs, que l'or ſeul qui étoit ouvragé valoit couramment parmi nous quatre-vingt & cent pieces de huit l'once, & chaque piſtole quinze de ces pieces: Neanmoins quoy que ces choſes fuſſent venduës ſi cherement, nous ne partageâmes de la priſe de cette ville, que quatre cens pieces de huit chacun; ce qui pouvoit faire en tout environ cinq cens mille pieces, ou quinze cens mille livres, lequel argent n'eſperant pas pouvoir porter, il nous ſervoit à joüer dans nos vaiſſeaux pour nous des-ennuyer; auſſi ne cherchions nous dans nos deſcentes que de l'or & des pierreries, que nous ne trouvions pas ſi abondamment que l'argent, dont il eſt vray que nous faiſions ſi peu de cas, que nous ne daignâmes prendre une quantité de vaiſſelle & autres ouvrages, dont la ville de Queaquille

étoit remplie. Nous negligeâmes même d'envoyer un Canot aprés cent caons d'argent monnoyé de onze mille pieces de huit chacun, que les Eſpagnols avoient fait tranſporter de l'autre côté de la riviere lors que nous nous battions contre eux, & qui étoient encore à nôtre veuë aprés la fin du combat. L'abondance de ce riche métal le rend ſi commun en ce pays, que la plûpart des choſes que nous faiſons en France, d'acier, de cuivre & de fer, ils les font avec l'argent : cette indifference que nous témoignions en avoir, donnoit ſouvent occaſion à leurs gens mêmes de ſe mêler avec les nôtres, pour piller & butiner ſur leurs propres concitoyens, celuy que nous negligions, dont ils n'étoient pas ſi dégoûtez que nous, ou pour mieux dire ſi embaraſſez à le tranſporter, étant dans leur pays, & nous fort loin du nôtre.

Le 12. la Fregatte de David nous quitta, dans le deſſein d'aller carê-

ner aux Isles Galapes, pour ensuite faire route par le Détroit de Magellan, afin de retourner à la mer de Nort. Et quand à nous autres nous étions pourvûs de bâtimens si petits & si foibles, qu'il nous étoit impossible de remonter plus haut à la côte du Perou, & ne pouvoient même contenir la provision d'eau dont nous aurions eu besoin, laquelle est d'ailleurs tres-difficile à faire en cette côte là, où il faut entrer trois & quatre lieuës dans les terres avant que d'en rencontrer. Ces difficultez nous firent resoudre de retourner vers la côte de l'Oüest, afin d'y tenter les moyens de repasser aussi à la mer de Nort; mais il falloit que ce fût par terre.

Avant que de quitter cette côte je ne puis me dispenser de dire, que le Perou est un des riches païs du monde, non seulement par la quantité d'or & d'argent que les Espagnols tirent des mines qu'ils y possedent; mais de plus par la grande

fecondité de la terre qui rend à ceux qui la cultivent trois recoltes par chacune année, tant de bled que de vin, & qu'outre les fruits qui ſont particuliers à toute l'Amerique, ils en ont encore beaucoup de ceux qui croiſſent en France. De ſorte que cette grande diverſité d'eſpeces fait qu'en toutes les ſaiſons de l'année on en trouve toûjours de frais.

Les habitans n'y font que deux ſaiſons qui partagent toute l'année par un Eté de neuf mois & un Hiver de trois, pendant lequel il gelle ſouvent bien fort ſur les montagnes, quoy qu'à peine l'on s'en apperçoive dans les plaines. Ils nourriſſent parmy leur beſtail des Moutons qui peſent deux cens cinquante ou trois cens livres chacun. Ces animaux leur ſont tres-utiles, & ont le même inſtinct que les Chameaux, ils leur font porter deux jarres d'eux, d'huile ou de vin, qui ſont des vaiſſeaux de terre faits en for-

me de pains de ſucre, tenant les deux environ ſoixante & dix pintes, & qui peſent autant vuides que ce qui les emplit. Lors qu'ils veulent les charger, ces moutons s'agenoüillent & ſi-tôt qu'ils ont leur charge ils ſe relevent fort doucement : Quand ils ſont arrivez au lieu où l'on les mene ils ſe remettent en la même poſture juſques à ce qu'on les ait ſoulagez de leur fardeau.

Le 13. nous levâmes l'anchre, & le 15. nous moüillâmes vingt lieuës au vent de la pointe à Mangle, nous fûmes à terre avec un Canot où nous ſurprîmes une vigie de quinze ſoldats Eſpagnols, qui étoient ſur le bord d'une tres-belle riviere. La geſne que nous leur donnâmes les obligea de nous declarer qu'ils gardoient cette riviere, qu'ils nomment Elmeralda, à cauſe d'une quantité de rocs d'émeraudes que leur nation en tire, & que de ſon embouchûre on pouvoit en huit jours de temps avec des Ca-

nots aller bien plus facilement & commodement ſurprendre la ville de Quitto, que non pas par terre où il faudroit paſſer quatre-vingt lieuës d'un païs tout remply d'habitans qui s'y ſeroient oppoſez : ces raiſons font qu'ils tâchent autant qu'ils peuvent de dérober aux Etrangers la connoiſſance de ces avantages. Cette ville de Quitto eſt fort peuplée & étoit autrefois capitale d'un Royaume dont elle porte le nom ; mais à preſent elle dépend du Viceroy de Lima.

Le 17. nous appareillâmes & fîmes route pour l'Iſle Del Gallo qui eſt à l'entrée de la petite baye de la Barbacoa, cent lieuës ſous le vent de Queaquille. Le 19. à la pointe du jour nous apperçûmes une voile à laquelle nous donnâmes la chaſſe, & vers les dix heures du matin nous la prîmes, c'étoit une Barque qui venoit de Panama acheter des noirs que les Anglois de la Jamaïque leur envoyent par Puer-

to Bello ; & qui les alloit negocier à Païta. Ils font ſur ces noirs un gain conſiderable ; car les Anglois leur vendent ſur le pied de quatre-vingt & cens pieces de huit, & parmy eux ils en vallent trois & quatre cens. Le 20. nous prîmes fonds à cette Iſle Del Gallo, où nous interrogeâmes les priſonniers de cette Barque, qui nous dirent que la Gallere de Panama étoit allée dans la baye de Mapalle pour y chercher les François qui étoient dégradez ſur les Iſles que j'ay dit qui y ſont, & qu'à ſon retour elle devoit apporter à Panama le Preſident de Guatimala & ſa femme.

Le 25. nous levâmes l'anchre & fîmes route pour l'Iſle de Cocas qui eſt Nord & Sud du Realeguo, cent lieües au large : Nous eûmes le vent de Sudoüeſt & portâmes l'Oüeſt Nordoüeſt. Le 30. nous vîmes terre & pinçâmes le vent pour la reconnoître ; ſur le ſoir nous trouvâmes que c'étoit l'Iſle de Malpella

qui eſt quarante lieuës au Sud de celle de S. Juan, & de là nous fimes route pour la baye de Mapalle au lieu d'aller à l'Iſle de Cocas d'où le vent venoit, & par conſequent nous étoit contraire.

Depuis ce jour juſques au 11. Juillet nous eûmes toûjours le même vent de Sudoüeſt, qui ne calma que pour ſe renvoyer de l'Eſt & du Sud. Le 13. aprés hauteur priſe, nous nous trouvâmes à trente lieües au large du Realeguo, & portâmes le Nord pour terrir. Le 16. à midy nous en vîmes les montagnes, & mîmes à la cape de crainte de nous faire découvrir. Le 17. nous envoyâmes deux de nos Canots pour aller tâcher de prendre un priſonnier afin d'avoir des nouvelles avant que de faire entrer nos Navires dans la baye.

Le ſoir nos Canots revinrent qui ayant reconnu la terre, nous rapporterent que c'étoit la baye de S. Michel, où les courans nous avoient derivé en capiant, & que

nous avions priſe pour celle de Mapalle où nous voulions aller, qui eſt à quatorze lieües au vent de la premiere, à quoy l'on ſe peut méprendre d'autant plus facilement du large, que les montagnes de ces deux bayes ſe reſſemblent beaucoup. Nous relouviâmes au vent la nuit, & le 18. nous remîmes nos Canots dehors & demeurâmes à la cape juſques au 20. que nous fimes ſervir pour les aller joindre à une des Iſles de la baye de Mapalle où nous leur avions donné rendez-vous.

Le 23. y étant entrez nous fûmes pris d'une briſe qui nous ſepara les uns des autres, & de cinq voiles qu'étoit compoſée nôtre flote, nous ne reſtâmes de compagnie que les deux plus petits Bâtimens & les plus foibles en monde, nous ne perdîmes pourtant pas les trois autres de veüe, mais ils etoient bien loin ſous le vent & pris de calme ; cependant nous fûmes moüiller à l'Iſle à Tigre qui eſt la plus proche de ſon entrée.

Le 24. sur les huit heures du matin nous vîmes trois voiles qui doubloient la pointe Harina qui est celle du vent de cetre baye, & dix lieües sous le vent du Realeguo. Nous tirâmes aussi-tôt un coup de pierrier pour appeller nos canots qui étoient à terre sur l'Isle à faire de l'eau, aussi-tôt qu'ils furent arrivez à bord nous appareillâmes & portâmes sur nos Navires avec le vent arriere, quoy qu'alors il en fit fort peu.

Ces trois voiles qui étoient une Galere & deux Pirogues portoient aussi sur eux, ne nous voyant pas, mais au moment que nous eûmes gagné le large & qu'ils nous eurent apperçûs, ils tournerent le Cap sur nous à la voile & à la nage, & leurs deux Pirogues qui alloient mieux que leur Gallere, se vinrent mettre à nôtre arriere & nous envoyerent une quinzaine de coups de canon; mais comme nos armes portoient à leurs bords, ces Pirogues furent

contraintes de ſcier ſur le cul & attendirent leur Gallere: quand elle les eut joint ils tinrent conſeil ensuite de quoy ils ſe pavoiſerent tous & revinrent nous attaquer ; nos bâtimens ne nous pouvant donner ſecours mirent à la cape en nous attendant, nous nous battîmes toûjours juſques à ce que nous les eûmes rejoints, ce qui fut ſur les deux heures aprés midy ; alors les Eſpagnols nous abandonnerent & furent enterrer leurs morts à l'Iſle où nous étions à faire nôtre eau lors que nous les avions apperçûs. Ils nous avoient dématé de nôtre grand mats de Hune, deſagréez de pluſieurs manœuvres, & bleſſé cinq hommes. Sur le ſoir le vent du large s'étant envoyé, nous fimes route pour les aller chercher, mais ils ſe tinrent toûjours ſaiſis de la terre.

Le 25. nous fimes le tour des Iſles pour chercher nos Canots, que la Gallere ennemie cherchoit auſſi,

ſe doutant bien qu'ils étoient à terre, ne les ayant point vûs avec nous pendant qu'on s'étoit battu. Vers les deux heures aprés midy nous ayant apperçûs, ils ſortirent d'uns Eſterre & nous firent le ſignal auquel nous les fûmes prendre : il y avoit quatre jours qu'ils y étoient cachez en nous attendant, & avoient bien vû nôtre combat, mais non plus qu'à nos bâtimens il ne leur avoit pas été poſſible de nous venir ſecourir ; les Eſpagnols qui nous les virent prendre n'oſerent nous en empêcher, quoy qu'ils fuſſeut moüillez tout proche d'eux : Nous déchargeâmes enſuite un de nos vaiſſeaux pour le riſquer en abordant la Gallere des ennemis ; mais ils ſe ſauverent par deſſus des hauts-fonds où nôtre vaiſſeau ne pouvoit paſſer.

Le 26. nous moüillâmes à une Iſle de la baye & y mîmes deux de nos bâtimens en carêne, pendant que les trois autres nous gardoient.

Le 28. nous vîmes un Canot avec Pavillon blanc, qui traversoit de la grande terre aux Isles, on le fut réconnoître avec un des nôtres qui le prit. C'étoit un Officier Espagnol qui nous croyant être des siens venoit feliciter le Commandant, de la victoire qu'on s'imaginoit à terre qu'il avoit remportée sur nous. Nous luy donnâmes la gêne pour sçavoir s'il ne venoit point se jetter entre nos mains pour nous faire donner par quelque faux avis dans quelque piege que la Gallere nous voulût tendre, comme avoit fait le Capitaine Grec : ce qu'il nous protesta assurement ne pas être, & nous informa qu'il y avoit une Pirogue de trente hommes François dans cette même baye où il nous trouvoit, qu'ils étoient descendus à terre il y avoit quelque temps, & s'étoient battus en rase savanas contre six cens Espagnols ausquels ils avoient tué un Capitaine nommé Dom Albarado qui étoit esti-

me le plus brave & le plus determiné de la Province, & que lors que nous avions rencontré la Galere & ses deux Pirogues elles venoient armées de huit cens hommes; non pas dans le dessein de nous chercher, mais pour battre ces trente François, qui n'avoient pû être vaincus par ses six cens compatriotes; belle preuve de la valeur des Espagnols de ces quartiers-là.

La baye de Mapalle est assez belle & remplie de plusieurs grandes Isles dont la beauté égale celles de Panama; elles étoient autrefois habitées & il y a encore dessus de tres-beaux bourgs qui sont abandonnez à cause des courses des Flibustiers. Quand à l'anchrage il y est tres-bon, mais on y est tres-mal à l'abry presque en toute saison. Il y vient de violens tourbillons de vent, qui passent par dessus des grosses montagnes qui sont dans le fond, ce qui fait qu'il y a tres-peu de cables qui soient à l'épreuve de ces Bourasques

Le 6. Aoust il y eut un de nos gens qui étant à la chasse sur l'Isle où nous carênions, trouva deux hommes qui étoient depuis huit jours à nous observer, lesquels nous prenant pour les Espagnols, n'osoient nous approcher : C'étoient deux François de la Pirogue dont cet Officier prisonnier nous avoit parlé, & qui s'étoient si bien deffendus contre les six cens Espagnols. Nous les reconnûmes pour être des quatre-vingt-cinq qui s'étoient separez du Capitaine Grogniet, pour aller aux Californies; ils furent aussi-tôt avertir les vingt-huit autres qui nous vinrent joindre, & de qui nous sçumes qu'ils s'étoient sauvez à cette Isle, aprés avoir été chassez toute une nuit par la Gallere Espagnole, qui n'alloit pas si bien qe leur Pirogue. Ils nous dirent aussi, qu'ils avoient descendu jusques à quarante lieuës au vent de Acapulco, sans avoir pû mettre qu'une seule fois à terre, & encore que

ce fut en courant bien des risques, tant la mer y est grosse, ce qui les avoit si fort rebutez qu'ils avoient quitté cinquante-cinq de leurs camarades, pour nous venir chercher & les avoient laissé continuer leur route pour les Californies.

Le 10. ayant achevé de carêner nous appareillâmes, aprés avoir donné place à ces trente hommes dans nos bords : Nous fimes route pour la côte de Acapulco, à dessein d'y chercher les cinquante cinq autres qui devoient y être descendus, afin de les tirer d'une misere, où selon toutes les apparences, ils s'alloient plonger, sans espoir d'en jamais sortir, étant trop foibles de monde pour aller chercher des vivres (dont ils avoient necessité) dans le païs le plus peuplé de la terre ferme où même on ne croyoit pas qu'ils pussent arriver, n'ayant qu'une mechante petite Barque qui ne pouvoit les porter bien loin, sans s'ouvrir en deux.

En partant nous eûmes la briſe d'Eſt qui nous favoriſa juſques à la hauteur de Sanſonnat. Depuis le 15. juſques au 21. nous eûmes du calme le long des jours, & pendant les nuits les vents étoient ſi allumez que nous ne pouvions porter de voiles. Le 22. nous eûmes un petit frais de Sudeſt, qui fit que le 27. nous approchâmes la terre pour la reconnoître, nous trouvâmes que nous étions au vent de la baye de Tecoantepeque ; nous mîmes nos Canots dehors pour y entrer, & donnâmes rendez-vous à nos bâtimens dans le port de Vatulco qui en eſt vingt lieuës ſous le vent. Nous terrîmes le ſoir : mais la mer briſe ſi fort le long de cette côte qu'il eſt impoſſible d'y mettre à terre.

Le 29. nous trouvâmes un Embarcadere où il y avoit une tres-forte tranchée, gardée par un nombre conſiderable d'Eſpagnols, & jugeant qu'il nous coûteroit trop en y mettant à terre, nous fûmes deux lieuës

ſous le vent où la mer étoit un peu plus pacifique, & où nous trouvâmes encore environ trois cens hommes qui nous attendoient ſur une petite éminence ; nous détachâmes cinquante des nôtres pour les aller trouver, mais les Eſpagnols firent ſimplement leurs decharges & ſe ſauverent : nous en prîmes deux auſquels nous demandâmes où alloit un chemin dans lequel nous étions entrez, ils nous dirent qu'il conduiſoit à la Ville de Tecoantepeque, dont cette baye portoit le nom, & que nous n'en étions qu'à quatre lieuës. Nous couchâmes la nuit ſuivante dans ce chemin à couvert du Ciel à nôtre ordinaire. Le lendemain 30. nous reſolûmes d'aller en cette ville, & prîmes nos briſées de ce côté-là, en telle ſorte que ſur les deux heures aprés midy, nous la vîmes de deſſus une élevation qui n'en eſt qu'à demie lieuë.

Comme elle eſt entourée & accompagnée de huit fauxbourgs,

elle nous parut si grande que nous fûmes long-tems à deliberer si nous y devions aller avec un aussi petit nombre de gens, qui n'étoit que de cent quatre-vingt hommes seulement, vû que les ennemis étoient trois mille en ce lieu. Cependant l'extrême necessité où nous étions d'avoir des vivres, nous pressoit d'avancer, & ne vouloit point envisager le peril qui se presentoit, ainsi toute nôtre apprehension s'étant reduite à la peur de mourir de faim nous continuâmes nôtre chemin pour aller affronter nos ennemis.

Quand nous eûmes marché environ une demie heure, nous nous trouvâmes prés de la ville & sur le bord d'une grande riviere extremement rapide, qui la separe d'avec quatre de ses Fauxbourgs : nous la traversâmes, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, malgré les Espagnols qui s'étoient retranchez de l'autre côté pour nous en disputer le passage, qu'ils furent forcez de nous

ouvrir, aprés une bonne heure de combat opiniâtré de part & d'autre. Dés que nous eûmes gagné leur retranchement, nous entrâmes dans la ville, où aprés avoir encore chamaillé contre les ennemis en gens qui enrageoient de faim; nous nous rendîmes maîtres de leur place d'armes environ sur les quatre heures du soir. Mais ce ne fut pas encore fait, car les ennemis s'étant encore retranchez dans une tres-belle Abbaye, bâtie en plate forme, qui commandoit la ville, nous allâmes au nombre de quatre-vingt hommes pour les en faire déloger, ce qui fut promptement executé, si bien que les en ayant chassez nous y fimes nôtre corps de garde, & ensuite chacun tâcha de satisfaire à l'extrême necessité qu'il avoit de manger.

Lorsque nous fûmes dans cette ville nous la trouvâmes encore beaucoup plus grande & spacieuse qu'elle ne nous avoit paru de dessus

l'éminence, les maiſons y ſont tres-belles, les rües fort droites, & les Egliſes ſuperbement bâties & richement ornées. L'Abbaye de S. Franciſco, d'où nous fimes retirer les ennemis, paſſeroit plûtôt pour un fort, que pour un Convent de Religieux, & auſſi a-t'elle été bâtie pour en ſervir en cas de beſoin.

Le 31. nous envoyâmes leur demander la rançon de leur ville, où que nous la brûlerions; ils ne nous firent aucune réponſe, ce qui nous fit juger qu'ils avoient envie de nous venir attaquer, à quoy ils auroient eû d'autant plus d'avantage que la riviere qui commençoit depuis nôtre paſſage à ſe déborder nous alloit enfermer : c'eſt pourquoy nous décampâmes, & fûmes coucher à un des Fauxbourgs qui ſont à ſon autre bord, & y demeurâmes juſqu'au 3. Septembre que nous en partîmes pour nous rendre à nos Canots, ſans avoir pû profiter aucune choſe de la priſe de cette ville.

Le 5. nous nous rembarquâmes & fimes route pour aller joindre nos bâtimens dans le port de Vatulco où nous arrivâmes le 9. Le 15. nous en repartîmes dans nos Canots ſans avoir de pratique, & étant deſcendus à terre nous marchâmes dix à douze lieües avant dans le païs où nous prîmes pluſieurs Villages, & dans l'un deux l'ancien Gouverneur de Merida avec ſa famille, qui étoit retiré en ce lieu, lequel nous promit des vivres pour ſa rançon, & en attendant qu'on l'apportât nous le conduiſimes à nos bords où nous arrivâmes le 25.

Le même jour ſur les dix heures du matin nous vîmes une voile, nous ſortîmes avec un de nos Canots pour la reconnoître, elle mit à la cape & montra pavillon Eſpagnol ſans l'aſſeurer; mais comme la mer étoit extrêmement groſſe dehors, & que nôtre Canot ne pouvoit naviger, nous rentrâmes dans le port; ce Navire crut que

c'etoit ſon pavillon qui nous empê-choit de venir à ſon bord ; il l'amena pour en arborer un blanc, & vint croiſer devant le port ; nous mîmes tous pavillon & luy aſſeurâmes, nous armâmes en même temps nôtre Gallere pour l'aller heſler, mais elle ne pût jamais ſortir du port, ainſi il vira de bord & fit ſa route, & comme nos bâtimens étoient deſagréez nous ne pûmes aller aprés ; c'étoit une Fregatte qui avoit été aſſeurement fabriquée à la mer de Nort, mais il nous fut impoſſible de ſçavoir de quelle nation elle étoit.

Le 26. la mer étant calmée nous fûmes avec nôtre Gallere juſqu'à vingt lieuës au vent de Acapulco pour voir ſi ce bâtiment ne ſeroit point entré dans quelque port, ayant jugé par ſa manœuvre qu'il avoit beſoin de la terre ; mais nous revinmes ſans avoir rien trouvé.

Nous attendîmes juſques au qua-

triéme Novembre la rançon de nô-tre Gouverneur, laquelle nous ne pressions pas beaucoup, trouvant dans ce port & aux environs amplement de quoy vivre, particulierement de Tortües dont il y avoit en quantité, & les hattos qui y sont aussi tres-frequentes nous fournissoient suffisamment des autres choses necessaires, outre que nous étions en ce lieu à l'abry des insultes par mer des Espagnols.

Depuis Sansonnat jusqu'à Acapulco il est impossible de mettre à terre si ce n'est dans les ports ou bayes, & encore que celle qu'on appelle des salines soit de difficile accez à cause qu'elle est tres-petite, & que la mer y est fort grosse, on ne laisse pas de la compter pour baye; elle est la premiere aprés Sansonnat, & à vingt lieües au vent de celle de Tecoantepecque, que l'Espagnol marque aussi pour baye sur ses Cartes, quoy que neantmoins elle soit si peu profonde qu'à

peine s'en apperçoit-on qu'étant terre à terre : il y a dans le fonds de cette derniere un Lagon qui porte le nom de la baye, avec laquelle il avoit autrefois communication, & dont à present l'embouchûre est barée par le sable que l'impetuosité des lames y apporte. Ce Lagon renferme trois Isles qui sont à tres peu de distance l'une de l'autre, & toutes trois fort proches de son embouchûre. Il y a quelques années que la Hourque de Acapulco qui alloit aux grandes Indes, entroit à son retour dans ce Lagon par la baye, & nous apprîmes de quelques Espagnols qu'il aboutissoit par son autre extremité dans la riviere de Vastaqua qui se va rendre dans l'acul de la nouvelle Espagne, & par consequent dans la mer de Nort.

Lorsque cette Hourque revient des Isles Philippines où les Espagnols font un grand commerce, c'est un des riches bâtimens qui soit sur l'on-

de , il eſt d'une prodigieuſe grandeur, & d'un fabrique ſi forte qu'il ne craint que la terre & le feu; il eſt armé de quarante canons, dont la moitié luy eſt inutile; car ſa charge le fait caller ſi bas en l'eau que ſa batterie d'entre deux ponts eſt noyée. Il ſort tous les ans du port de Acapulco eſcorté d'une Patache de vingt-huit pieces de canon, & chargé de diverſes ſortes de marchandiſes qu'il va porter aux habitans de ces Iſles, qui donnent en échange quantité de tous ces beaux ouvrages de la Chine & du Japon que nous voyons en Europe, & ce qui eſt encore de plus precieux, des perles, de la poudre d'or & des pierreries.

Ce Vaiſſeau a un grand avantage en ce voyage, qui eſt qu'en choiſiſſant la ſaiſon propre il va & revient en douze mois, y compris ſon ſejour, ſans avoir ſeulement la peine de virer de bord ny changer ſes voiles, & il eſt infaillible qu'on ne

le rencontre en l'attendant devant le port de Acapulco dans un certain temps que je ne marque pas icy pour des raiſons que j'ay dites au commencement de ce Journal.

Je n'oubliray pas auſſi de remarquer qu'il y auroit d'autant plus de facilité de l'enlever, que quand il revient de ces climats avec ſa Patache, tout ſon équipage eſt ſi malade & moribond, que de quatre cens hommes qui peuvent le compoſer, il n'y en a pas le quart qui ſoit en état de ſe deffendre, & cette maladie qu'on appelle Scorbut leur eſt immanquable au retour des Philippines; de maniere qu'un Navire qui partiroit de la mer de Nort dans le deſſein d'aller épier cette Hourque, pourroit en moins de dix-huit mois, ſauf les perils & fortunes de la mer, être de retour avec des richeſſes immenſes.

A vingt lieuës ſous le vent de la baye de Tecoantepeque, eſt le port de Vatulco, qui n'a d'étenduë

que

que pour contenir dix ou douze Navires, encore faut-il qu'ils ſoient tenus devant & derriere, car s'ils n'avoient que leurs anchres devant le nez, ils ſe briſeroient les uns contre les autres lorſqu'ils s'éviteroient au changement des marées ou du vent.

A l'entrée de ce port, qui eſt fort ſerrée, il y a un gouffre ſous le vent, que les Eſpagnols nomment Bofadera, dans lequel l'eau entrant avec impetuoſité, fait un ſi grand bruit qu'on l'entend de plus de quatre lieües loin.

A quatre lieües plus bas, il y a un autre port dans lequel on ne moüille pas fort en ſeureté, à cauſe des roches dont le fond eſt ſemé. Dans ſa paſſe il y a un gros rocher nommé le Forillon, qui eſt entierement & en tout temps ſi couvert de ces Maubies, Fregates & Grands-goſiers, que nous avions déja veus à la riviere de la Villia, qu'il n'y reſte aucune place de vuide, & un peu plus

avant il y a une Isle appellée Sacrifice.

A huit lieuës plus bas, il y a trois petits Ports, distans l'un de l'autre d'une lieuë, dont celuy qu'on nomme des Anges est le plus beau. Son entrée n'est pas difficile à remarquer, pourveu qu'on soit le long de la terre; car du large il est impossible de l'appercevoir. Il y a un rocher à son entrée qui est percé comme une porte cochere: & de ce port à celuy d'Acapulco, où il y a soixante lieuës de distance. On ne trouve aucun autre Port.

Le païs qui s'étend depuis la baye des Salines jusqu'à Acapulco, est celuy de la Mer de Sud, qui est le plus habité, & sur lequel il y a de plus fameuses Villes & plus riches. Les mines d'or y sont aussi en plus grand nombre qu'au Perou; quoy qu'il soit à un plus bas titre: & celles de Tiusigal seules sont plus estimées des Espagnols que celles du Potosy; ainsi ce n'est pas sans raison qu'ils

appellent toute la côte de l'Oüest, Costa Rica, encore que sur nos Cartes Geographiques on ne donne ce nom de Côte-Riche qu'à une petite partie de son étenduë.

Le 7. nous fûmes faire descente à une petite Ville nommée Muemeluna, qui est huit lieües au vent de Vatulco, & six lieües dans la terre. A quatre lieües du bord de la mer & à deux de la Ville, nous trouvâmes un retranchement extraordinairement fort sur un roc qui côtoye une riviere: mais les Espagnols n'y firent pas grande resistance, non plus que dans leur Ville où nous achevâmes de nous envitailler, nous y prîmes des prisonniers, qui nous dirent qu'il y avoit environ un mois qu'ils avoient veu passer une Fregate qui avoit envoyé un petit Canot avec sept ou huit hommes à leur embarcadere, lesquels y avoient trouvé les Espagnols, qui les firent rembarquer si fort à la hâte, qu'ils y avoient perdu un homme qui fut noyé, &

que nous trouvâmes effectivement mort ſur l'Ance, où la mer l'avoit rejetté avec ſon fuſil qui étoit à quelques pas de luy, lequel n'auroit pas reſté là tant de temps, non plus que le mort, ſi les Eſpagnols l'avoient veu; car ils croyent être vangés au moment qu'ils ont coupé par morceaux ou brûlé, un corps mort de leurs ennemis: & nous étions aſſeurez que quand nous enterrions quelques-uns de nos gens chez eux, ils les déterroient lorſque nous en étions partis, s'ils en reconnoiſſoient l'endroit, pour exercer ſur ces cadavres, les cruautez qu'ils ne pouvoient nous faire ſentir vivans.

Le 16. nous retournâmes à bord & le 20. n'ayant pû le long de la côte apprendre aucunes nouvelles des cinquante cinq hommes que nous y étions venus chercher, nous levâmes l'anchre, & fimes route pour la baye de Mapalle, où nous voulions decider du lieu par où nous repaſſerions à la mer de Nort: Le 21. nous

eûmes un Nord qui nous éleva à une certaine hauteur où les vents d'Oüest regnoient, ce qui nous dura jusqu'au 23. que nous fûmes pris de calme. Le 1. Decembre nous eûmes un grain la nuit qui nous efflota les uns des autres, ainsi nous demeurâmes seuls & sans eau, parce que nos futailles avoient toutes coulé, cela nous reduisit à la derniere des extrémitez, quoyque nous ne fussions qu'à deux lieuës de terre, mais dans l'impossibilité d'y aborder; car c'est une ance de sable qui se continuë depuis la barre S. Marc jusqu'à Sansonnat par l'espace d'environ quatre-vingt lieuës, où la mer brise avec une violence extréme. Le 6. nous croyant au vent de cette ance nous armâmes nôtre Pirogue pour approcher la terre, & y chercher un endroit où la mer fût plus tranquille. Le 7. un de nos gens plus impatient que les autres, & pressé par la soif qui le tourmentoit depuis quatre jours, la gagna à la

nage, mais voulant revenir de même il ſe noya ſans que nous puſſions le ſecourir, quelques cris qu'il nous pût faire. Le 9. au commencement de la nuit nous crûmes voir une petite baye devant laquelle nous moüillâmes, pour reconnoître au jour ce que ce ſeroit, pendant quoy nous entendîmes tirer à terre environ ſix cens coups d'armes. Et le 10. ſi-tôt qu'il fut jour nous vîmes que ce qui nous avoit paru une baye étoit un Eſterre qui eſt à quinze lieües ſous le vent de Sanſonnat, où nous ne voyions aucune apparence de pouvoir entrer. Cependant nous y apperçûmes un fort joly Navire qui étoit ſur les chantiers, ce qui nous fiſt juger qu'il devoit neceſſairement y avoir une paſſe pour l'en ſortir, nous moüillâmes ſur le bord des briſans pour attendre une abelie, durant ce temps le vent du large s'étant envoyé, nous riſquâmes d'entrer à la voile & à la nage, où nous reçûmes trois lames qui em-

plirent nôtre Pirogue à moitié à la veuë des Eſpagnols qui nous regardoient entrer.

Nous rangeâmes un des côtez de l'Eſterre, & fimes feu pendant une demie heure dans leurs Magaſins qui étoient ſur le bord, ſans qu'ils nous répondiſſent d'un ſeul coup. Enfin étant tourmentez par une ſoif violente, que nous voulions étancher à quelque prix que ce fût, nous guindâmes nôtre bourſet, & fûmes faire échoüer nôtre Pirogue devant eux, leſquels croyant que nous allions à leur Bourg qui n'en eſt qu'à une demie lieuë, ils en prirent le chemin, mais comme nous n'étions que vingt-deux hommes, au lieu de courir aprés, nous profitâmes de leur fuite, & travaillâmes à emplir toutes nos futailles d'eau, & nous munir des vivres que nous trouvâmes dans ces Magaſins, auſſi-bien que de quelques agrés de ce Navire qui nous étoient les plus neceſſaires pour le nôtre, n'oſant en charger tout-à-fait nôtre

Pirogue crainte de faire naufrage en sortant, nous fûmes passer la nuit de l'autre côté de ces Magasins pour être à l'abry des surprises de nos ennemis, parce que nous jugions assez juste par les six cent coups de mousquet que nous avions entendus tirer, qu'il y avoit beaucoup de gens armez en ce lieu.

Le 11. nous sortîmes de cet Esterre pour aller rejoindre nôtre Bâtiment, que nous rencontrâmes le 12. au matin moüillé huit lieües au vent de Sansonnat, où il avoit trouvé la mer un peu plus paisible. Nous passâmes cette journée à faire de l'eau, & fûmes vingt hommes prendre un Village à une demie lieuë du bord de la mer, d'où nous revinmes le même jour avec quantité de rafraichissemens, qui redonnerent la vie à l'équipage de nôtre Vaisseau, qui étoit fort affoibly par la soif qu'il avoit endurée, aussi-bien que nous qui étions dans la Pirogue, & même par la faim qui ne laissoit pas de

nous faire languir ; nonobstant que nous eussions des vivres pour la satisfaire. Mais nous n'osions manger de crainte d'être alterez. Nous levâmes l'anchre le soir d'un vent d'Oüest ; & arrivâmes le 15. dans la baye de Mapalle, où nous trouvâmes nos Bâtimens moüillez à une des Isles qu'elle renferme.

Je remarquay tandis que nous remontions la côte, que toutes les nuits il fait des vents de terre tres-favorables aux Navigateurs, pourvû qu'on ne l'éloigne pas, car dix lieües au large on ne s'en sent que tres-peu, & il y a des saisons qu'il souffle avec tant de violence qu'on est obligé d'ariser ses huniers, & mêmes de les frêler : Le 17. nous tînmes conseil pour juger sur le rapport de nos prisonniers, quel passage seroit le moins perilleux pour retourner par terre à la mer de Nort. On crut que c'étoit par Segovia, vû qu'il n'y avoit que soixante lieües à marcher pour gagner

la ſource d'une riviere, ſur laquelle ils nous dirent que nous pourrions deſcendre juſqu'à la mer de Nort où elle s'alloit décharger, & que dans la route que nous ferions par terre, nous n'aurions pas plus de cinq à ſix mille hommes ſur les bras, & des chemins aſſez aiſez pour porter nos bleſſez & nos malades : mais comme nous n'étions pas ſuffiſamment convaincus de la ſincerité de leurs avis, nous armâmes deux Canots pour aller chercher à terre de nouveaux priſonniers, afin de voir ſi ces avis ſe confimeroient ou ſe contrediroient, & par là être plus ſeurement inſtruits des choſes qui pourroient s'oppoſer à nôtre paſſage, & de celles qui nous le pourroient faciliter.

Le 18. nous deſcendîmes à terre au nombre de ſoixante dix hommes, nous marchâmes toute la journée ſans rencontrer perſonne : Le 19. nous cheminâmes encôre juſqu'à midy, ſans avoir fait plus de découverte que la journée precedente

dont on étoit tellement fatigué qu'on prit reſolution de s'en retourner, joint à cela que la plûpart de nos gens, n'étoient pas tout-à-fait contens de repaſſer au Nord par cet endroit, à cauſe de ces cinq ou ſix mille hommes dont on nous menaçoit, nous laiſsâmes retourner aux Canots ceux qui le voulurent & demeurâmes dix-huit, qui nous trouvant moins fatiguez que les autres, ſuivîmes un grand chemin que nous rencontrâmes peu de temps aprés qu'ils nous eurent quittez, nous y marchâmes environ une heure, au bout de laquelle nous prîmes trois Cavaliers, auſquels aprés avoir demandé où nous étions, ils nous dirent qu'à un quart de lieuë de là, il y avoit une petite Ville nommé la Chiloteca, dans laquelle il y avoit quatre cens hommes blancs, ſans conter les Neigres, Mulâtres & Indiens, & nous aſſeurerent que nous n'étions point découverts, il nous prît envie de recourir aprés nos gens

pour leur faire part de ces avis, & les engager à venir avec nous à cette Ville: mais l'apprehenſion que nous eûmes d'être apperçûs, & de donner par là le temps aux habitans de ſe preparer nous en empêcha, & fimes l'action peut-être la plus hardie, la plus déterminée, & ſi l'on veut même, la plus temeraire dont on ſe puiſſe aviſer, qui fut que n'étant, comme je viens de dire, que dix-huit hommes, nous entrâmes & donnâmes éfrontement dans cette Ville, où nous ſurprîmes & épouvantâmes tellement les Eſpagnols, que nous arrêtâmes priſonniers le Teniente & pluſieurs Officiers, au nombre de cinquante perſonnes, les femmes compriſes; la frayeur les avoit ſi fort troublez, nous croyant en bien plus grand nombre que nous n'étions, qu'il eſt indubitable que tout le reſte ſe ſeroit laiſſé prendre & lier, ſans le ſecours de leurs chevaux qu'ils ont toûjours au picquet, ſur leſquels ils monterent pour s'en-

fuir : Et c'étoit là comme nous les demandions ; car s'ils eussent eû le courage de demeurer, ils auroient pû nous donner de l'occupation dont nous n'avions déja que trop, à garder nos prisonniers.

Nous nous informâmes du Teniente où étoit la Galere de Panama, qu'il nous dit être moüillée à l'embarcadere de Carthage (qui est la Caldera) où elle nous attendoit dans l'esperance que nous y passerions pour aller à la mer de Nort ; & que le S. Lorenço Navire du Roy d'Espagne, étoit dans le port du Realeguo armé de trente pieces de canon, & quatre cens hommes d'équipage pour nous défendre l'approche de ce lieu qu'on achevoit de rétablir. Comme nous avions envie de coucher dans la petite ville où nous étions, nous luy demandâmes encore de quelle quantité d'hommes nous aurions à nous défendre si nous y restions ; il nous dit que le jour suivant il y en auroit six

cens, mais qu'ils n'avoient que deux cens armes à feu. Pendant ce temps les Eſpagnols qui étoient un peu revenus de leur étonnement, s'étant r'aſſemblez rentrerent dans la ville, & aprés nous être pluſieurs fois trouvez mêlez avec eux, nous nous retranchâmes dans l'Egliſe où nous avions mis nos priſonniers, qui nous voyant entrer avec précipitation crurent que leurs gens nous pourſuivoient de prés & qu'ils y alloient foncer ſur nous, ce qui leur donna la hardieſſe de ſe jetter ſur des épées & autres armes que nous avions ramaſſées, dont ils nous bleſſerent un homme, nous en gagnâmes auſſi-tôt les portes, & de là nous fimes feu ſur eux, tant qu'il ne nous reſta plus que quatre hommes avec les femmes: Nous montâmes en même temps ſur les chevaux que nous leur avions pris, & ſortîmes ſans bruit avec nos quatre priſonniers & nos priſonnieres; ce que voyant les Eſpagnols, il nous

envoyerent un parlementaire, auquel nous refusâmes de parler, & même nous tirâmes sur luy de crainte qu'en nous approchant de trop prés, il ne connût nôtre petit nombre. Le lendemain 20. nous rejoignîmes nos gens qui étoient restez à une hatto qu'ils avoient trouvée en s'en retournant, lesquels nous donnerent secours contre six cens de ces Espagnols qui nous suivoient en queuë, aprés cela nous donnâmes la liberté à nos prisonnieres.

Le 21. nous nous rendîmes à bord de nos Canots & le 22. à bord de nos Bâtîmens, où nous interrogeâmes nos quatre nouveaux prisonniers sur le passage que nous avions projetté ; mais ils nous en firent apprehender tant de difficultez, que nous fûmes presque dégoutez de l'entreprendre ; neanmoins quand nous eûmes fait reflexion qu'il faloit passer, ou finir malheureusement nôtre vie dans des necessitez horribles de toutes choses, & dans un

païs ennemy où nous nous affoibliſſions tous les jours par la perte de nos gens ; nous reſolûmes de tout riſquer pour en ſortir : De maniere que n'enviſageant plus les perils qu'il y avoit à courre dans ce paſſage, & perſuadez qu'il valoit encore mieux mourir les armes à la main, que de languir de faim ; nous nous apprêtames tous pour cette traverſée, & afin d'ôter aux plus poltrons l'envie de retourner aux vaiſſeaux, ſi la volonté leur changeoit de paſſer avec nous, nous les fimes tous échoüer le 24. ſans en prendre avis ; à l'exception de nôtre Galere & de nos Pirogues, que nous conſervâmes pour nous porter de l'Iſle où nous étions juſques à la grande terre.

Le 25. nous fimes quatre compagnies de chacune ſoixante & dix hommes, qui faiſoient enſemble le nombre de deux cens quatre-vingt, & pour celle des Enfans perdus, on devoit tirer dix hommes de chacu-

ne, & les renouveller tous les matins. Nous fimes aussi une charte-partie ; sçavoir, que ceux qui seroient estropiez dans les rencontres que nous pourrions avoir dans ce chemin, auroient même recompense que cy-devant, c'est à dire mille pieces de huit chacun. Que les chevaux qu'on prendroit, seroient partagez par compagnies pour soulager tout le monde, & les incommodez preferablement aux autres. Que ceux qui feroient des partis bleus & y seroient estropiez n'auroient point de recompense, & qu'il y auroit punition pour le viol, la lâcheté & l'yvrognerie.

Avant que de quitter cette Mer, je suis bien aise d'épargner au Lecteur, la peine de demander pourquoy nous y avons tant souffert de faim, de miseres & de fatigues, puisque je dis en plusieurs rencontres, qu'elle baigne de si bons & si agreables païs, & si fertiles en toutes choses. Pour cela il n'aura qu'à

obſerver que depuis nôtre ſeparation d'avec les Anglois à l'Iſle ſaint Juan, nous fûmes toûjours ſi mal accommodez de Vaiſſeaux, que nous étions obligez d'être continuellement le long de la terre, & par conſequent à la veuë des Eſpagnols, leſquels découvrant juſques aux moindres mouvemens que nous faiſions, avoient preſque toûjours le temps d'enlever tout ce qui étoit chez eux, avant que nous y deſcendiſſions, & ne nous y laiſſoient que ce qu'ils n'avoient pû emporter, qui étoit ſouvent tres peu de choſe; au lieu que ſi nous euſſions eu ſeulement un bon Vaiſſeau pour nous retirer au large, ils ne nous y auroient point apperçûs & les aurions inceſſamment ſurpris dans nos deſcentes, où rien ne nous eût manqué, non ſeulement pour le neceſſaire, mais même pour le plaiſir, outre les richeſſes que nous en euſſions emportées en tres-peu de temps.

Cette neceſſité de Vaiſſeaux dans

laquelle nous nous trouvions, étoit si avantageuse à nos ennemis, & ils en connoissoient tellement la consequence, que ceux du Perou n'en envoyoient plus à ceux de la côte de l'Oüest où nous étions, dans la crainte qu'il ne nous en tombât quelqu'un entre les mains, & ne faisoient plus de commerce ensemble que par terre.

La même raison nous empêchoit encore de monter à la côte du Perou, où infailliblement nous eussions trouvé des Vaisseaux dautant qu'ils y naviguent journellement, & font entr'eux un grand negoce lors qu'ils ne nous sentent pas si prés de leur païs: De sorte que par ce que je viens de remarquer il est aisé de conjecturer que manquant de ce secours qui nous eût été si important en cette mer, nous devions aussi manquer fort souvent de tous ceux que nous ne pouvions que tres-difficilement avoir sans lui. Ainsi pour reussir en ces climats,

& y faire une fortune considerable, sans beaucoup risquer ni souffrir; il ne faut qu'y être pourvû d'un bon Bâtiment, & qui soit pour une plus grande commodité envitaillé pour quelque temps, afin de n'être point obligé d'aller chercher des vivres à terre.

Le 27. nous apperçûmes un Vaisseau qui entroit entre les Isles, nous armâmes nôtre Galere & une Pirogue pour l'aller reconnoître, il mit pavillon blanc & l'asseura, nous l'approchâmes à la portée du fusil, aussi-tôt il amena son pavillon blanc, en arbora un Espagnol & nous envoya dix ou douze coups de canon. Nous retournâmes à terre en avertir nos gens, & ne doutant pas que si ce Navire venoit moüiller en ce lieu, il ne brisât nos Pirogues, nous les envoyâmes avec nôtre bagage & les prisonniers sur des hauts fonds, qui sont derriere l'Isle où nous étions.

Sur le midy ce Vaisseau entra

avec la marée , il moüilla & se croupiada à une demie portée de canon des nôtres , qui étoient échoüez , à couvert desquels nous nous battîmes avec deux pieces de canon contre luy jusques à la nuit ; mais comme les ennemis ne visoient qu'à ruïner nos Bâtimens , aussi les mirent-ils dés cette premiere journée , hors d'état de naviger (quand même nous aurions eu envie de les dechoüer) ensuite ils se retirerent au large.

Le 28. au matin ils se r'approcherent pour recommencer à nous combattre ce qui nous obligea de nous gabionner derriere des pointes de rochers qui avançoient à la mer, d'où nos armes commandoient dans leur bord , cela les contraignit d'envoyer leur chaloupe à la faveur de leur canon, pour relever une anchre qui étoit plus à terre que leur Navire , ce qu'ayant empêché ; ils furent forcez de couper le cable qui la tenoit & de se mettre plus au

large. Enfin jugeant bien que ce Bâtiment ne nous abandonneroit pas si tôt, nous envoyâmes sur la brune cent hommes par avance à la grande terre, afin de tâcher d'y prendre des chevaux pour monter nos incommodez, avec ordre de revenir ensuite nous attendre sur le bord de la mer, au même endroit où ils auroient mis à terre (qui étoit un Embarcadere que nous leur avions marqué) au cas qu'ils y fussent de retour avant que nous y fussions arrivez ; & de crainte que le Bâtiment Espagnol ne s'apperçût par l'échoüement des nôtres, du dessein que nous avions de passer à la mer de Nort, & que ceux qui le montoient n'envoyassent en terre ferme avertir qu'on se preparât à nous en empêcher, nous contrefaisions toutes les nuits les calfeutreurs, afin qu'ils crûssent qu'effectivement nous étions en carêne ; ce qu'ils se persuaderent si bien, que les matins ils ne manquoient pas de s'appro-

cher pour défaire à coups de canon le travail qu'ils s'imaginoient que nous avions fait durant la nuit.

Le 29. le feu prit en son bord; ce qui l'obligea de se retirer au large, où il l'éteignit. Le 30. nous nous servîmes d'un nouveau stratagême pour amuser nos ennemis, & leur ôter le soupçon de nôtre évasion. Ce fut, que nous chargeâmes nos boêtes, nos grenades, & quatre pieces de canon, où nous attachâmes des meches allumées de plusieurs longueurs, afin que faisant leur effet en nôtre absence les unes aprés les autres, les gens de ce Navire nous crussent toûjours sur l'Isle, de laquelle nous partîmes à la nuit fermante, le plus secretement qu'il nous fut possible, avec tous nos prisonniers, que nous ne conservions qu'afin de porter les medicamens de nos Chirurgiens, les outils de nos Charpentiers, & les blessez que nous pouvions avoir dans ce passage.

Le premier Janvier de l'année 1688. nous arrivâmes en terre ferme, & le ſoir du même jour le party que nous avions envoyé chercher des chevaux y arriva auſſi ; il en avoit pris ſoixante-huit, avec pluſieurs hommes priſonniers, qui nous dirent, ſans les violenter, qu'ils ne nous conſeilloient pas de prendre nôtre chemin par Segovia, parce que les Eſpagnols ſçavoient que nous avions choiſi cette Province pour paſſer : Mais comme nôtre reſolution étoit priſe, & que nous Bâtimens ne pouvoient plus nous ſervir, quand même nous l'euſſions changée ; tout ce qu'on nous pût dire au contraire, ne nous empêcha pas d'y perſeverer. En même temps tous nos gens travaillerent à faire leurs charges, & mettre dans leurs ſacs l'argent qu'ils croyoient pouvoir porter avec leurs munitions de guerre ; ceux qui avoient trop du premier le donnoient à porter à ceux qui avoient perdu le leur au jeu,

jeu, moyennant qu'ils leur en rendissent la moitié en arrivant à la mer de Nort, au cas qu'il plût à Dieu nous y conduire.

Quant à moy je n'étois pas des plus mal accommodez, & quoy que ma charge fût des moins pesantes, elle n'étoit pas pour cela des moins considerables par sa valeur, puisque j'avois converty trente mille pieces de huit en or, en perles & en pierreries; mais comme la meilleure partie des choses provenoit du gain que j'avois fait au jeu, quelques-uns de ceux qui l'avoient perdu, tant contre moy que contre d'autres, au desespoir de s'en revenir si déchargez, complotterent au nombre de 17. ou 18. de massacrer ceux qui étoient les plus riches. Je fus assez heureux pour en être averty de bonne heure par quelques amis; ce qui ne laissa pas toutefois de me donner de grandes inquietudes, parce qu'il étoit bien difficile pendant un si long voyage, de pouvoir

ſe garantir des ſurpriſes de gens dont on étoit toûjours accompagné, & avec leſquels il falloit boire, manger & dormir, & qui pouvoient encore ſe défaire de ceux qu'ils auroient voulu, dans les combats que nous pourrions rendre contre les Eſpagnols, en tirant ſur nous pendant la mêlée ; ce qu'ils executerent neanmoins d'une autre maniere, ainſi qu'il ſera marqué en ſon lieu. La crainte que j'eus de cette trahiſon, ne m'empêcha pas de conſerver aſſez de jugement & de preſence d'eſprit, pour prendre ſur le champ le parti qui me ſembla le plus raiſonnable & le plus ſeur pour la conſervation de ma vie, & qui me la ſauva effectivement ; ce fut de me défaire de ce que je poſſedois entre les mains de pluſieurs, & en preſence de tous, à condition de m'en rendre la quantité dont je convins avec eux, lors que nous ſerions arrivez à la côte de S. Domingue ; par ce moyen je m'épargnay le ſoin

de me tenir continuellement ſur mes gardes, ſans trop expoſer non plus ceux qui s'étoient chargez de mon fait, lequel étant partagé diverſement & à differentes perſonnes, il eût fallu venir à bout de trop de monde pour l'avoir ; il eſt vray que j'achetay fort cherement cette precaution ; mais que ne fait-on point pour ſe garantir de la mort.



RETOUR
DE LA MER DE SUD

A celle de Nort au travers de la terre ferme, par un autre chemin que celuy par où nous y étions venus.

LE 2. Janvier au matin, aprés que noûs eûmes fait nos Prieres & coulé à fond nos Pirogues, de crainte que les Eſpagnols n'en profitaſſent, nous partîmes & fûmes coucher à quatre lieuës du bord de la mer. Le 3. nous arrêtâmes à midy à une Hatto pour y faire à manger. Le 4. nous fûmes coucher ſur une platte forme qui s'étend ſur les ſommets de pluſieurs tres-hautes montagnes où les Eſpagnols, qui nonobſtant nôtre prevoyance, étoient avertis de nôtre depart, ne manquerent pas de nous faire compagnie, ſe tenant toûjours ſur nos

ailes & à nôtre queuë.

Le 5. nous fûmes coucher à une autre Hatto qui appartenoit au Teniente de la Chilotequa, aux environs de laquelle nos ennemis commencerent à nous baricader les chemins. Le 6. nous arrêtâmes de bonne heure à une Eſtancia pour y faire à manger, & nous trouvâmes ſur le lit d'une ſalle la Lettre qui s'adreſſoit à nous.

Nous ſommes rejoüis de ce que vous avez choiſi nôtre Province pour repaſſer à vôtre terre ; mais nous ſommes fachez de ce que vous n'êtes pas plus chargez d'argent, quoy que pourtant ſi vous avez beſoin de mulles pour porter celuy que vous avez, nous vous en envoyerons. Nous eſperons avoir bien-tôt le General François Grogniet, & nous vous laiſſons à penſer ce qui ſera des ſoldats.

Nous vîmes bien par cette Lettre qu'ils n'étoient pas inſtruits de la mort de Grogniet, puiſqu'ils croyoient qu'il nous commandoit en-

core , & qu'ils ne le connoiſſoient que par le rapport qui leur en avoit été fait, par les trois hommes qui l'avoient quitté pour ſe rendre à eux, lors qu'il manqua de prendre l'or des mines de Tiuſigal.

Le 7. nous trouvâmes une embuſcade que les enfans perdus firent retirer , & fûmes le ſoir coucher à une Hatto. Les Eſpagnols qui employoient toutes ſortes de moyens pour nous faire perir , brûloient tous les vivres ſur nôtre paſſage , & même quand nous entrions dans quelques ſavanas où l'herbe étoit fort ſeche , ils alloient au vent à nous y mettre le feu , dont nous recevions de grandes incommoditez , & nos chevaux mêmes y étouffoient de la fumée. Comme nous étions quelques fois obligez d'attendre que le feu eût tout conſommé pour paſſer, cela retardoit beaucoup nôtre marche , & c'étoit principalement ce que les Eſpagnols demandoient, pour donner du

temps à leurs gens d'achever un retranchement, dont j'auray incontinent occasion de parler, qu'ils construisoient à nôtre insçû plus avant dans nôtre chemin, à quoy contribuoit beaucoup encore l'occupation qu'ils nous donnoient à défaire les barricades d'arbres dont ils avoient embarrassé nôtre route. De sorte que ne penetrant pas leur intention, nous nous persuadions qu'ils ne nous faisoient toutes ces pieces à autre dessein que pour nous chagriner seulement, ne pouvant nous faire pis, ou pour mieux dire, n'en ayant pas le courage.

Le 8. nous passâmes à une tres-belle sucrerie, & comme nous avions envie d'avoir un prisonnier qui nous apprît ce qui se passoit, nous fimes défiler tout nôtre monde & restâmes vingt hommes cachez dans la maison, aprés avoir mis le feu à une autre tout proche, pour obliger les Espagnols à le venir éteindre lors qu'ils verroient nos gens

éloignez ; ce qu'ils ne manquerent pas de vouloir faire, mais nôtre impatience nous ayant trop tôt fait découvrir ils s'enfuirent, nous tirâmes deſſus & en bleſſâmes un que nous prîmes, duquel nous ſçûmes que tous leurs renforts s'amaſſoient pour nous diſputer le paſſage, & que nous allions trouver celuy de Tiuſigal qui conſiſtoit à trois cens hommes.

Aprés avoir quitté ce bleſſé, nous joignîmes le gros de nôtre monde qui faiſoit alte pour nous attendre, enſuite de quoy nous paſſâmes à un grand bourg, où nous trouvâmes ces trois cens hommes qui depuis nous ont toûjours eſcorté, pour nous donner ſoir & matin le divertiſſement de leurs trompettes ; mais c'étoit comme la muſique du Palais enchanté de Pſiché, qu'elle entendoit ſans voir les muſiciens ; car les nôtres nous côtoyoient par des lieux ſi couverts de Pins, qu'il étoit impoſſible de les appercevoir,

Nous fûmes ce ſoir là coucher à un quart de lieuë de ce bourg ſur une élevation à nôtre ordinaire, ne campant jamais que ſur des hauteurs, ou en raſe ſavanas, de peur d'être enfermez. Le 9. au matin nous décampâmes aprés avoir renforcé nos enfans perdus de quarante autres hommes, qui étoient deſtinez pour faire leurs décharges dans les raques ou bouquets de bois, afin de faire paroître les Eſpagnols au cas qu'ils y fuſſent embuſquez: Cependant ſur les dix heures nous paſsâmes en un endroit qui étoit aſſez clair ſemé de bois pour y pouvoir étendre la vûë à une diſtance raiſonnable, où n'ayant point découvert d'ennemis, nous ne tirâmes point, mais nous ne nous appercevions pas que nous cherchions bien loin ce que nous avions à nos côtez; car les Eſpagnols qui étoient ventre à terre à droit & à gauche du chemin, firent leurs decharges avec tant de precipitation qu'il n'y eut

que la moitié de nous autres enfans perdus qui eurent le temps de répondre à leur feu : Ils nous tuerent deux hommes sur le champ, que nous écartâmes du chemin pour en cacher la perte aux ennemis, ensuite dequoy nous fûmes faire à manger à un bourg qui étoit dans nôtre route, & coucher une demie lieuë au delà.

Le 10. nous trouvâmes une autre embuscade où nous previnmes nos ennemis, & les fimes abandonner leurs chevaux qui nous demeurerent, nous fûmes aprés faire à manger à un autre bourg & coucher un peu plus loin.

Le 11. comme nous approchions de la ville de Segovia, nous trouvâmes encore une embuscade à une lieuë au deçà, & aprés l'avoir fait retirer à coups de fusil, nous fûmes donner dans cette ville, resolus & disposez à nous bien battre, croyant que si les Espagnols avoient à nous exercer, qu'ils feroient là

leur plus grand effort; mais ils tromperent nôtre attente, car ils se contenterent de nous tirer seulement quelques coups de mousquet à l'abri des pins qui sont sur des hauteurs qui environnent la ville, où ils s'étoient retirez. Nous n'y trouvâmes rien à manger, parce qu'ils avoient mis le feu dans tous les vivres.

Par bonheur nous fimes un prisonnier pour nous mener à la riviere que nous cherchions, où il y avoit encore vingt lieuës de distance, d'autant que ceux qui nous avoient guidé jusqu'à Segovia ne sçavoient pas le chemin pour aller plus loin.

Cette ville est assise dans un fond & si entourée de montagnes, qu'il semble qu'elle y soit prisonniere; les Eglises y sont mal bâties; & sa place d'armes fort considerable & fort belle, aussi-bien que les maisons des particuliers. Elle est dans les terres à quarante lieuës de la mer de Sud, le chemin pour y aller

du lieu d'où nous étions partis eſt fort difficile, ce ſont toutes montagnes d'une prodigieuſe hauteur, ſur le ſommet deſquelles il nous falloit grimper avec peril, & les vallées par conſequent y ont ſi peu d'étenduë, que pour une lieuë qu'on fait en païs plat, il y en a ſix autres à monter. Lors que nous paſsâmes ces montagnes nous y reſſentimes un froid tres-picquant, & fûmes envelopez d'un broüillard ſi épais, que quand même le jour paroiſſoit nous ne nous connoiſſions qu'à la voix, mais cela ne dure que juſques à dix heures du matin que ce broüillard ſe diſſipe entierement; & que la chaleur qui ſuccede au froid y devient tres-grande, auſſi-bien que dans les plaines, où l'on ne s'apperçoit point de ce froid qu'on ne ſoit tout à fait au pied des montagnes : Ainſi nous avions à eſſuyer des intemperies ſi oppoſées tant en cheminant qu'en repoſant à découvert, qu'elles nous expo-

ſoient à de tres-grandes incommoditez, mais l'eſperance de regagner la patrie, faiſoit ſouffrir patiemment toutes ces peines, & nous ſervoit comme d'ailes pour nous y porter.

Le 12. nous partîmes de cette ville, & montâmes encore d'autres montagnes, où nous eûmes toutes les peines imaginables à débaraſſer les chemins de l'ouvrage que les Eſpagnols nous y avoient preparé par leurs baricades. Nous allâmes coucher à une Hatto, où pendant la nuit ils firent une grande décharge dans nôtre camp.

Le 13. une heure avant le Soleil couchant nous montâmes ſur une éminence qui nous parut avantageuſe pour y camper, nous apperçûmes de là ſur la pente d'une montagne, dont nous n'étions ſeparez que par une vallée forte étroite, douze à quinze cens chevaux que nous prîmes pendant quelque temps pour des bœufs qui paiſſoient, ce

qui nous réjoüiſſoit déja dans l'eſperance que nous avions de faire le lendemain bonne chere aux dépens de ces animaux ; & pour être plus certains de ce que c'étoit, nous y envoyâmes quarante hommes, qui à leur retour nous rapporterent que ce qu'on avoit pris pour des bœufs, étoient des chevaux tout ſellez, & qu'ils avoient reconnu au même endroit trois retranchemens à une portée de piſtolet les uns des autres, qui s'élevant par degrez juſqu'environ le milieu de la même pente de montagne, barroient entierement le chemin par où nous devions monter le jour ſuivant, & commandoient dans une ravine qui couloit le long de cette vallée, où il falloit abſolument que nous deſcendiſſions auparavant, n'y ayant point d'autre chemin, ny aucune apparence de paſſer à côté. Ils virent auſſi un homme qui les ayant découverts, leur faiſoit des menaces d'un coutelas nud qu'il tenoit à ſa main.

Ces facheuses nouvelles furent pour nous un grand rabat joye, & entr'autres la metamorphose de ces bœufs pretendus, sur lesquels nôtre extréme appetit avoit tant fait de fondement ; il fallut pourtant s'en consoler, pour penser à nous tirer de cet endroit & même sans remise, parce que les Espagnols qui s'assembloient de toutes les Provinces d'allentour, alloient venir fondre sur nôtre petite troupe qui ne pouvoit éviter d'y succomber, si nous les eussions attendus. Les moyens n'en étoient pas faciles, & peut-être auroient-ils paru impossibles à d'autres qu'à des gens comme nous, qui jusques-là avoient reüssi dans presque toutes leurs entreprises, & à dire vray nous étions fort empêchez à les trouver ; car comme je le fis remarquer à nôtre monde, dix mille hommes ne pouvoient franchir ce passage retranché sans y être entierement défaits, tant à cause de l'avantage du lieu que du

nombre des Eſpagnols qui le défendoient, dont nous pouvions juger par celuy de leurs chevaux. Que quand bien les hommes ſeuls euſſent pû paſſer à côté, nous ne pouvions nullement y faire paſſer les chevaux & le bagage, pour l'âpreté du païs, & en effet, le chemin excepté, tout le reſte n'étoit qu'une épaiſſe foreſt ſans voyes ny ſentiers, eſcarpée de rochers en des endroits, remplie de fondrieres en d'autres, & embaraſſée d'une multitude d'arbres que leur vieilleſſe avoit fait tomber. Et qu'aprés tout quand on auroit même trouvé le moyen d'échapper au travers de tant d'obſtacles, il étoit toûjours d'une neceſſité indiſpenſable d'aller battre les Eſpagnols, pour être en repos le reſte de la route que nous avions à faire. On demeura d'accord de tout cela; mais comme l'on m'objecta qu'il étoit inutile de repreſenter ces difficultez qui n'étoient d'elles mêmes que trop apparentes, ſans ouvrir

des moyens pour les vaincre, ny de donner des conſeils ſans en faciliter l'execution : Je leur dis que je ne voyois pas que nous euſſions plus d'un party à prendre, qui étoit d'aller traverſer ces precipices, ces bois, ces montagnes & ces rochers, quelques inacceſſibles qu'ils nous paruſſent, pour tâcher à ſurprendre les ennemis par derriere, & nous emparer de l'avantage du lieu en nous élevant au deſſus d'eux, où aſſeurement nous n'étions pas attendus, & que je leur répondois de l'évenement au peril de ma vie, ſi on vouloit l'entreprendre: Qu'à l'égard de nos incommodez, priſonniers, chevaux & bagage, qu'on ne devoit pas expoſer ſans défenſe à la diſcretion des trois cens hommes qui nous avoient côtoyez durant nôtre marche, & qui campoient tous les ſoirs à la portée du mouſquet de nous ; on laiſſeroit quatre-vingt hommes à les garder avec les precautions pour leur ſeu-

reté, que je diray plus bas, & qu'il ſuffiſoit de ce nombre pour battre quatre fois autant d'Eſpagnols.

L'on fut quelque temps à deliberer là deſſus, & enfin ces expediens tout hazardeux qu'ils étoient ayant été trouvez les plus convenables à l'état où nous étions, & je puis dire les ſeuls qui reſtoient à prendre; on reſolut de s'y tenir & de les executer.

A peine eut-on formé ce deſſein, & conſideré de l'éminence où nous étions, la diſpoſition de la montagne oppoſite où étoient conſtruits les retranchemens des Eſpagnols, que du plus élevé des trois, nous apperçûmes qu'il ſortoit un chemin que nous jugeâmes être la continuation de celuy qu'ils nous avoient fermé, & qui tournant à droite alloit ſerpentant le long du flanc de la même montagne; ce que nous ne découvrions pourtant qu'avec peine, & par des jours dérobez entre les arbres qui n'en laiſſoient

voir que quelques traces de diſtance à autre.

Comme nous n'avions pas encore pris avis du côté par où l'on iroit gagner le derriere de ces retranchemens, ſi ce ſeroit par le droit ou par le gauche, ce chemin en decida, voyant bien que ſi nous pouvions l'aller croiſer, il nous meneroit droit eux ennemis ; neanmoins pour ne point nous engager inconſiderement dans cette entrepriſe où il y alloit de tout pour nous, pendant qu'il nous reſta quelque peu de jour, nous envoyâmes vingt hommes ſur un lieu plus élevé que celuy où nous étions, pour en eſcorter un autre que nous avions reconnu en beaucoup de rencontres fort ingenieux & fort adroit, afin qu'il remarquât les endroits par où durant la nuit, nous pourrions plus aiſement monter juſqu'à ce chemin, pour par là aller charger en queuë les ennemis dés la pointe du jour.

Au moment que nos hommes fu-

rent de retour, & nous eurent rendu raiſon de leur découverte, nous nous preparâmes à partir ; mais ce ne fut qu'aprés avoir fait une place d'armes du lieu que nous quittions, entourrée de nôtre bagage pour y mettre nos incommodez, quatre-vingt hommes à les garder, avec preſque autant de priſonniers que nous avions, & pour perſuader à ces trois cens Eſpagnols qui nous avoient toûjours ſuivis, auſſi bien qu'à ceux des retranchemens que nous ne ſortions point de nôtre camp, nous laiſſâmes ordre à celuy qui y commandoit, de faire tirer un coup de fuſil à chaque ſentinelle qu'il poſeroit & releveroit pendant la nuit, & qu'il fit battre la retraite & la diane aux heures ordinaires. Nous luy dîmes encore que ſi Dieu nous donnoit l'avantage nous luy envoyerions un parti l'en avertir, & qu'au bout d'une heure qu'il auroit entendu le feu ceſſer, s'il ne voyoit revenir perſonne de nous, il cher-

chât ſon ſalut comme il pourroit.

Ces choſes étant ainſi ordonnées nous fimes nos prieres tout bas pour n'être pas entendus des Eſpagnols, dont nous n'étions ſeparez que par cette vallée que j'ay dit; nous partîmes en même temps au nombre de deux cens hommes au clair de la Lune, qu'il n'étoit qu'une heure de nuit, & au bout d'une autre que nous fûmes partis, nous entendîmes les Eſpagnols faire auſſi leurs prieres, leſquels nous ſçachant campez fort prés d'eux, firent une décharge en l'air d'environ ſix cens coups de mouſquet pour nous épouventer, outre leſquels ils en tiroient encore un à chaque réponſe des Litanies des Saints qu'ils chantoient. Nous pourſuivîmes toûjours nôtre route, & fûmes la nuit entiere (tant à deſcendre qu'à monter) à faire un demy quart de lieuë qu'il y avoit de diſtance entr'eux & nous, par un païs comme j'ay dit de roches, de bois, de montagnes & de precipices

épouventables , où le derriere & les genoüils nous servoient bien mieux que les jambes , étant absolument impossible d'y cheminer de bout.

Le 14. à la pointe du jour comme nous fûmes sortis des plus dangereux endroits de ce trajet , & que nous avions déja attrapé une hauteur assez considerable de la montagne , en la grimpant avec un profond silence , ayant les retranchemens des Espagnols à nôtre gauche ; nous apperçûmes une ronde qui ne nous découvrit point graces aux broüillards , qui sont comme j'ay déja remarqué tres-épais en ce païs jusqu'à dix heures. Aussi-tôt qu'elle fut passée nous allâmes droit où elle avoit paru, & nous trouvâmes que c'étoit justement le chemin que nous voulions attraper. Quand nous eûmes fait alte environ une demie heure pour reprendre haleine , & qu'un peu de jour nous permit de marcher , nous suivîmes ce chemin à la voix des Espagnols qui fai-

ſoient leurs prieres du matin. Et nous ne commencions qu'à y faire les premiers pas, lors que malheureuſement nous trouvâmes deux ſentinelles fort avancées, ſur leſquelles nous fûmes obligez de tirer, cela avertit les Eſpagnols qui ne s'attendoient à rien moins que nous les vinſions prendre d'abord par leur retranchement d'en haut, puiſqu'ils ne nous attendoient que par celuy d'en bas ; ainſi ceux qui le gardoient au nombre d'environ cinq cens hommes, s'étant trouvez en dehors lors qu'ils croyoient être en dedans, & par conſequent à découvert & ſans abry, ils en prirent l'alarme ſi chaude qu'ayant donné tous en même temps ſur eux, nous les fimes éclipſer de ce lieu en un inſtant, & ſe ſauverent à la faveur de l'obſcurité du broüillard.

Cette aubade ſi imprevûë troubla toute l'économie de leur plan, & renverſa ſi fort tous leurs deſſeins, que ceux des deux autres retranche-

mens passerent tous en dehors de celuy d'en bas, où ils se preparerent à se défendre , nous nous battîmes contr'eux une heure entiere à couvert du premier retranchement que nous venions de leur gagner, qui les commandoit avantageusement à cause de son élevation sur la montagne ; mais comme ils ne lâchoient point pied , nous jugeâmes qu'il falloit que les coups que nous tirions sur eux ne portâssent pas , à cause que le broüillard nous empêchoit de les découvrir , & que nous ne pouvions faire feu que sur celuy que nous voyons partir de leur côté , de maniere que resolus de ne pas perdre plus long-temps nos visées , nous les approchâmes & fonçâmes droit d'où partoit le feu , nous les y battîmes fort & ferme , & ils ne nous quitterent la place que quand ils virent nos armes à bout touchant , dont jusques là le broüillard leur avoit dérobé la vûë ; pour lors l'épouvente les ayant
pris

pris ; ils nous abandonnerent tout & se sauverent dans la partie du chemin qui étoit au dessous des retranchemens, ce qui leur fut tres-desavantageux, parce qu'étant le seul endroit par lequel ils avoient crû que nous pussions venir à eux, ils en avoient coupé tous les arbres & ceux des environs, tant parce qu'ils pouvoient borner leur vûë dans ce fond, que pour nous empêcher d'y venir à couvert ; ainsi la precaution qu'ils avoient prise contre nous, par un effet opposé se tourna contr'eux, de telle sorte que de leurs retranchemens dont nous venions de nous emparer, on les découvroit si à clair que nous ne perdions pas un coup de ceux que nous leur tirions. Nous les poursuivîmes ensuite quelque temps toûjours battant, mais enfin étant las de courir aprés & d'en tuer, nous rentrâmes dans les retranchemens, où les cinq cens hommes que nous avions repoussez au premier

étant revenus, tâchoient à forcer ceux que nous avions laiſſez pour le garder, mais nous les obligeâmes de prendre la route des autres. Ils nous fatiguerent encore extrêmement à les pourſuivre, parce qu'outre que le païs étoit de ſa nature extraordinairement mauvais & difficile, ils en avoient encore augmenté les difficultez en ſe ſervant des arbres qu'ils avoient abbatus, pour en barricader & boucher juſqu'aux plus petites avenuës des environs.

Nous reconnûmes que ces Eſpagnols avoient eu ſi peu d'envie de nous donner quartier, s'ils avoient eu le deſſus, que quand mêmes nous les trouvions ils ne vouloient pas nous en demander, & le donnions à quelques-uns comme malgré eux, quoy que d'ailleurs ils fiſſent tout leur poſſible pour ſe ſauver de nos mains, de quoy on ne doit pas s'étonner; car c'eſt une maxime parmy eux en ces quartiers, & que nous

avons éprouvée en plusieurs occasions, que soit par leur orgüeil & fierté naturelle, ou à cause du serment qu'ils en font entre les mains de leur Commandant avant que de combattre, ils ne veulent point se soumettre à demander quartier à ceux ausquels ils ont juré de n'en point faire : Cependant touchez de compassion par la quantité de sang que nous voyons couler avec l'eau de la ravine, nous épargnâmes le reste, & rentrâmes pour une seconde fois dans les retranchemens, n'ayant perdu qu'un seul homme & eu deux blessez dans tout le combat. Les Espagnols perdirent entr'autres leur General, qui étoit un vieil Officiel Walon, lequel leur avoit donné le plan de ce retranchement, qui leur auroit infailliblement reüssi contre nous, si nous les eussions attaquez par l'endroit qu'ils l'avoient esperé ; cependant un autre vieil Capitaine l'avoit averty de prendre garde au derriere,

mais il voyoit ſi peu d'apparence qu'on y pût aborder, qu'il luy répondit qu'il falloit que nous fuſſions hommes ou diables ; que ſi nous étions hommes il nous défioit de paſſer en huit jours par quelque côté que ce fût, mais que ſi nous étions diables de quelque façon qu'il ſe gardât, il ſeroit toûjours pris.

Il ne laiſſa pourtant pas à la ſollicitation de cet Officier d'y envoyer une ronde, & d'y poſer les deux ſentinelles que nous trouvâmes. Ce General ayant été foüillé, on trouva dans ſes poches pluſieurs lettres que luy avoient écrit les Gouverneurs de la Province, qui luy marquoient tous en particulier le nombre d'hommes qu'ils luy envoyoient, & une entr'autres du General de la Coſta Rica qui luy mandoit ce qui ſuit.

Lettre du General de la Province de Costa-Rica, écrite à celuy qui commandoit en chef dans les retranchemens, dattée du 6. Janvier 1688.

J'Ay crû faire un bon choix, lorsque je vous ay donné la conduite d'une affaire qui doit rêtablir nôtre reputation, si vous avez l'avantage comme vous me marquez le croire : Ie m'étois preparé à vous envoyer cinq mille hommes si vous ne m'aviez mandé que quinze cens suffisoient. Ie ne doute pas qu'un homme qui a autant servy que vous ne conserve bien son monde, particulierement avec des gens où il ne va point de son honneur de se trop menager.

Par le recit que vous me faites de vos retranchemens, il est impossible que ces gens-là ne soient détruits avec l'aide de Dieu. Ie vous conseille de mettre mille hommes dedans, & deux cens proche de la riviere sur laquelle ils esperent attraper la mer du Nort,

au cas qu'il s'en ſauve quelques-uns au travers des montagnes, Dom Rodrigo Sermado nouveau Gouverneur de Tiuſigal doit être à la tête de trois cens hommes pour donner ſur leur queuë ſi tôt qu'ils vous auront attaqué, parce qu'immanquablement leur bagage y ſera, prenez bien vos meſures, car ces demons ſçavent des fineſſes qui ne ſont point à nôtre uſage.

Lorſque vous les verrez à la portée de vos Arquebuſes ne faites tirer vos gens que vingt à vingt, afin que le feu ne déteigne point, & quand ils ſeront affoiblis faites un cry pour les épouventer, & foncez avec les armes blanches ſur la tête, pendant que Dom Rodrigo donnera ſur la queuë. J'eſpere que Dieu favoriſera nos deſſeins puiſqu'ils ne ſont que pour le rétabliſſement de ſa gloire, & pour la deſtruction de ces nouveaux Turcs : Donnez courage à vos gens, quoy qu'à vôtre exemple ils en auront aſſez, ils ſeront recompenſez au Ciel, & s'ils ont l'avantage ils auront beaucoup d'or & d'argent,

car ces larrons en sont chargez.

Aprés que nous eûmes chanté le *Te Deum*, sur le champ de bataille en action de graces à Dieu pour cette victoire, nous montâmes soixante hommes à cheval pour aller avertir nos gens du bon succez qu'il avoit plû au Tout-puissant de nous donner. Nous les trouvâmes prêts à livrer un autre combat, c'étoit contre les trois cens Espagnols dont nous avons parlé, lesquels si-tôt qu'ils eurent entendu commencer celuy des retranchemens, & vû le peu de monde qui étoit resté dans nôtre camp, se persuaderent aisément que nous faisions nôtre attaque par cet endroit desavantageux que j'ay marqué, croyant impossible que nous la pussions faire d'un autre côté, & qu'ainsi nôtre perte étoit infaillible, de sorte qu'au lieu d'entrer de prime abord dans cette place qu'ils auroient pû nettoyer en un moment au nombre qu'ils étoient; ils eurent si peu de cou-

rage, qu'ils se contenterent d'envoyer un de leurs Officiers aux gens de nôtre bagage pour parlementer, lequel ils mirent en arrêt en attendant de nos nouvelles, afin de luy faire une réponse conforme à ce qui nous seroit arrivé. Ainsi le fondement que j'avois fait sur la suffisance de nos quatre-vingt hommes, ou plûtôt sur la lâcheté des ennemis fut amplement confirmé.

Ils nous informerent, que si-tôt que nous eûmes commencé le combat, ces trois cens Espagnols s'étoient avancez peu à peu, & ayant gagné une éminence qui commandoit dans ce camp avoient mis pied à terre, & leur avoient envoyé cet Officier leur faire la harangue suivante.

Je viens icy de la part de mon General, vous dire qu'il ne doute point que vous n'ayez bien des forces, & que vous ne soyez des gens de cœur, comme vous nous l'avez fait connoître toutes les fois que vous avez voulu

vous rendre maître de nos terres ; mais il ne faut pas que vous doutiez que la quantité de monde que nous avons aſſemblé ne vous faſſe ſuccomber. Il faut que vous ſçachiez qu'il y a mille hommes dans ce retranchement, contre leſquels vos gens ſe viennent de battre où ils ont eu le deſſous, trois cens que nous voila icy, & deux cens qui ſont proches de la riviere que vous alliez chercher, pour y attendre ceux de vos gens qui pourront s'être échapez du combat. Voyez ſi vous voulez vous rendre priſonniers de guerre entre les mains de mon General qui eſt un homme de qualité, nous ſerons amis enſemble, & vous ferons paſſer à vôtre terre, & à l'égard de vos gens que les nôtres ont pris en vie leur aumônier leur demanda hier aprés les prieres, pour l'honneur du S. Sacrement & de la Glorieuſe Vierge, de leur faire quartier, ce qu'ils luy promirent.

Nos gens l'entendant parler de la ſorte, s'étoient déja un peu allarmez, apprehendant qu'il ne dit

vray ; mais de si loin qu'ils nous virent arriver , avant que nous leur eussions parlé , ils reprirent courage , & luy firent la réponse fanfaronne qui suit , en gens que la peur venoit de quitter.

Quand vous auriez assez de forces pour détruire les deux tiers de ce que nous sommes, vous auriez encore à faire à l'autre , & n'y en eût-il plus qu'un seul de reste , il se batteroit encore contre vous tous.

Lors que nous avons mis à terre en quittant la mer de Sud, nous nous sommes tous déterminez de passer ou de perir, & quand vous seriez autant d'Espagnols , comme il y a de brins d'herbes dans cette Savana , nous ne vous craindrions point , & ne passerez toûjours dans nôtre estime que pour des lâches , & malgré vous nous passerons & irons où nous voulons aller.

Ce Parlementaire ayant été congedié à nôtre arrivée , remonta à cheval pour s'en retourner , & en nous regardant bottez des bottes ,

& montez sur les chevaux de ses compagnons des retranchemens, il haussa les épaules d'étonnement & courut en porter la nouvelle aux siens; si-tôt qu'il fut arrivé vers eux, qui n'étoient qu'à la portée du mousquet, nous partîmes & donnâmes dessus pour leur ôter tout à fait le dessein de nous suivre. Nous essuyâmes leur premiere décharge à laquelle nous ne repondîmes qu'avec nos pistolets & nos coûtelas; & malheureusement pour eux n'ayant pû remonter à cheval, on en défit une grande partie, de maniere que Dieu couronnant dans ce dernier combat tout l'avantage que nous avions eu dans les autres, nous laissâmes aller le reste, retenant seulement leurs chevaux, & aprés avoir rompu toutes leurs armes, nous fûmes rejoindre avec nôtre bagage le reste de nos gens qui étoient demeurez à garder les retranchemens. Nous n'eûmes dans ce combat non plus que dans l'autre qu'un homme

de tué & deux eſtropiez.

Nous interrogeâmes quelques priſonniers que nous leur avions pris, leſquels nous avertirent que nous trouverions encore un autre retranchement ſur nôtre chemin à ſix lieuës de ceux que nous quittions, ce qui nous fit craindre avec beaucoup de raiſon, que les fuyards n'allaſſent s'en emparer pour nous diſputer encore le paſſage; & de fait nous apperçûmes ſur le haut d'une montagne une groſſe fumée qu'ils faiſoient pour s'y raſſembler & faire revenir à ce ſignal, ceux qui par la peur qu'ils avoient euë, ſeroient peut-être demeurez cachez plus de huit jours ſans cela, nous croyant toûjours ſur leurs talons, mais ayant prevenu leur deſſein, nous fûmes coucher à deux lieuës de là pour leur fermer le paſſage, n'y ayant que ce ſeul chemin par où ils puſſent s'y rendre, & dont les côtez étoient encore moins acceſſibles dans ſa continuation, qu'ils ne

l'étoient au deçà. Auparavant nous avions coupé le jaret à neuf cens de leurs chevaux pour les leur rendre inutiles à nous pourſuivre. Nous en emmenâmes une pareille quantité pour nous ſoulager juſqu'à cette riviere que nous allions chercher, & pour les ſaler quand nous y ſerions arrivez, afin de nous ſervir de nourriture le long de ſon cours.

Le 15. nous paſſâmes ce retranchement qui étoit encore imparfait, ſans y trouver aucune reſiſtance, apparemment par la terreur que le bruit de nôtre victoire y avoit porté, & fûmes coucher à une Hatto quatre lieuës par de-là. Le 16. nous fûmes coucher à une autre ſix lieuës plus loin. Enfin le 17. qui étoit le ſeiziéme jour de nôtre marche nous arrivâmes à cette riviere tant deſirée, & à l'inſtant on entra dans les bois qui bordent ſon rivage, où chacun ſe mit à travailler fort & ferme à couper des arbres a fin de conſtruire des piperies pour

nous ſervir à la deſcendre.

On s'imaginera peut-être que ces ouvrages étoient quelques vaiſſeaux commode pour nous porter à l'aiſe ſur cette riviere, mais ce n'etoit rien moins que cela : Ce que nous appellions Piperies étoient quatre ou cinq troncs d'une eſpece d'arbres qu'on appelle Mahot d'herbe, qui eſt un bois leger & flotant, dont aprés avoir ôté l'écorce ſeulement nous les joignions & attachions enſemble, au lieu de cordes, avec des liennes qui croiſſent dans ces bois,& embraſſent comme le lierre tout ce qui les avoiſine, & principalement les arbres juſques au haut deſquels elles s'élevent, & quand ces pieces ſont aſſemblées on monte deſſus deux ou trois hommes ſelon la conſiſtance du Piperie, & voila l'équipage achevé & preparé.

La ſcituation que nous trouvâmes la plus ſeure fut de s'y tenir de bout encore enfonçoient ils deux ou trois pieds ſous l'eau. On juge-

ra par ce qui se verra dans la suite, si la crainte continuelle du peril où nous étions là-dessus, étoit bien ou mal fondée.

Nous ne construisîmes les nôtres que de capacité à porter deux hommes, afin qu'ils pussent passer plus aisement entre des rochers fort étroits, que nous prevoyions bien par ceux qui se presentoient déja à nos yeux, devoir rencontrer avant que d'arriver à la mer. Quand cette plaisante flote fut en état, nous la traînâmes à la riviere aprés nous être pourvûs de longues gaules pour nous défendre du plus fort abordage des roches, où nous apprehendions d'être emportez par l'impetuosité du courant ; comme il ne manqua pas aussi d'arriver frequemment.

Cette riviere prend sa source dans les montagnes de Segovia, & se vient jetter dans la mer de Nort au Cap Gracia à Dios, aprés avoir coulé durant un long cours avec

une effroyable rapidité au travers d'un nombre infiny de rochers d'une grosseur prodigieuse, & par des precipices les plus affreux que l'on se puisse imaginer, outre une quantité de saults à piques au nombre de plus de cent, tant grands que petits, qu'on y rencontre de distance à autre, & particulierement trois, qu'il est impossible de regarder sans effroy, & sans que la tête tourne aux plus intrepides, quand on voit & entend l'eau se precipiter de si haut dans ces gouffres épouvantables : Enfin tout en est tellement formidable, qu'il n'y a que ceux qui en ont fait l'experience qui le puissent bien concevoir ; car moy qui y ay passé, & qui auray toute ma vie l'imagination remplie des risques que j'y ay courus, il m'est impossible d'en donner une idée qui ne soit beaucoup au dessous de ce que j'en ay connû.

Ce fut donc sur cette dangereuse

riviere que nous descendîmes en nous laissant aller au gré de son cours, montez sur ces chetives machines dont la plûpart enfonçoient, comme j'ay dit, deux ou trois pieds sous l'eau, en telle sorte que nous en avions presque toûjours jusqu'à la ceinture ; mais cela n'étoit rien en comparaison de sa rapidité, qui nous entraînoit souvent malgré toute nôtre resistance dans des boüillons d'eau écumante, où nous nous trouvions quelque temps ensevelis avec nos morceaux de bois, ce qui faisoit que la plûpart de nos gens se lioient dessus, dans l'esperance que le bois, qui étoit flottant, les rapporteroit toûjours sur l'eau, à quoy cependant quelques-uns furent trompez.

Mais à l'égard des grands saults, par un extrême bonheur pour nous, ils avoient à leurs entrées & à leurs sorties un grand bassin d'eau dormante, qui nous facilitoit le moyen d'aborder le rivage, & de tirer nos

piperies à terre pour ôter de dessus ce que nous y avions, que tout trempé nous portions en sautant de rochers en rochers jusques au bout du sault, d'où un de nous retournoit ensuite demarer les boises du piperie, & les laissoit aller du haut à celuy qui étoit descendu en bas pour les attendre, mais s'il manquoit d'attraper à la nage ces morceaux de bois avant qu'ils sortissent du bassin d'en bas, la violence de l'eau les emportoit incontinent, & pour lors il falloit recommencer à chercher des arbres pour en refaire d'autres.

On avoit été d'avis en partant de descendre l'eau tous ensemble, afin qu'en cas d'accident on se pût secourir les uns les autres ; mais au bout de trois jours que j'eus reconnu le danger où nous exposoit cette maniere de naviger de compagnie, qui nous avoit déja fait perdre plusieurs piperies, je m'opposay au dessein qu'on avoit de la continuer

de cette ſorte, en remontrant à tout nôtre monde, que n'ayant plus d'Eſpagnols à combattre en ces lieux, mais ſeulement les difficultez de cette perilleuſe riviere; il falloit au contraire donner à chacun de ces petits équipages quelque avance ſur celuy qui le devoit ſuivre, & ainſi ſucceſſivement les uns aux autres, afin que ſi les premiers étoient encore portez comme ils venoient d'être, par l'impetuoſité du fleuve ſur des rochers à fleur d'eau, dont il eſt parſemé en une infinité d'endroits; ils euſſent au moins le temps de s'en debaraſſer avant l'arrivée des ſuivans, qui avoient déja cauſé tant de deſordre par leur debris, en tombant les uns ſur les autres, que tout avoit été dans un danger évident de perir.

Je reconnus aprés, auſſi bien que pluſieurs autres de nos gens qui en firent l'épreuve, que cette prevoyance n'avoit pas été inutile: parce

que mon piperie ayant été jetté en pareil endroit , je fus obligé d'en delier les pieces de bois , & de me mettre à califourchon ſur une , & celuy qui étoit avec moy ſur une autre , & nous laiſſer entraîner ainſi au gré du torrent, juſqu'à ce qu'il plût à Dieu nous faire trouver , comme nous fîmes en effet, quelque endroit moins rapide où nous puſſions aborder le rivage ; ce que nous n'aurions pû faire ſi d'autres immediatement aprés étoient venus tomber ſur nous. Je conſeillay encore que ceux qui deſcendroient les premiers, euſſent ſoin de mettre aux plus mauvais paſſages, un petit pavillon ou baniere au bout d'une grande perche, afin qu'on l'aperçût de plus loin , non pas pour avertir ceux de derriere qu'il y avoit un ſault, puis qu'ils ſe faiſoient tous entendre preſque d'une lieuë ; mais pour leur marquer le côté où il falloit qu'ils miſſent à terre, qui devoit être celuy du pavillon. Ces

moyens qui furent mis en pratique ſauverent la vie à bien des gens, quoy que nonobſtant toutes ces precautions, il ne laiſſa pas de s'en perdre pluſieurs.

La quantité de Bananiers que nous trouvâmes le long des bords de cette riviere fut preſque la ſeule nourriture qui nous empêcha de mourir de faim; parce que nos armes étant toûjours moüillées & nos poudres toutes gâtées; il nous étoit impoſſible d'aller à la chaſſe, quoy qu'elle y fut fort bonne; car pour la chair de cheval que nous avions ſalée, il a fallut jetter au bout de deux jours, n'ayant pû durer dans l'eau paſſé ce temps ſans ſe corrompre.

Ces bananiers ont été plantez en partie par des Indiens qui habitent le long de ces rives, & une autre par les debordemens qui les ayant entraînez, & enſuite laiſſez à ſec, ils ont repris racine & ſe ſont ainſi multipliez.

Nous trouvâmes quelques jours aprés que nous eûmes commencé à descendre la riviere, les Carbets d'une nation d'Indiens appellez *Albacüins*, dont nous les chassâmes pour prendre leurs vivres ; il y en a une multitude d'autres qui sont habitez plus loin de son bord, du côté opposé aux precedens, & ceux d'une rive n'ont ny guerre ny commerce avec ceux de l'autre rive.

Ce fut en cet endroit où ceux de nos gens qui avoient perdu leur argent au jeu, executerent leur cruel dessein, & où je reconnus que l'avertissement qu'on m'avoit donné n'étoit que trop veritable ; car ces miserables ayant pris les devants, s'étoient allez cacher derriere des rochers qui sont sur les bords de cette riviere, pardevant lesquels il nous falloit tous passer ; comme chacun y étoit à sauve qui peut, & que par les raisons que j'ay dites, nous la descendions assez éloignez les uns des autres & sans défiance, ils a-

voient eu tout le temps & la commodité de choisir & de massacrer cinq Anglois, qu'ils sçavoient être les mieux accommodez de butin, dont ces assassins les depoüillerent entierement. Nous trouvâmes mon compagnon & moy, leurs corps étendus sur le rivage ; & j'avoüe ingenuement qu'un tel spectacle ne m'auroit pas donné un mediocre peur, si j'avois encore été le porteur de mon gain : je remerciay Dieu de bon cœur de m'avoir inspiré le dessein de le quitter, me trouvant lors exposé tout le dernier à descendre la riviere à la suite de ces Anglois, où j'aurois infailliblement couru le même risque. Personne de nôtre monde n'avoit rien sçû de ce massacre, que lors que nous fûmes tous rassemblez au bas de la riviere, où je dis ce que j'avois vû, qui fut entierement confirmé, tant par l'absence des morts, que par celle des assassins qui n'oserent nous y venir rejoin-

dre , & que nous ne vîmes plus depuis.

Le 20. Fevrier nous trouvâmes la riviere bien plus large & ſpacieuſe qu'auparavant , & nous n'y rencontrions plus de ſaults ; mais elle étoit embaraſſée d'une ſi grande quantité d'arbres & de bambochs que le debordement y avoit apportez , que nos miſerables machines ne pouvoient éviter de tourner de temps en temps , neanmoins la profondeur qu'elle avoit en cet endroit faiſant moderer ſa rapidité , il y en eut peu de noyez.

Enfin lors que nous fûmes encore deſcendus quelques lieuës plus bas nous la trouvâmes tres-belle , d'un courant fort adoucy & ſans apparence d'y rencontrer davantage de rochers ny d'arbres , quoy qu'il y eût encore plus de ſoixante lieuës juſques au bord de la mer , ainſi nous voyant garentis des perils & des dangers que nous avions courus dans des paſſages ſi terribles

bles où l'image de la mort ſe preſentoit continuellement à nos yeux, chacun reprit de nouvelles forces, & eſpera bien du reſte du voyage, de maniere que nous trouvant tous raſſemblez en ce lieu, où ceux de l'avant avoient attendu ceux de derriere, & que nous eûmes arrêté de quelle ſorte nous acheverions de deſcendre à la mer, on ſe diſperſa en pluſieurs bandes de quarante chacune pour faire des Canots de bois de Mapou, dont les arbres étoient en quantité ſur le bord de cette riviere.

Le premier Mars ayant achevé avec une extrême diligence quatre Canots à cent vingt hommes que nous étions en un même canton, nous les mîmes à l'eau & nous nous y embarquâmes ſans attendre nos cent quarante autres hommes qui achevoient les leurs. L'ardent deſir dont nous brûlions de nous aſſeurer promptement dans nôtre doute, ſi nous deſcendions effecti-

vement à la mer de Nort, nous engagea à les devancer, car ſuivant l'idée que nous avions conçûë de nôtre route, nous apprehendions de retomber dans celle de Sud, ne pouvant nous imaginer d'être aſſez heureux de regagner une mer, qui nous devoit reporter en nôtre païs, aprés lequel nous ſoûpirions depuis tant de temps.

Les Anglois qui n'avoient point voulu faire de Canots, étoient arrivez devant nous ſur leurs Piperies au bord de la mer; ils y trouverent un Bâteau Anglois de la Jamaïque qui y étoit moüillé, & ils euſſent bien voulu que ce Bâteau eût été demander pour eux au Gouverneur de cette Iſle une aſſeurance pour y pouvoir retourner, parce qu'ils en étoient ſortis ſans commiſſion; mais le Bâteau ne voulant point y aller à moins de ſix mille livres ſterlins payez d'avance, & eux n'étant point en état de riſquer cette ſomme, à cauſe que la plûpart avoient per-

du, aussi bien que plusieurs d'entre nous, par le renversement des Piperies, l'argent qu'ils avoient voulu apporter : Ils resterent avec les Indiens de Moustique qui habitent quelques lieuës au vent de l'embouchure de cette riviere, qui leur sont affectionnez à cause des petites necessitez qu'ils leur apportent de cette Isle de la Jamaïque.

Ainsi ce Bâteau n'étant d'aucune utilité à ces Anglois, ils eurent par politique la consideration de nous en envoyer donner avis, esperant qu'en reconnoissance de ce bon office, nous obtiendrions du Gouverneur de S. Domingue, de leur donner azile dans l'Isle. Nous reçûmes donc cette nouvelle par deux Indiens Moustiquois, qu'ils envoyerent dans une Navette à nôtre rencontre jusques à quarante lieuës haut dans cette riviere, lesquels nous dirent de ne descendre que quarante hommes seulement, d'au-

tant que ce Batéau n'en pouvoit prendre davantage, à cause de sa petitesse & du peu de vivres dont il étoit pourvû : Nous ne laissâmes pourtant pas de descendre les six-vingt que nous étions, parce que chacun prétendoit être du nombre des quarante.

Quoy que cette riviere que nous allons quitter soit marquée sur quelques cartes Espagnoles de quatre-vingt lieuës à droite route pour attraper la mer de Nort : Nous en avons neanmoins fait par nos estimes plus de trois cens, ayant presque toûjours couru au Sud-est pour aller au Nort.

Le 9. nous arrivâmes heureusement à l'embouchеure de la riviere, au cap Gracia à Dios, & entrâmes dans la mer, que nous reconnûmes avec beaucoup de plaisir être celle de Nort, où nous fûmes obligez d'attendre le Bâteau Anglois qui étoit allé aux Isles de las Perlas, qui sont éloignées de ce cap

de douze lieuës à l'Eſt. Nous y demeurâmes juſques au 14. avec les Mulaſtres qui en ſont habitans, qui nous nourirent pendant quelques jours du poiſſon de leurs varres.

Ce cap, qui eſt en terre ferme, eſt habité depuis long-temps par ces Mulaſtres & Negres, tant hommes que femmes, qui s'y ſont extremement multipliez, depuis qu'un Navire Eſpagnol qui venoit de Guinée chargé de leurs Peres, s'étoit perdu pour avoir trop approché la terre qui eſt dangereuſe en ces endroits; ceux qui échapperent de ce naufrage furent reçûs humainement par les Indiens Mouſtiquois des environs de ce canton, qui furent fort aiſes de la perte de ce Navire, & des Eſpagnols dont ils ſont ennemis.

Ces Indiens donnerent de la place à leurs nouveaux hôtes qui la défricherent, & y bâtirent des cazes dans un tres-beau païs de Savanas, qui s'étend és environs du bord de

la riviere depuis ſon emboucheure juſques à cinq ou ſix lieuës en remontant ſon cours. Ils y planterent pour l'entretien de leur vie du Mays des Bananes & du Manioc, que les Indiens leur donnerent. Ils leur enſeignerent auſſi la compoſition d'une boiſſon nouriſſante au poſſible; qu'ils appellent du Hoon. Ils la préparent avec un fruit qui croît ſur le haut d'un tronc d'une eſpece de palmier qui vient naturellement dans les bois, & dont la hauteur n'excede jamais dix pieds; chacun de ces arbres ne produit qu'un gros bouquet ou grape, dont la plûpart ſont ſuffiſantes pour faire chacune la charge entiere d'un homme, chaque grain eſt de la groſſeur & de la figure d'une olive; les unes ſont jaunâtres & les autres rougeâtres, renfermant dans un noyau tres-dur une amande extremement huilleuſe. Ils pilent tout enſemble fruit, noyau & amande, & le font aprés boüillir dans de l'eau, & c'eſt

là toute la préparation ; aprés que cela est refroidy, ou même encore tiede, ils en passent à mesure ce qu'ils veulent boire dans une callebasse percée de petits trous comme une écumoire. Outre que ce breuvage nourit & engraisse beaucoup, il est encore le plus agreable à boire de tous ceux que j'ay trouvez chez les autres Indiens. Aussi est-il particulier à cette nation-cy.

Les Mulastres sont tous de belle taille, & vont entierement nuds, à l'exception de ce que l'honnêteté veut que l'on couvre, la nature leur ayant donné pour cela une espece d'étoffe grisatre qu'ils dépoüillent d'un arbre qu'ils nomment le Palmiste batard, & dont l'extrémité du tronc en est envelopé de quelques brasses, depuis l'origine des branches jusques à quelques pieds au dessous, suivant la grosseur de chacun de ces arbres, cette étoffe leur est encore d'un grand secours pour faire des couvertures à se couvrir pen-

dant la nuit, & quelques-uns d'entr'eux les plus à leur aiſe ont des chemiſes & des calçons que les Anglois de la Jamaïque leur apportent. Ce ſont les gens du monde les plus hardis à s'expoſer aux perils de la mer, & ſans contredit les plus adroits à la pêche ; ils y vont dans de petites Navettes, où un autre, quelque bon homme de mer qu'il ſoit, n'oſeroit ſe riſquer; cependant ils y demeurent trois ou quatre tout de bout, ne branlant non plus, quelque temps qu'il faſſe, que s'ils étoient d'une même piece avec la Navette, & pourvû qu'ils voyent ſeulement le poiſſon, ſi bas en l'eau qu'il puiſſe être, ils ſont aſſurez de le prendre en jettant leur varre deſſus.

Ils rendent ſouvent de bons offices à nos Flibuſtiers, lors qu'ils les prennent & les embarquent avec eux, ſous promeſſe d'être participans aux priſes qu'ils feront enſemble, ce qu'on ne manque pas d'e-

xecuter fidellement ; car si on les avoit trompez une fois, il ne faudroit plus compter sur eux : Et cela est annexé à presque toutes les nations Indiennes de ces Climats, qui ne reviennent jamais lors qu'on leur a manqué de foy.

Les anciens habitans de Moustique qui reçûrent ceux dont je viens de parler, sont établis à dix ou douze lieuës au vent du cap Gracia à Dios, à des endroits qu'ils nomment Sambey & Sanibey. Ils sont fort paresseux, & ne plantent, ny ne sement que tres-peu de chose, & sont journellement couchez dans des Amacqs (qui sont des especes de lits branlans) sous leurs Ajoupas ou Baraques, pendant que leurs femmes les servent en beaucoup de choses qu'ils devroient faire, & quand la faim les presse, ils vont dans leurs Navettes à la pesche du poisson, où ils ont aussi une singuliere adresse, & lors qu'ils en ont pris ils le viennent manger

& ne reſſortent point que la faim ne recommence à les preſſer.

A l'égard de leurs vêtemens ils ne ſont ny plus magnifiques ny plus amples que ceux des Mulaſtres du cap. Il n'y en a que tres-peu d'entr'eux qui ſoient établis & ſedentaires, les autres ſont errans & vagabons le long du rivage de la mer, & n'ont pour toute maiſon à les mettre à couvert qu'une feüille de Latanier, de maniere que quand le vent chaſſe la pluye d'un côté, ils y oppoſent leur feüille, derriere laquelle ils ſe mettent à l'abry, la tenant par la queuë comme un écran. Quand le ſommeil les prend ils font un trou dans le ſable où ils ſe couchent, & enſuite ils ſe recouvrent avec le même ſable; ce qu'ils font pour ſe mettre à couvert des inſultes des Mouſtiques dont l'air eſt le plus ſouvent tout remply, ce ſont de petits moucherons que l'on ſent plûtôt qu'on ne les voit, & qui ont

un éguillon ſi piquant & ſi venimeux, que lors qu'ils l'appuyent ſur quelqu'un il ſemble que ce ſoit un dard de feu qu'ils y lancent.

Ces pauvres gens ſont ſi tourmentez de ces fâcheux inſectes quand il ne vente point, qu'ils en deviennent comme lepreux & je puis aſſeurer avec verité, le ſçachant par ma propre experience, que ce n'eſt pas une legere ſouffrance que d'en être attaqué; car outre qu'ils font perdre le repos de la nuit, c'eſt que lors que nous avons été reduits à aller le dos nud faute de chemiſes, l'importunité de ces animaux nous faiſoit deſeſperer & entrer dans des rages à ne nous plus poſſeder.

Quand ces Indiens vont en voyage, quelque court qu'il doive être, leurs femmes, enfans, chiens & de petites bêtes fauves qu'ils ont apprivoiſées, tout marche de compagnie: C'eſt une coûtume que j'ay vû obſerver parmy toutes les na-

tions d'Indiens de la terre ferme de l'Amerique, & quoy que ceux dont je parle vivent auſſi beſtialement que tous les autres ; ils ſont cependant un peu moins farouches par la ſocieté qu'ils ont avec les Anglois qui ne buttent qu'à les attirer à eux pour tâcher à ſe rendre maîtres de leur païs, où ils ont déja quantité d'habitations.

Le 14. au ſoir le Bâteau que j'ay dit être allé aux Iſles de las Perlas arriva au lieu où nous étions; à peine eut il pris fonds qu'on courut en foule à ſon bord à cauſe que nous devions tirer au ſort à qui s'y embarqueroit, nonobſtant cela nous ne laiſsâmes pas d'y entrer au nombre de cinquante qui ayant été les plus vigilans, ne jugeâmes pas à propos d'en redeſcendre, pour riſquer au hazard du jeu une choſe dont nous nous trouvions en poſſeſſion, & pour empêcher un plus grand nombre d'y entrer, étant déja les uns ſur les autres, nous le-

vâmes

vâmes l'anchre & partîmes.

Le Maître du Bâteau nous vouloit mener à la Jamaïque, mais ne sçachant pas en quels termes la France étoit avec l'Angleterre, ou en paix ou en guerre, nous l'obligeâmes de nous porter à S. Domingue moyennant quarante pieces de huit par tête; nous fûmes faire nos eaux aux Isles de las Perlas, & en répartîmes le 16.

Le 17. nous doublâmes l'Isle de la Catalina, appellée par les Anglois la Providence, où les Espagnols avoient autrefois un beau fort & une petite ville, qui furent pris par des François & Anglois; sous le Pavillon de ces derniers.

Le 18. nous nous mîmes à traverser le Canal, quoy qu'il ventât une forte brise d'Est. Le 24. nous terîmes à los Jardinos, qui sont quantité de petites Isles proche celle de Cuba, & le 29. nous fimes de l'eau au port de Portilla (en cette Isle de Cuba) lequel n'est point habité.

Le 30. nous prîmes fonds au Sud Sudeſt du bourg de Baracoa en la même Iſle, où nous ſurprîmes des chaſſeurs de ce bourg, que nous obligeâmes de traiter avec nous des viandes qu'ils avoient, en les payant comme ils voulurent ; mais cette largeſſe que nous leur faiſions ne provenoit que de l'incertitude où nous étions de guerre ou de paix avec les Eſpagnols depuis que nous n'avions pû prendre langue en terre Françoiſe, enſuite nous en repartîmes & traverſâmes à S. Domingue.

Le 6. Avril nous touchâmes à Nippes qui eſt un petit bourg en cette côte, diſtant de celuy du petit Goave de ſept lieuës, afin d'y apprendre des nouvelles du païs: Tandis que nous y reſtâmes moüillez, il y eut de nos gens qui avoient l'eſprit tellement égaré, & le cerveau ſi affoibly des miſeres que nous avions ſouffertes, qu'ils n'avoient l'imagination remplie que

d'Espagnols ; si bien que voyant de dessus le pont du Bâteau, passer du monde à cheval le long du bord de la mer, ils couroient à leurs armes pour tirer dessus pensant que ce fussent les ennemis, quoy que nous les assurassions que nous étions parmy nôtre nation.

Le 8. nous quittâmes ce lieu & fûmes moüiller dans le port du petit Goave d'où nous étions partis il y avoit prés de quatre ans, & avant que de nous mettre sous son fort, je fus demander à Monsieur Dumas Lieutenant de Roy, une asseurance qu'il nous octroya, en l'absence de Monsieur de Cussy Gouverneur, en vertu de l'amnistie qu'il avoit plû à Sa Majesté envoyer en faveur de ceux qui avoient fait la guerre aux Espagnols depuis la paix, laquelle ayant été faite depuis nôtre depart, il avoit été impossible de nous l'apprendre en des lieux si éloignez, & où l'on nous croyoit entierement perdus.

Finalement quand nous fûmes tous à terre avec un peuple qui parloit François, nous y répandîmes des larmes de joye de ce qu'aprés avoir couru tant de risques, de dangers & de perils, il avoit plû au souverain Maître de la terre & de la mer, de nous en délivrer & nous remettre parmy des gens de nôtre nation, pour enfin pouvoir retourner tout-à-fait en nôtre patrie. A quoy je ne puis m'empêcher d'ajoûter, qu'en mon particulier j'avois si peu esperé d'en revenir, que je fus plus de quinze jours à prendre mon retour pour une illusion ; jusques là même que j'évitois le dormir de crainte qu'à mon réveil, je ne me retrouvasse dans les païs d'où je sortois.

FIN.

